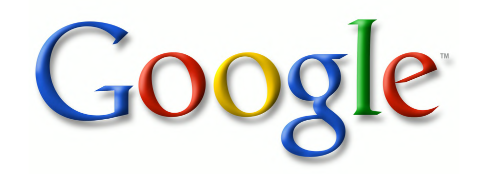

Google

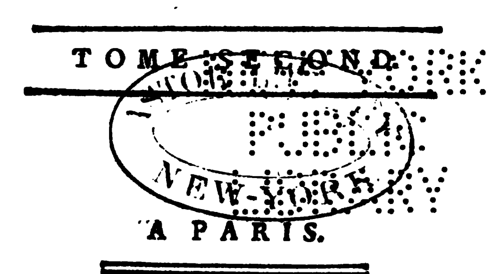
[illegible]
MXL

ESSAIS HISTORIQUES

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS DE L'ART DRAMATIQUE EN FRANCE.

Ouvrage qui sert d'introduction aux Auteurs dramatiques, et prépare à la lecture de leurs Ouvrages.

TOME SECOND.



A PARIS.

1791.

ESSAIS HISTORIQUES
SUR
L'ORIGINE ET LES PROGRÈS
DE
L'ART DRAMATIQUE EN FRANCE.

DE LA TRAGÉDIE.

AVANT la naissance de la Tragédie parmi nous, quelques-uns de nos Auteurs nous avoient fait connoître ce qu'elle fut chez les Grecs.

Lazare Baïf, Gentilhomme Angevin, élevé du célebre Guillaume Budé, et qui, entraîné par son goût pour les Lettres, fit un voyage à Rome, où il étudia le Grec, sous le savant Musurus, se retira dans ses terres, en Anjou, à son retour d'Italie, pour se livrer entiérement à l'étude. François premier lui fit quitter sa re-

traite, et l'envoya en Ambassade à Venise, où il devint amoureux d'une fille de condition, de laquelle il eut plusieurs enfans. Rappelé en France, il fut fait successivement Conseiller au Parlement et Maître des Requêtes, et on le pourvut de deux Abbayes. Il composa deux Ouvrages latins, l'un sur les habits des Anciens, et l'autre sur la Navigation, et il traduisit, en vers François, l'*Electre* de Sophocle, » contenant la vengeance de l'inhumaine et très-piteuse mort d'Agamemnon, Roi de Mycenes » la grande, faite par sa femme Clytemnestre et » son adultere Egistus. » C'étoit pour la commodité et l'utilité des Amateurs de la langue Grecque et de la langue Françoise qu'il l'avoit entrepris, en s'appliquant à rendre vers pour vers ; et il fit, par conséquent, une Traduction d'un style fort barbare. Elle fut imprimée, à Paris, en 1537, chez Etienne Rosset, *in*-8°.

Baïf traduisit, quelques années après, l'*Hécube* d'Euripide, par un autre motif. Le Précepteur de ses enfans leur faisoit expliquer cette Tragédie, dont ils rendoient compte à leur pere. Il fut si charmé de cette Piece, qu'il en tradui-

sit d'abord quelques morceaux, en vers François. Il les lut à Henri II, qui l'engagea à traduire la Piece entiere et à la publier. Baïf la lui dédia, et la fit imprimer, à Paris, en 1550, chez Robert Etienne, *in*-8°.

On sait que le sujet de cette Tragédie est la double action du sacrifice de Polyxene, fille de Priam et d'Hécube, exigé par l'ombre d'Achille, et la vengeance qu'Hécube exerça sur Polymestor, meurtrier de Polydore, frere de Polyxene.

Thomas Sybilet, qui naquit, à Paris, vers l'an 1512, et fut Avocat au Parlement, mais qui s'occupa davantage de la Poésie que de la Jurisprudence, possédant les Langues savantes et la plupart de celles qui se parlent en Europe, composa une Poétique Françoise, dans laquelle on trouve l'énumération de tous ceux de nos Poëtes qui avoient acquis dès-lors quelque réputation et traduisit, en vers, de plusieurs mesures, l'*Iphigénie en Aulide*, d'Euripide. Il la dédia à Jean Brinon, Seigneur de Villenes, Conseiller au Parlement, et elle fut imprimée, à Paris, *in*-8°., chez Gilles Corrozer, la même année que l'*Hécube* de Baïf.

« Ces Traductions ne servirent d'abord qu'à faire entrevoir les effets que devoient produire les Ouvrages Dramatiques, et à montrer de très-loin la route qu'on devoit suivre, dit le Duc de La Valliere, dans son Histoire abrégée du Poëme Dramatique, tome premier de sa Bibliotheque du Théatre François, page 7. Jodelle osa le premier, en 1552, faire représenter une Tragédie de son invention, intitulée, *Cléopatre captive*; mais il imita servilement la forme et la coupe de la Tragédie Grecque. Cependant cet Auteur eut la gloire de passer pour l'inventeur de la Tragédie Françoise. »

Etienne Jodelle, Seigneur de Limodin, né à Paris en 1532, d'une famille noble, s'illustra dans les Arts et dans les Lettres. Baillet l'a mis au nombre des *enfans devenus célebres par l'étude*, et Ronsard l'a fait entrer dans sa *Pléyade*.

L'amour que lui inspirerent les Poëtes Grecs et Latins lui fit regretter qu'on ne les eût pas encore pris pour modeles dans nos compositions Dramatiques. Il fut blessé de ce qu'une dévotion mal entendue avoit si long-tems soutenu

chez nous le goût des pieuses farces, appellées *Mysteres*. Il n'étoit pas difficile de leur substituer des Pieces préférables, sur-tout si l'on vouloit adopter dans leur conduite les plans des Sophocles et des Ménandres, des Séneques et des Térences; mais il falloit combattre un préjugé, d'autant plus puissant qu'il avoit été cru aussi favorable à la Religion qu'utile aux amusemens du peuple. Jodelle ne devoit pas espérer d'être secondé dans son entreprise par les Confreres de la Passion, dont il alloit renverser les Tréteaux; aussi se trouva-t-il fort embarrassé quand il fut question de faire jouer sa Cléopâtre. Plusieurs de ses amis, auxquels il l'avoit lue, qui en avoient été très-contens, et qui desiroient autant que lui l'heureuse révolution qu'elle devoit opérer, lui proposerent de la représenter entre eux. On dressa un Théatre dans la cour de l'Hôtel de Reims; la nouvelle Piece y fut jouée, en présence d'Henri II et d'une nombreuse assemblée, et elle obtint les plus vifs applaudissemens. Jodelle, qui n'avoit encore que vingt ans et qui étoit d'une très-jolie figure, se chargea du rôle de Cléopâtre, et les autres rôles fu-

rent remplis par Jean de La Péruse, Rémi Belleau, et quelques autres personnages de leur société. Cette Piece fut rejouée, ensuite, par les mêmes Acteurs et devant la même assemblée, au Collége de Boncour. Pasquier, qui fut un des Spectateurs, rapporte, dans ses *Recherches sur la France*, que le Roi en cette occasion donna à Jodelle « cinq cens escus de son espargne, et luy fist tout plein d'autres graces, d'autant que c'estoit chose nouvelle et très-belle et très-rare. »

L'Ombre d'Antoine, Cléopâtre, Eras et Charmium, ses confidentes; Séleuque, un de ses domestiques; Octavien, Agrippe et Proculée, confidens d'Octavien, et un chœur de Femmes Alexandrines, sont les personnages de cette Tragédie, qui est en cinq actes, en vers, de différentes mesures, et précédée d'un Prologue, dans lequel Jodelle, qui le récita lui même, fit entrer le sujet de la Piece et l'éloge du Roi.

» Nous t'apportons (ô bien petit hommage!)
» Ce bien peu d'œuvre, ouvré de ton langage;
» Mais tel pourtant que ce langage tien
» N'avoit jamais dérobé ce grand bien

» Des Autheurs vieux. C'est une Tragédie,
» Qui, d'une voix et plaintive et hardie,
» Te présente un Romain, Marc-Antoine,
» Et Cléopatre, Egyptienne Royne,
» Laquelle après qu'Antoine, son amy,
» Estant desja vaincu par l'ennemy,
» Se fut tué, ja se sentant captive,
» Et qu'on vouloit la porter toute vive
» En un triomphe avecques ses deux femmes,
» S'occit. Icy, les desirs et les flammes
» Des deux amans; d'Octavien aussy
» L'orgueil et le journel soucy.
» De son trophée emprains tu sonderas,
» Et plus qu'à lui le tien égaleras,
» Veu qu'il faudra que ses succeseurs mêmes
» Cédent pour toi aux volontés suprêmes,
» Qui ja le monde à ta couronne vouent,
» Et le commis de tous les Dieux t'avouent. »

Le premier acte est ouvert par l'Ombre d'Antoine, qui se plaint de ce que les Dieux jaloux de la gloire d'Antoine vivant, l'ont rendu l'esçlave d'une passion qui a terminé sa vie. Devenu odieux aux Romains, pour avoir

« Enragément sa Cléopâtre aimée, »

l'avoir comblée de présens, avoir, pour elle, chassé sa femme Octavienne, et les *molleus en-*

fans qu'il en avoit eus, il a été puni par ces mêmes Dieux,

» Dont la sainte équité, bien qu'elle soit tardive,
» Ayant des pieds de laine, elle n'est point oisive;
» Ains dessus les humains, d'heure en heure, regarde,
» Et d'une main de fer, son trait enflammé darde. »

Oublieux de la guerre, ne s'occupant que de sa Maîtresse et se *paissant de plaisirs*, tandis que César marchoit à lui, il s'est vu sans parti, sans ressource, et s'est *poussé son épée au travers des boyaux*.

» . . . .
» Mais avant que mourir, avant que du tout j'aye
» Sanglotté mes esprits, las! las! quel si dur homme
» Eust peu voir sans plorer un tel honneur de Romme,
» Un tel dominateur, un Empereur Antoine,
» Que ja frappé à mort, sa misérable Royne,
» De deux femmes aidée, angoisseusement palle,
» Tiroit par sa fenestre en sa chambre royale.
» César mesme n'eust peu regarder Cléopâtre
» Couper sur moy son poil, se déchirer et battre... &c. »

L'Ombre annonce que cette Princesse doit la rejoindre dans la journée, qu'elle lui est apparue en songe, lui a recommandé de *faire honneur au sépulchre d'Antoine*, et de se tuer plutôt que de se

laisser mener en triomphe, enchaînée au char de César.

L'Ombre disparoît, et l'on voit Cléopâtre, occupée de ce songe, voulant mourir, pour suivre le Héros que ses *trompeurs appas* ont conduit au tombeau. Eras et Charmium font tous leurs efforts pour qu'elle change de résolution :

» Que plutost cette terre au fond de ses entrailles
» M'engloutisse à présent (leur répond-elle) ; que toutes les tenailles
» De ces bourrelles sœurs, horreur de l'onde basse,
» M'arrachent les boyaux ; que la tête me casse,
» D'un foudre inusité, qu'ainsy je me conseille,
» Et que la peur de mort entre dans mon oreille. »

Cet acte est terminé par le chœur des Femmes Alexandrines, qui s'entretiennent longuement de l'instabilité des choses humaines ; de la gloire de Troye et de sa chûte, des chagrins de Médée, lorsqu'elle perdit Jason ; de la rose, qui ne dure qu'un seul jour, et, enfin, du sort malheureux de Marc-Antoine et de Cléopâtre.

» Telle est la destinée
» Des immuables Cieux ;
» Telle nous est donnée
» La défaveur des Dieux. »

Dans le second acte, Octavien se félicite de ses succès, et se propose de se joindre *au saincte nombre des Dieux*. Il réfléchit, cependant, sur le sort d'Antoine, et sur la rapidité avec laquelle on passe souvent de la grandeur au néant. Mais Proculée et Agrippe lui représentent qu'il a tort de se plaindre, puisqu'il s'est perdu par un excès d'orgueil, et que, plongé dans les délices de l'amour, il a fermé les yeux sur une quantité de prodiges et d'augures qui lui annonçoient sa ruine et celle de Cléopâtre

» Vante-toy donc, les ayant pourchassés,
» Comme vengeur des grands Dieux offensés,
(ajoutent-ils).
» . . . .
» Râcle leur nom, efface leur mémoire ;
» Poursuy, poursuy jusqu'au bout ta victoire. »

C'est bien son intention, et que Cléopâtre orne la pompe de son triomphe ; mais Proculée lui apprend que sans lui elle se seroit déja tuée, avec un cimeterre, et que, depuis le moment où il l'en a empêchée, elle a voulu se laisser mourir de faim. Agrippe exhorte Octavien à la faire veiller de près, et à l'éblouir par des promesses

flatteuses, afin de se mieux venger, ensuite, sur elle, et d'Antoine et de tous les Rois qu'il avoit mis dans son parti. Octavien confie ce soin à Agrippe, qu'il appele son fidele *Achate*, et charge Proculée de s'informer de ce que dit, dans Alexandrie, la *fame aislée*, qui *tantost bruit et crie*,

» Tantost plus bas marmote son murmure. »

Proculée répond de son zele ; mais il observe que

» Cent et cent fois misérable est celuy
» Qui en ce monde a mis aucun appuy ; »

que plus heureux est quiconque se contente de peu, et qu'un homme de ce caractere, n'ayant peur de rien, ne pâliroit pas quand il verroit *le ciel et l'onde*.

» Se rebrouiller au vieil chaos du monde....
» Mais qui me fait en ce discours me plaire, (ajoute-t-il)
» Quand il convient d'exploiter mon affaire?....
» Trop tost, trop tost se fera mon message,
» Et toujours tard un homme se fait sage. »

Suit un chœur, composé de strophes et d'anti-

strophes, et qui dit que l'orgueilleux est toujours victime de sa vanité.

Au troisieme acte paroissent Cléopâtre, Octavien, Séleuque et le Chœur, qui, de tems en tems, débite quelques strophes relatives à la situation des principaux personnages. D'abord Cléopâtre demande la mort, et assure que si on la lui donne, on lui fera *plus de bien qu'elle n'aura de mal à voir sortir son sang pourpré;* mais, réfléchissant qu'elle a des enfans d'Antoine, qui lui sont chers, elle implore ainsi la clémence d'Octavien, pour qu'il lui permette de les élever :

» Prens donc pitié! tes glaives triomphans
» D'Antoine et moi pardonnent les enfans!
» Pourrois-tu voir les horreurs maternelles,
» S'on meurdrissoit ceux que ces deux mamelles,
» Qu'ores tu vois maigres et déchirées,
» Et qui seroient de cent coups empirées,
» Ont allaictez. Voirois-tu mesmements
» Des deux côtés les durs gémissements?
» Non, non, César, contente-toi du pere;
» Laisse durer les enfans et la mere. »

Quelque chose qu'elle dise, il a peine à lui pardonner. Il lui retrace le tableau des maux qu'elle

qu'elle a causés. Elle en convient, et, pour l'adoucir, elle lui offre tous les trésors qu'elle possede; mais Séleuque, persuadé qu'elle n'en donnera qu'une partie, prétend que de son or *elle aura tout le meilleur caché. Ah!* s'écrie-t-elle, en lui donnant des souflets, des coups de poings et de pieds,

» Ah! faux meurdrier! ah! faux traistre! arraché
» Sera le poil de ta teste cruelle!
» Que plust aux Dieux que ce fust la cervelle!

Retiens-la, dit Séleuque à Octavien,

» Puissant César! retiens-la doncq.

CLÉOPATRE, *à Séleuque.*

Voila
» Tous mes bienfaits... hou! le deuil qui m'efforce
» Donne à mon cœur langoureux telle force
» Que je pourrois, ce me semble, froisser
» Du poing tes os et tes flancs crevasser,
» A coups de pied!

OCTAVIEN, *à Cléopâtre.*

O quel grinsant courage!
» Mais rien n'est plus furieux que la rage
» D'un cœur de femme! hé! bien, quoy! Cléopâtre,
» Estes-vous point jà saoule de le battre?

(*A Séleuque.*)

» Fuy-t-en, amy, fuy-t-en. . . . . . . »

Cléopâtre représente qu'elle a dû corriger ainsi son esclave, parce qu'il a eu tort de l'accuser d'avoir mis quelque chose à part, et elle dit à Octavien que *n'estant plus curieuse d'elle-mesme*, elle va donner ses *joyaux à Livie et à Octavienne*, afin qu'elles lui servent d'Avocates auprès de lui.

» . . . . Je veux que ce trésor
» Demeure vostre (lui répond-il). Encouragez-
vous; or,
» Vivez ainsi en la captivité,
» Comme au plus haut de la prospérité.
» . . . .
» Je m'en retourne.

CLÉOPATRE.

Ainsi vous soit amy
» Tout le destin, comme il m'est ennemy.

Séleuque, fâché d'avoir offensé sa Reine, en témoigne ses regrets au Chœur, qui finit l'acte par des réflexions sur le bonheur de celui *qui n'a sa gorge submise*

» Au joug et trop dur lien
» De ce pourchas terrien;
» Mais bien les antres sauvages,
» Les beaux tapis des herbages,
» Les rejettans arbrisseaux,
» Les murmures des ruisseaux

» Et la gorge babillarde
» De Philoméle jasarde,
» Et l'attente du Printems
» Sont ses biens et passe-tems.

Le Chœur ajoute qu'il espere que

» La meurdriere Adropos
» Ne souffrira qu'on porte
» A Romme sa Royne forte,

et que Cléopâtre aimera mieux mourir que d'être captive d'Octavien.

Le quatrieme acte s'ouvre par Cléopâtre, qui est accompagnée de Charmium, d'Eras et du Chœur. Elle leur dit :

» Penseroit doncq César estre du tout vainqueur ?
» Penseroit doncq César abastardir un cœur ?
» Veu que des tiges vieux ceste vigueur j'hérite
» De ne pouvoir céder qu'à la parque dépite,
» La parque, et non César, aura sur moy le prix,
» La parque, et non César soulage mes esprists,
» La parque, et non César, triomphera de moy,
» La parque, et non César, finira mon esmoy....
» Courage, doncq, courage, ô compagnes fatales !
» Jadis serves à moy ; mais en la mort égales.
» Vous avez recogneu Cléopâtre princesse ;
» Or, ne recognoissez que la parque maîtresse.

» . . . .
» Mourons donc, cheres sœurs, ayons plutost ce cœur
» De servir à Pluton qu'à Cèsar mon vainqueur.
» Mais avant que mourir faire il nous conviendra
» Les obséques d'Antoine, et puis mourir faudra.
» Je l'ai tantost mandé à César qui veut bien
» Que mon seigneur j'honore, hélas! et l'ami mien. »

Elle sort; et le Chœur demandant où elle va, Charmium répond:

» Triste, elle s'en va voir des sépulchres le clos,
» Où la mort a caché de son amy les os. »

Le Chœur dit que la grêle *qui tombe sur les toits* est non-seulement *nuisible au vert des bois*, mais encore au Vigneron et au Laboureur; qu'il en est de même de la douleur, qu'elle passe du trône à la chaumiere. Mais, continue-t-il,

» Jà la Royne se couche
» Sur le tombeau!
» Elle ouvre jà sa bouche:
» Sus donc, tout beau!

Cléopâtre, s'adressant à Antoine, le prie d'engager quelque Dieu à empêcher qu'Octavien ne la mene à Rome, et elle l'assure que tout son desir est d'être renfermée avec lui dans le

même tombeau, sur lequel elle a ordonné que l'on mît ces vers :

» Icy sont deux amans, qui, heureux en leur vie,
» D'heur, d'honneur, de liesse ont leur ame assouvie;
» Mais enfin tel malheur on leur vit encourir
» Que le bonheur des deux fut de bientost mourir....
» Reçoy, reçoy moy doncq, (continue-t-elle) avant que César parte,
» Que plutost mon esprit que mon honneur s'écarte,
» Car entre tout le mal, peine, douleur, encombre,
» Soupirs, regrets, soucis, que j'ai soufferts, sans nombre,
» J'estime le plus grief ce bien petit de temps
» Que de toy, ô Antoine! esloigner je me sens. »

Elle emporte les cendres d'Antoine, et s'éloigne du Chœur, qui, après avoir versé des larmes sur les malheurs de ce Romain, annonce ainsi que Cléopâtre est au moment de le suivre chez les morts :

» Elle vient de faire
» L'honneur au cercueil.
» O qu'elle a peu plaire
» Et déplaire à l'œil!
» Plaire, quand les roses
» Ont été décloses
» Avec le cyprès
» Mille fois après,

» Baisotant la lame
» Qui semble à son ame
» Faire les apprests. »

Le cinquieme acte est rempli par le récit de la mort de Cléopâtre, et que fait Proculée, qui prétend que les *brandons flamboyans* du Ciel n'ont jamais rien vu de si affreux, et que l'Egypte, à *l'envi matinée*, doit gémir sur son cruel destin. Il ajoute que des soldats sont venus enfoncer la porte de cette Reine, et qu'ils l'ont trouvée,

» . . . . En son royal habit,
» Et sa couronne au long d'un riche lict,
» Peint et doré, blesme et morte couchée,
» Sans qu'elle fut d'aucun glaive touchée,
» Avec Eras, sa fame, à ses pieds morte,
» Et Charmium vive, qu'en telle sorte
» J'ay lors blasmée: Ha! ha: Charmion, es-ce
» Noblement faict ?... Ouy, ouy, c'est de noblesse,
» De tant de Roys Egyptiens venue,
» Ung témoignage... Et lors, peu soustenue,
» En chancelant et s'accrochant, en vain,
» Tombe à l'envers, restant ung tronc humain. »

Proculée n'a pu connoître si Cléopâtre a péri par le poison, ou par la morsure de quelqu'aspic, et il ne sait ce qu'il en doit rapporter à Octavien, qui verra, dit-il,

» . . . . . . Perdant ce qu'il atrend,
» Que nul ne peut au monde estre content. »

Les Femmes Alexandrines, qui n'esperent pas échapper à l'esclavage, se félicitent pourtant de ce qu'au moins jamais

» . . . Cléopâtre, ainsi morte,
» En ce monde ne périra,
» Que déjà sa gloire porte
» Depuis la vermeille entrée
» Que fait ici le soleil,
« Jusqu'aux lieux de son sommeil,
» Opposez à leur contrée,
» Pour avoir plutost qu'en Romme
» Se souffrir porter ainsi,
» Aimé mieux s'occire ici,
» Ayant un cœur plus que d'homme. »

« Ainsi finit cette Tragédie, regardée comme un chef-d'œuvre, dans le tems où elle parut.... Quelque ridicule qu'elle nous semble aujourd'hui, il est certain qu'elle offre de belles idées, et que ses Chœurs sont remplis de maximes, qui, sous des couleurs différentes, ont été fort applaudies dans des Ouvrages modernes, » disent les Auteurs de l'*Histoire universelle des Théatres*.

Le succès de Cléopâtre engagea son Auteur à

traiter d'autres sujets, d'après les mêmes principes. Il fit une Comédie, en cinq actes et en vers, sous le titre d'*Eugene ou la Rencontre*, et une Tragédie, intitulée, *Didon se sacrifiant*, et dont les personnages sont, Énée, Ascagne, son fils; Achate et Palinure, ses confidens; Didon, Elise et Anne, ses sœurs; Barce, sa nourrice; un Chœur de Troyens et un Chœur de Phéniciennes.

Au premier acte, Achate expose le sujet de la Piece, et raconte au jeune Ascagne l'histoire de la Reine de Carthage, depuis sa fuite de Tyr, après la mort du Roi Sichée, son époux, et l'usurpation du Tyran Pigmalion, son frere, jusqu'à l'élévation des murs de Carthage, aux prétentions d'Iarbe, Roi de Gétulie, et à l'amour de cette Reine pour Énée. Mais Achate ajoute qu'Énée, voulant poursuivre sa route vers le lieu que les Dieux lui ont indiqué pour aller y fonder un nouvel Empire, a ordonné que l'on préparât ses vaisseaux.

» Sus, sus doncques hastons, (dit Achate); l'entreprise est heureuse :
» Qu'on n'exécute point d'une main paresseuse.

» Hastons, sans aucun bruit, au labeur notre troupe.
» Que tout se trouve au port, que des rameaux on coupe,
» Pour couronner les masts; qu'aux vents on prenne garde,
» Aux fustes, aux esquifs; qu'aux armes on regarde.
» Qu'il n'y ait mast, antenne, ancre, voile ou hune
» Qui ne soit pour souffrir les hazars de Neptune....

(*A Ascagne, en voyant paroître Enée.*)

» Mais tourne l'œil, Ascagne, et voy l'estrange peine
» Où ton pere tout morne à l'écart se pourmène.
» Las! faut-il qu'en amour l'audace la plus prompte,
» Pour une peur qui tient toujours le frein se dompte?

ENÉE.

« Du fer, du sang, du feu, des flots et de l'orage
» Je n'ay point eu d'effroy, et je l'ay d'un visage,
» D'un visage de fame! et faut qu'un grand Enée
» Sente plus que Didon sa force efféminée,
» Non pas tant pour l'amour qui ait en moi pris place
» Que pour ne pouvoir pas comment souffrir sa face!»

Énée rappelle tous les dangers où il a été exposé, les maux dont il a été le témoin, la défaite d'Hector, le désespoir d'Hécube, le sac de Troye, le trépas d'Anchise: rien de tout cela ne l'a fait frémir, et il pâlit au seul nom de Didon, qu'il soupçonne devoir être

furieuse, lorsqu'elle apprendra son départ. Mais n'importe, dit-il,

» Le conseil en est pris, à rien je ne regarde :
» Une nécessité à tout mal se hazarde.

LE CHŒUR DES TROYENS.

» Les Dieux des humains se soucient ;
» Et leurs yeux sur nous arrestez
» Font que nos fortunes varient,
» Sans varier leurs volontez.
» Le tour du Ciel qui nous rameine
» Aprez un repos une peine,
» Un repos aprez un tourment,
» Va toujours d'une mesme sorte ;
» Mais tout cela qu'il nous rapporte
» Ne vient jamais qu'inconstamment.
» Les Dieux toujours à soy ressemblent,
» Quant à soy les Dieux sont parfaicts ;
» Mais leurs effects sont imparfaicts,
» Et jamais en tout ne se semblent.
» . . . . »
» Mais eux qui toutes choses voyent,
» Exempts d'ignorer jamais rien,
» Ont veu comme il faut qu'ils envoyent
» Aux mortels le mal et le bien
» Et d'un tel ordre ils entrelacent
» L'heur au malheur et le compassent
» Si bien en leur juste équité

» Que l'homme, au lieu d'une assurance,
» Ne peult avoir que l'espérance
» De plus grande félicité.
» Pendant que, chétif, il espére
» (Chacun en sa condition)
» La mort oste l'occasion
» D'espérer rien de plus prospére.
» . . . .
» Tout n'est qu'un songe, une risée,
» Un fantosme, une fable, un rien,
» Qui tient nostre vie amusée
» En ce qu'on ne peut dire sien.
» . . . .
» Mais qui veult voir un grand exemple,
» Soit du destin, ou soit du mal
» Que l'homme souffre, qu'il contemple,
» En ce département fatal,
» Comment la fortune se joue
» D'une grand'Royne sur sa roue. »

Didon, à qui Élise a fait voir les préparatifs du départ d'Enée, en lui conseillant d'oublier cet ingrat, ouvre le second acte par ce monologue.

» Dieux ! qu'ay-je soupçonné ! Dieux! grands dieux ! qu'ay-je su ?
» Mais qu'ay-je, de mes yeux, moy-mesmes apperçu ?
» Veult donc ce déloyal, avec ses mains traistresses,

» Mon honneur, mes bienfaits, son honneur, ses promesses,
» Donner pour proye aux vents? Je sens, je sens glacer
» Mon sang, mon cœur, ma voix, ma face et mon penser.
» Las! amour, que deviens je, et quelle aspre furie
» Se vient planter au but de ma trompeuse vie?
» Trompeuse qui flattoit mon aveugle raison,
» Pour enfin l'étouffer d'un estrange poison!
» Est-ce ainsi que le Ciel nos fortunes balance?
» Est-ce ainsi qu'un bienfait le bienfait récompense?
» Est-ce ainsi que la foy tient l'amour arresté?...
» Plus de grace à l'amour, moins il a de seurté!
» O trop fresle espérance! ô cruelle journée!
» O trop légere Élise! ô trop parjure Enée!... &c.»

Elle a ensuite un entretien avec Énée. Elle lui reproche vivement son ingratitude et sa perfidie, qu'elle vient de découvrir.

» T'en esbahis-tu doncq, (lui dit-elle) veu qu'assez tu sçavois,
» Las! que tu rendrois telle et mon ame et ma voix?
» Car bien que ton départ tu me dissimulasses,
» Bien qu'à la dérobée aux vents sacrifiasses,
» Et au pere océan; bien que, sans te changer,
» Tu m'eusses fait fier du tout à l estranger,
» Sans que jamais on t'eust mescru de telle faute.
» Espérois-tu pourtant, ô ingrat, ingrat hoste!
» Aveugler tous nos yeux en telle lascheté?

» Les

» Les Cieux sont ennemis de la méchanceté ;
» La terre maugré soy soustient un homme lasche.
» Et contre le méchant la mer mesme se fasche.
» Quand mesme ton dessein ce jour je n'eusse veu,
» Ni entendu des miens, le Ciel ne l'eust pas teu ;
» Ma terre en eust tremblé, et jusques à Carthage
» La mer le fust venu sonner à mon rivage... &c. »

Elle fait tous ses efforts pour le retenir ; mais les Dieux ont prononcé qu'il ne devoit pas rester à Carthage, et il doit leur obéir. D'ailleurs, ajoute-t-il,

» Je n'ay jamais aussy prétendu, dedans moy,
» Que les torches d'hymen me joignissent à toy,
» Si tu nommes l'amour entre nous deux passée
» Mariage arresté, c'est contre ma pensée.
» . . . .
» Je ne dy pas qu'en tout incoupable je sois :
» Un seul défaut me mord : c'est que je ne devois,
» Arrestant si long-temps dans ceste estrange terre,
» Te laisser lentement prendre au laqs qui te serre ;
» Mais prends-t-en à l'amour : l'amour t'a peu lier,
» Et l'amour m'a peu faire en ta terre oublier.
» Amour non à son faict, mais à son feu regarde,
» Et le danger le prend, quand moins il y prend garde.
» Si tel amour tu sens, je le sens bien aussy
» Qu'encores volontiers je m'oublierois icy.
» . . . .
» Ce n'est pas de mon gré que je suy l'Italie ;

» Mais la loy des grands Dieux les loys humaines lie :
» Ne me remets donc rien en vain devant les yeux ;
» Je m'arreste à l'arrest de mes parents les Dieux.

DIDON.

» Les Dieux ne furent oncq tes parents, ny ta mere
» Ne fust oncq celle-là que le tiers Ciel tempere
» Le plus benin des Cieux, ny oncq, traistre, menteur,
» Le grand Dardon ne fust de ton lignage auteur !
» Le dur mont de Caucase, horrible de froidures,
» O cruel ! t'engendra de ses veines plus dures !
» Des tigresses, je croy, tu as sucé le laict,
» Ou plutost d'Alecton le noir venin infect,
» Qui tellement autour de ton cœur a pris place
» Que rien que de cruel et meschant il ne brasse.
» N'allegue plus le Ciel guide de ton espoir
» Car je croy que le Ciel a honte de te voir.
» . . . .
» . . . . Tu peux, tu peux suffire
» A montrer qu'un seul homme a d'inhumanité
» Plus que cent tigres n'ont en soy de cruauté ;
» Car en tout ce qu'on peut raconter des furies,
» Qui sembloient se jouer et du sang et des vies,
» La cruauté naissoit de quelque déplaisir,
» Et ta cruauté naist de t'avoir fait plaisir... &c. »

Didon prononce la plus terrible imprécation contre Énée, lui prédisant qu'en butte à la colere de Neptune, il ira se briser contre un rocher, au pied duquel il mourra, en la regret-

tant, en appellant encore son amour et ses bienfaits, et en détestant son ingratitude ;

» Et sy les Dieux du Ciel ne m'en faisoient raison (ajoute-t-elle),
» J'esmouv'rois, j'esmouv'rois l'infernale maison !
» Mon deuil n'a point de fin : une mort inhumaine
» Peut vaincre mon amour, non pas vaincre ma haine... &c. »

Sa douleur est si violente qu'elle s'évanouit. Ses sœurs et sa nourrice l'emmenent ; et Énée reste avec le Chœur des Phéniciennes, qui renouvellent les reproches, et auquel Énée répond, d'un vers à un vers, à la maniere de Séneque. Ensuite, le Chœur des Phéniciennes réfléchit seul, sur le sort de Didon, qu'un charme irrésistible a rendue victime de ce perfide. Hélas ! dit-il,

» Autour du miel pique l'abeille,
» Et l'aspic sous les fleurs sommeille !
» . . . .
» Mais comment se pourroit-il faire
» Que le Ciel ung jour n'envoyast
» De ces trahisons le salaire,
» Que son maistre à la fin payast ?
» Ainsi la vipere tortue
» Nourrit en soy ce qui la tue. »

Au troisieme acte, Didon, voyant que son emportement contre Énée n'a fait qu'augmenter son amour pour lui, renonce au bonheur qu'elle s'étoit promis; et elle prie Anne, qui veut en vain la consoler, d'obtenir seulement d'Énée qu'il ne parte pas avant que la mer soit plus sûre. Didon adresse ensuite une priere à Vénus, qu'elle croit avoir refroidi son fils Énée à son égard, pour la punir de ne s'être pas uniquement occupée à l'adorer toute la journée. Enée répete à la sœur de Didon que les Dieux doivent être obéis, et que rien ne sera capable d'arrêter son départ.

» Cessons doncq de plorer (dit-il). Tant plus nous plorerons
» Et plus notre tourment dans nous nous graverons.
» Le pleur, qui, peu à peu, sur notre face coule,
» Et jusqu'à l'estomach sa ressource se roule
» Pour de rechef, entrant et montant au cerveau
» Redescendre par l'œil, nous mange, comme l'eau
» Qui, aux jours pluvieux, des goustieres desgoutte,
» Mange la dure pierre, en tombant goutte à goutte.»

Quinault, plus d'un siecle après Jodelle, a employé cette métaphore, dans l'un des Chœurs

de son Opéra d'*Atys*; mais en l'appliquant à la persévérance des amans :

» L'onde se fait une route,
» En s'efforçant d'en chercher;
» L'eau, qui tombe goutte à goutte,
» Perce le plus dur rocher. »

Anne combat les raisonnemens d'Énée; mais il est inébranlable, quoique pénétré de la douleur de Didon, et Achate l'engage à s'embarquer promptement, pour se soustraire à ses fureurs et à ses larmes. Énée promet de partir dès le lendemain, au réveil des Troyens.

Le quatrieme acte est ouvert par Anne et Barce, qui s'entretiennent des chagrins de leur Reine. Anne dit à Barce :

» . - . . . . . Il n'est pas qu'ancienne
» Tu n'ayes pratiqué l'horreur magicienne,
» Dont, à l'escart, tournant trois, ou sept, ou neuf tours,
» De beaux vers remaschez enchament les amours.
» L'amour, qui plus qu'au corps en nostre ame domine
» Ne se guarist jamais d'une jus d'une racine;
» Mais on dit que le vers, qui est du Ciel appris,
» Domine sus l'amour et dessus nos esprits. »

Barce répond qu'elle ignore l'usage et l'effet de

ces vers magiques ; et qu'elle ne sait que plaindre sa Reine, sans pouvoir lui être d'aucune utilité. Anne, qui a nourri dans le cœur de Didon le feu dont elle brûle pour le perfide Énée, est au désespoir, et s'en prend aux Dieux des malheurs qui accablent cette Princesse, dont il n'ont jamais reçu la plus légere offense. Elle a fait des songes effrayans ; le corbeau et le hibou se sont fait entendre sur le toît du Palais : elle a cru voir se changer en sang le vin que sa Reine a offert à *Junon gardienne ;* enfin tout annonce les événemens les plus terribles. Didon paroît et raconte à Anne l'entretien qu'elle vient d'avoir avec la vieille Prêtresse Béroé, qui lui a conseillé de faire dresser un bûcher sur lequel on mettra *le lict délectable de ces amours dont elle meurt misérable, attendu que tous ces demeurans, de ses fureurs l'enseigne, doivent être abolis au feu,* si elle veut guérir du mal qui la tourmente. Hâtez-vous donc d'ordonner ce bûcher, ajoute Didon à Anne et à Barce, afin que je puisse commencer la triste cérémonie dès que *l'aube vermeille aura rougi l'humide matinée.* Restée seule, elle exprime ainsi quel est son projet :

» L'amour mange mon sang, l'amour mon sang demande.
» Je le veulx tout d'un coup repaistre en mon offrande...
» Soyez au sacrifice, ô vous les Dieux supresmes
» Je vous veulx apaiser du meurdre de moy-mesmes.
» Votre enfer, Dieu d'enfer, pour mon bien je desire,
» Sachant l'enfer d'amour de tous enfers le pire. »

Le Chœur des Phéniciennes termine l'acte par des réflexions sur l'injustice des Dieux, qui persécutent l'innocent et protégent le coupable.

Didon ouvre le cinquieme acte, en suppliant ainsi les Dieux de rassembler tous les maux sur la tête d'Enée :

« Que tout peuple, sans fin, le guerroye et dédaigne!
» Que banny, que privé des yeux de son Ascaigne,
» En vain secours il cherche et que sans fin il voye
» Renaistre sur les siens les ruines de Troye. »

Elle veut que les Tyriens, ses sujets, et leurs descendans, partagent sa colere pour le perfide, et pour les peuples qu'il fondera.

» Quant à vous, Tyriens, d'une éternelle haîne
» Suivez à sang et feu ceste race inhumaine;
» Obligez à toujours, de ce seul bien ma cendre
» Qu'on ne veuille jamais à quelque paix entendre.
» Les armes soyent toujours aux armes adversaires,

» Les flots toujours aux flots, les ports aux ports contraires;
» Que de ma cendre mesme un brave vengeur sorte,
» Qui le foudre et l'horreur sur ceste race porte...&c. »

Didon, appercevant Barce, lui ordonne, pour s'en débarrasser, d'aller laver son *chef*, et de dire à ses sœurs d'en faire autant. Elle lui dit, de plus, de faire apporter tout ce que la Prêtresse Béroé a recommandé. Barce sortie, Didon demande pardon à l'Ombre de Sichée de ne pouvoir lui rendre au tombeau le cœur qu'elle devoit lui conserver, et elle s'éloigne du Chœur des Phéniciennes, qu'elle voit s'approcher, et qui fait les réflexions suivantes.

» L'amour qui tient l'ame saisie,
» N'est qu'une seule fantaisie
» Non une Déité,
» Qui comme celuy qui travaille
» D'un chaud mal poinçonne et tenaille
» Un esprit tourmenté.
» Celuy dont telle fiévre ardente
» La mémoire et le sens tourmente,
» Souffre sans savoir quoy;
» Et sans qu'aucun tort on luy face,
» Il combat, il crie, il menace
» Seulement contre soy.

» Son œil de tout objet se fâche,
» Sa langue n'a point de relasche,
» Son desir de raison.
» Ou il cognoît sa faute. et ore
» Sa peine le raveugle encore,
» Fuyant sa guarison.
» Tel est l'amour, telle est la peste,
» Qu'il faut que toute ame déteste,
» Car lorsqu'il est plus doux,
» Il n'apporte que servitude,
» Et apporte quand il est rude
» Toujours la mort sur nous. »

Barce vient raconter le sacrifice de Didon, qui, sur le haut du bûcher, s'est tuée avec une épée qu'Énée a laissée; et la Tragédie finit par les lamentations des Phéniciennes, qui veulent toutes *écorcher leurs faces*, afin

». . . . . . Qu'il semble
» Qu'on les voye s'abymer,
» Elles et Carthage ensemble. »

« Cet Ouvrage est plein de force, d'éloquence, d'images et de vrai pathétique, au jugement du Duc de La Valliere. C'est une heureuse imitation du quatrieme Livre de l'Enéide de Virgile. Le style de Jodelle a vieilli; mais ses pensées

sont de tous les siecles, ajoutent les Auteurs de l'*Histoire universelle des Théatres.*

» Jodelle le premier, d'une plainte hardie,
» Françoisement chanta la grecque Tragédie;
» Puis en changeant de ton, chanta devant nos Roys
» La jeune Comédie en langage françois,
» Et si bien les sonna que Sophocle et Menandre,
» Tant fussent-ils savans, y eussent pu apprendre, »

dit Ronsard. Tous les Auteurs du tems pensoient ainsi, et honoroient Jodelle comme le créateur de notre Théatre. Ils allerent au nombre de cinquante passer quelques jours du Carnaval, de 1552, à Arcueil où il étoit. » Le hasard, selon Binet, dans *sa Vie de Ronsard*, leur fit rencontrer un bouc; ce qui donna occasion à quelques-uns d'entr'eux, après avoir orné ce bouc d'un chapelet de fleurs, de le mener dans la salle du festin, tant pour faire semblant de le sacrifier à Bacchus, que pour le présenter à Jodelle, à la maniere des Grecs. En effet, ce bouc ainsi orné, ayant la barbe peinte, fut poussé auprès de la table; et, après leur avoir servi de risée pendant quelque tems, il fut chassé, et non pas sacrifié à Bacchus, quoique, dans la

suite, il ait été reproché à Ronsard, par le Ministre Protestant, Chandieu, d'avoir, par ce sacrifice, fait un acte d'idolâtrie. Il n'y eut aucun des convives qui ne fît quelques Pieces de vers à ce sujet, à l'imitation des Bacchanales des Anciens. Ronsard, entr'autres, en composa une sous le titre de *Dythirambe à la pompe du Bouc d'Etienne Jodelle, Poëte tragique*, et une autre intitulée *Le Voyage d'Arcueil.* »

Jodelle ne s'est assujetti dans aucune de ses Pieces à l'alternative exacte des rimes masculines et féminines; mais excepté *Cléopâtre*, où les vers sont tantôt alexandrins, tantôt de dix et tantôt de huit syllabes; les deux autres Pieces qui nous sont parvenues, sont en vers d'uniformes mesures. Dans *Didon*, ils sont tous alexandrins, hors ceux des Chœurs, qui sont quelquefois de sept ou de huit syllabes; et dans *Eugene*, ils sont tous de cette derniere mesure.

Ces trois Pieces ont été imprimées par les soins de Charles de La Motte, l'un des amis de l'Auteur et après sa mort, avec quelques-unes de ses autres Poésies, latines et françoises, telles que des Sonnets, des Chansons, des Odes, des

Elégies, des Epitaphes, et un long Discours de César prêt à passer le Rubicon, le tout en un volume *in-4°.*, sous le titre d'*Œuvres et Mélanges Poétiques d'Etienne Jodelle, sieur du Lymodin*, à Paris, chez Nicolas Chesneau, et Mamert Patisson, en 1574.

Jodelle composa encore quelques Pieces, dont on n'a connoissance que par ce que lui fait dire de La Motte : « J'avois des Tragédies et des Comédies, les unes achevées, les autres pendues au croc, dont la pluspart m'avoient été commandées par la Royne et par Madame, sœur du Roy, sans que les troubles du temps eussent permis d'en rien voir, et j'attendois une meilleure occasion. »

« Jodelle estoit grand Architecte (ajoute de La Motte, dans sa Préface des Œuvres de cet Auteur), très-docte en la Peinture et Sculpture, très éloquent en son parler, et de tout il discouroit avec tel jugement, comme s'il eust esté accomply de toutes connoissances. Il estoit vaillant et adextre aux armes, dont il faisoit profession, et sy en ses mœurs particulieres il se fust autant aymé comme il faisoit en tous les exercices

exercices de son esprit, sa mémoire eust esté plus célebre pendant sa vie, et il eust reçu par son pays et par ses amys plus qu'il n'a faict. Mais méprisant philosophiquement toutes choses externes, il ne fust congnu, recherché, ny aymé que maugré luy. Sy est-ce que les Roys Henry II et Charles IX l'aymerent et estimerent. Charles, Cardinal de Lorraine, le fist premiérement congnoître au Roy, la Duchesse de Savoye, sœur de ce Roy, et le Duc de Nemours, sur-tout, l'estimerent grandement.... Tant que les François se souviendront de leur vieil honneur et mérite vers les Muses (desquelles ils ont esté de tout temps nourrissiers), ils ne devront estre ingrats à la mémoire de cestuy leur nourrisson, possible le plus agréable qu'elles ayent eu depuis les Bards, et qui toujours ses Œuvres n'a dressé qu'à la gloire de France. »

« En 1558 (rapporte Beauchamps, dans ses *Recherches sur les Théatres*), le Roi manda au Prévost des Marchands, le Samedi 12 Février, qu'il iroit souper à l'Hôtel de Ville, le Jeudi gras suivant, 17 du même mois. Ce devoit être le lendemain du jour que le Duc de Guise arri-

veroit de Picardie, où, après avoir pris Calais au milieu de l'hiver, il achevoit de donner quelques ordres contre les entreprises des Espagnols. Le Dimanche 13, le Procureur du Roi de la Ville sachant que Jodelle étoit Parisien, et connoissant sa facilité à imaginer et à composer, s'adressa à lui, et lui demanda une Tragédie qui pût être représentée devant le Roi. Jodelle ne jugea pas à propos de faire paroître un Poëme de ce genre dans un tems de trouble, *craignant*, dit-il, lui-même, *de faire ressaigner les véritables plaies en présentant des Spectacles tragiques, quoique ce n'en fût que la représentation et l'image ;* mais il s'offrit, *si on vouloit suivre son dessein, et l'aider dans l'exécution, d'inventer quelque belle Mascarade, parlante, ou muette, accommodée au tems, au lieu et aux choses présentes.* Ce ne fut pas le seul emploi dont il se chargea : arcs de triomphe, figures, trophées, il ordonna tout, donna les desseins de tout, et composa même les devises et inscriptions. On peut à peine imaginer qu'en un aussi petit espace de tems, il eût entrepris tant de choses différentes ; mais l'envie qu'il avoit de plaire au Roi

et à la maison de Guise, à laquelle il avoit toujours été attaché, l'y déterminerent. Il eût besoin de tous ses talens pour l'architecture, la peinture et la sculpture, et sur-tout de sa grande facilité à inventer et à composer. Mais, malgré tous ses soins, cette fête lui attira beaucoup de reproches et de railleries, par la façon dont elle fut exécútée. Il faut avouer qu'il fut mal secondé; la Musique manqua, les Acteurs ne savoient pas leurs rôles, lui-même qui représentoit *Jason*, resta court à la vue de tous ces contretems qui se succédoient les uns aux autres. On ne peut être insensible à la façon touchante dont il décrit les chagrins qu'il essuya pendant la représentation de sa *Mascarade*, sur-tout quand il nous apprend qu'au lieu de rochers qu'il avoit ordonnés au Peintre, il vit arriver deux clochers.... »

On imprima cette *Mascarade*, intitulée *Les Argonautes*, à douze Personnages, et en vers alexandrins, dans un *Recueil d'Inscriptions, Figures et Mascarades, ordonnées en l'Hôtel de Ville de Paris, le Jeudi 17 Février* 1558, *avec d'autres Inscriptions, en vers héroïques, pour*

les images des Princes de la Chrétienté. A Paris, chez André Wechel, 1558, *in*-4°.

« Au reste, continue Beauchamps, la rapidité avec laquelle Jodelle composoit ses Ouvrages, nuisit beaucoup à leur perfection. »

« Nous ne pouvons céler aux Lecteurs une chose quasy incroyable, dit de La Mothe, c'est que tout ce que l'on verra composé par Jodelle n'a jamais esté faict que promptement, sans estude et sans labeur; et pouvons-nous, avecque plusieurs personnages de ce temps, tesmoigner que la plus longue et difficile Tragédie, ou Comédie, ne l'a jamais occupé à composer et escrire plus de dix matinées : mesme la Comédie d'*Eugene* fust faicte en quatre traites. »

Le peu d'économie de Jodelle dérangea de bonne heure ses affaires. Son patrimoine fut bientôt absorbé, et il vécut toujours fort malaisément, quoiqu'il se vît souvent honoré des bienfaits de la Cour, qu'il indisposa pourtant plus d'une fois contre lui, par la maniere libre dont il se permettoit d'en parler. Il se trouva réduit à la plus extrême indigence, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut, au

mois de Juillet 1573, âgé de quarante-un ans.

Pendant sa maladie, il composa ce Sonnet, pour Charles IX; mais qui ne fut point envoyé.

» Alors qu'un Roy Péricle Athenes gouverna,
» Il aymoit fort le sage et docte Anaxagore,
» A qui (comme ung grand cœur soy-même se dévore)
» La libéralité l'indigence amena.

» Le sort, non la grandeur, ce cœur abandonna,
» Qui pressé, se haussa, cherchant ce qui honore
» La vue, non la vie, et repressé encore
» Plutost qu'à s'abaisser, à mourir s'obstina.

» Voulant finir par faim, voilà son chef funeste.
» Péricle oyant cecy, accourt, crie et déteste
» Son long oubly, qu'en tout réparer il promet.

» L'autre, tout résolu, lui dit (ce qu'à toy, Sire,
» Délaissé, demy-mort presque, je puis bien dire):
» Qui se sert de la lampe au moins de l'huile y met. »

L'*Ode funebre* qu'a composée Théodore Agrippa d'Aubigné, à l'occasion de la mort de Jodelle, ne laisse aucun doute sur la misérable situation où il étoit lorsqu'il mourut. En voici une strophe.

» Jodelle est mort de pauvreté.
» La pauvreté a eu puissance

» Sur la richesse de la France ;
» O Dieu ! quel trait de cruauté !
» Le Ciel avoit mis en Jodelle
» Un esprit tout autre qu'humain ;
» La France luy nia le pain,
» Tant elle fust mere cruelle ! »

Jean de La Péruse, né à Angoulême, et l'un des amis de Jodelle, fit représenter, en 1553, une Traduction de la *Médée* de Séneque, avec des Chœurs, et dans laquelle il s'étoit astraint au mélange exact, de deux en deux, des rimes masculines et féminines. Cette regle a été généralement suivie depuis dans les Tragédies, et même dans la plupart des Comédies. La Médée de La Péruse fut imprimée à Poitiers, chez les freres Marnefs et Bouchetz, en 1555, peu après sa mort, et par les soins de Gaucher Scévole de Sainte-Marthe, Gentilhomme Poitevin, né à Loudun, en 1536, mort en 1623, et qui y fit quelques changemens.

On sait que Scévole de Sainte-Marthe fut un Magistrat éloquent, un Poëte célebre et l'un des hommes les plus instruits de son tems. Si, sous ces deux derniers titres, il fit honneur à la France, il rendit, sous le premier, des services importans à la Province qui le vit naître, et en

obtint le surnom glorieux de *Pere de la Patrie.* La famille de Gaucher de Sainte-Marthe étoit déja illustre dans les Lettres avant Scévole, et la nombreuse postérité qu'il a laissée a continué à l'illustrer encore.

Le sujet de Médée est si connu que nous nous contenterons de rapporter ici quelques vers de La Péruse, qui feront connoître sa maniere, retouchée par Scévole de Sainte-Marthe, et qui est déja un peu différente de celle de Jodelle. C'est Médée qui parle, dès le commencement de la Piece.

» Dieux qui avez le soin des loys du mariage,
» Vous aussy qui bridez des vans émeus la rage,
» Et quand libres vous plaist les lascher sur la mer,
» Faites hideusement flots sur flots écumer;
» Dieu vengeur des forfaicts, qui roydement desserres
» Sur le chef des meschans tes éclatans tonnerres;
» Dieu, qui chassant la nuit de tes rayons épars
» Dessus tout l'univers, luisant de toutes parts;
» Dieu des profonds manoirs, toy sa chere rapine,
» Coupable de mes maux, Déesse Proserpine;
» Vous, ô Dieus que jura le parjure Jason,
» Par moy, meschante, hélas! Seigneur de la Toison,
» Je vous atteste tous, tous, tous je vous appele
» Au spectacle piteus de ma juste querelle;

» Et vous, ombres d'enfer, témoins de mes secrets ?
» Oyez ma triste voys, oyez mes durs regrests ;
» Furies, accourez, et dans vos mains sanglantes
» Horriblement portez vos torches noircissantes ;
» Venez en tel état, telle horreur, tel émoy
» Que vinstes à l'accord de Jason et de moy,
» Les yeus étincellans, la monstreuse criniere
» Sifflante sur le dos d'une horrible maniere,
» Mettez le déloyal en sy grande fureur,
» Par vos serpens-cheveus, que vengeant son erreur
» Luy-mesme de ses mains bourrellement meurdrisse
» Les filz, le Roy, sa fame, et que toujours ce vice
» Becquette ses poulmons sans qu'il puisse mourir ;
» Mais par lieus incognus enragément courir,
„ Pauvre, banny, craintif, odieux, misérable,
„ Ne trouvant homme seul qui lui soit favorable... &c.„

Le Chœur, qui a entendu une partie des imprécations de Médée contre l'infidele Jason, dit lorsqu'elle s'est retirée.

« . . Quand une fame
„ Jalouse s'enflâme
„ Contre son mary,
„ Sa fureur est pire
„ Que feu, qu'eau, que l'ire
„ Du Juppin marry... &c. „

Il parut, en 1552 et en 1554, deux Pieces du genre des *Moralités*. La premiere intitulée, « Le

» jeu de Mars ou de la Guerre, contenant le sy-» mulachre, l'origine, la fable et la fin du dé-» bat intervenu entre les Rustiques et les Princes » de l'Allemagne orientale, en un acte, en » prose, avec un Prologue, à trente person-» nages, sans distinction de scenes, et imprimé » *in*-4°., sans nom d'Auteur, de Ville, ni » d'Imprimeur. » La seconde ayant pour titre, « L'Homme justifié par la foy, Tragique Co-» médie Françoise, à douze personnages, en » cinq actes, en vers, avec un Prologue et une » Conclusion, par Henry de Barran, *in*-16, » sans nom de Ville, ni d'Imprimeur. » On ignore si ces deux Pieces furent jouées, et l'on ne sait rien de plus sur leurs Auteurs.

En 1557, Charles Toustain, sieur de La Mazurie, né à Falaise, en Normandie, qui fut éleve du célebre Ramus, et exerça dans sa Patrie l'une des premieres charges de Judicature, donna une Traduction, en vers, en cinq actes, avec des Chœurs, de l'*Agamemnon* de Séneque, et la dédia à Gabriel Le Veneur, Évêque d'Evreux.

On sait que le sujet de cette Tragédie est le

retour d'Agamemnon à Argos, après la prise de Troye, et son assassinat par les adulteres Egiste, son neveu, et Clytemnestre, son épouse. La Piece de Toustain n'a rien de remarquable qu'une innovation ridicule qu'il y a introduite : ce sont des vers de seize syllabes, dans le rôle de la Prêtresse Cassandre, prisonniere d'Agamemnon, apparemment comptant mieux peindre par ces longs vers le désordre prophétique de la Prêtresse. Heureusement cette bizarre nouveauté n'a servi d'exemple à personne.

En 1558, on imprima à Paris, chez Jean Crespin, *in-8°.*, une Traduction Françoise faite par un anonyme, sous le titre de la *Tragédie du Roy franc arbitre*, de la Piece allégorique, en prose, intitulée, *Il libero arbitrio*, composée en 1546, par le Socinien Négro Bassanese des Etats de Venise, contre plusieurs dogmes de l'Eglise Romaine, et contre ses Ministres. Cette Piece ne fut point représentée ; mais elle fut fort recherchée dans le tems.

Meslin de Saint-Gelais, issu d'une très-ancienne et très-noble famille de l'Aquitaine, né en 1491, d'Octavien de Saint-Gelais, Evêque

d'Angoulême, fit ses études à Paris : il alla ensuite en Italie, où il s'occupa quelque tems de la Jurisprudence ; mais il en revint, embrassa l'état Ecclésiastique, et s'attacha entiérement aux Sciences et aux Lettres. Ce fut lui qui apporta d'Italie en France le Sonnet et le Madrigal. Il s'acquit une grande considération, par son savoir et ses talens, à la Cour de François Premier, qui l'honora de son estime, lui donna l'Abbaye de Reclus, en Champagne, le fit Aumônier du Dauphin et Bibliothécaire du Château de Fontainebleau ; emploi qu'après la mort du Roi, le Dauphin, devenu Henri II, lui conserva encore. Meslin de Saint-Gelais traduisit la *Sophonisbe* de Trissino, Poëte Italien, et la premiere Tragédie reguliere qui ait été faite depuis la renaissance des Lettres. Cette Traduction est en prose, excepté les Chœurs, qui sont en vers de différentes mesures. Elle fut représentée à Blois, devant Henri II, en 1559, un an après la mort de Meslin de Saint-Gelais, par les soins de François Habert, l'un de ses amis, et imprimée à Paris, l'année de la représentation, chez Philippe Danfric, *in*-8°.

On vit encore cette même année une *Moralité*, intitulée, « Colloque social de paix, justice, » miséricorde et vérité, pour l'heureux accord » des très-augustes et très-magnanimes Roys de » France et d'Espagne, par Jean de La Maison-» Neuve, né en Berry, imprimée à Paris, » chez Martin l'Homme, *in*-8°. » On ne sait ni si cette Piece a été jouée, ni rien autre chose sur l'Auteur, si ce n'est qu'il fit aussi imprimer l'année précédente un Ballet de sa composition, sous le titre « d'Adieu des neuf Muses » aux Roys, Princes et Princesses de France, » à leur département du festin nuptial de Fran-» çois de Valois, Roy Dauphin, et de Marie » Stuart, Royne d'Ecosse. »

Jacques Grévin, de Clermont en Beauvoisis, né en 1538, et qui fut reçu dès l'âge de vingt-deux ans Docteur en Médecine, malgré son application à cette Science, cultiva la Poésie, et fit avant dix-huit ans une Comédie, en cinq actes et en vers, avec un *Avant-jeu*, ou Prologue, et intitulée *La Maubertine*, à cause de la Place Maubert, lieu voisin de celui où se passoit la scene. Cette premiere Piece lui fut volée; mais,

mais s'en rappelant la plus grande partie, il la récrivit de nouveau, et lui donna le titre de *La Trésoriere.* Deux ans après, c'est-à-dire en 1560, il composa trois autres Pieces, une Pastorale, à trois personnages, une Comédie, en cinq actes et en vers, aussi avec un *Avant-jeu*, intitulée, *Les Ebahis*, et la Tragédie de *La Mort de César*, avec des Chœurs. La réputation qu'il s'étoit acquise lui valut la protection de Marguerite de France, épouse d'Emanuel Philibert, Duc de Savoie. Elle se l'attacha et l'emmena à Turin, où il fut non-seulement son Médecin, mais encore son Conseiller le plus sûr, dans les affaires importantes. Il y mourut, avant trente ans, le 5 Novembre 1570, emportant les regrets de cette Princesse, qui lui fit faire de magnifiques funérailles, et dit que, par sa mort, « elle perdoit, » en même tems, son Médecin pour les mala- » dies du corps, et son consolateur pour celles » de l'esprit, » rapportent les freres Parfaict, Histoire du Théatre François.

La Mort de César fut représentée, au Collége de Beauvais, et *Les Ebahis*, à la suite, le 16 Février 1560. La même année, Grévin fit impri-

mer ses quatre Pieces, à Paris, chez Robert Etienne, en un volume *in*-8°., qu'il dédia à la Duchesse de Lorraine, Claude de France.

On connoît assez le sujet de la Tragédie de La Mort de César; faisons connoître seulement quelques-uns des vers de Grévin.

Le Chœur, qui est composé des soldats de César, chante cette strophe au premier acte :

„ Il est glorieux d'entreprendre
„ Le chemin foulé d'Alexandre.
„ La force ne vient d'autre part
„ Que de gloire. Lorsqu'un soldart
„ S'est mis devant les yeux la gloire,
„ Il tient à demy la victoire. „

Brutus dit, au second acte :

„ Rome ne peut servir : un Brute vit en elle,
„ Et cache dans son cœur une antique querelle.
„ Ce n'est assez qu'un Brute ait arraché des mains
„ D'un Tarquin orgueilleux l'Empire des Romains ;
„ Rome ne peut servir : le neveu ne mérite
„ Estre héritier du nom, sy l'ayeul ne l'excite
„ A suivre ses vertus, et sy avec les biens,
„ Il ne montre le cœur de tous ses anciens...
„ . . . .
„ Et quand on parlera de César et de Rome
„ Qu'on se souvienne aussy qu'il a esté un homme,

„ Un Brute le vengeur de toute cruauté,
„ Quy aura, d'un seul coup, gagné la liberté.
„ Quand on dira, César fut maître de l'Empire,
„ Qu'on dise, quant et quant, Brute le sçut occire.
„ Quand on dira, César fut premier Empereur,
„ Qu'on dise, quant et quant, Brute en fut le vangeur.... »

Le Chœur chante, à la fin de ce second acte:

„ Fortune, quy, entre ses mains,
„ Va pêle-mêlant les humains,
„ Trop souvent de trompeurs breuvages
„ Enivre les plus grands courages;
„ Fortune ne suit pas toujours
„ Esgalement le même cours:
„ De ceste Déesse inconstante
„ La main est perfide et puissante.... „

Le même Chœur s'écrie, après la mort de l'Empereur, au quatrieme acte:

„ . . . .
„ Ah! la nature est plus marâtre
„ Aux hommes qu'autres animaux;
„ Et semble que par les travaux
„ Nous payons assez la raison.... „
„ . . . . &c. „

Cassius, l'un des Conjurés, dit au Peuple, en lui montrant un poignard, au cinquieme acte:

„ Citoyens voyez-ci ceste dague sanglante ;
„ C'est elle, citoyens, c'est elle qui se vante
„ Avoir fait son devoir, puisqu'elle a massacré
„ Celuy qui méprisoit votre pouvoir sacré.
„ Venez au Capitole ; allez en diligence
„ Reprendre de vos droits l'entiere jouissance.... „

Antoine termine la Piece, en montrant, à son tour, la robe de César à ses soldats, pour les exciter à le venger.

„ Et vous, braves soldats, voyèz, voyez quel tort
„ On nous a fait. Voyez ceste Robe sanglante ;
„ C'est celle de César qu'ores je vous présente :
„ C'est celle de César, magnanime Empereur,
„ Vray guerrier entre tous, César qui d'un grand cœur
„ Du monde avecque vous, s'acquit la jouissance...
„ . . . . „

Gabriel Bounyn, né à Châteauroux, en Berry, vers l'an 1530, vint à Paris fort jeune, pour y achever ses études, à la fin desquelles il se fit Avocat. Il fut ensuite Bailli de Châteauroux, et Maître des Requêtes du Duc d'Alençon, François de France, frere de Henri III. Il vécut jusqu'au commencement du dix-septieme siecle, et composa une Tragédie intitulée,

La Soltane (La Sultane), qu'on représenta en 1560, devant Catherine de Médicis.

Le sujet de cette Tragédie est tiré de l'Histoire si connue du Sultan Soliman II, et de son fils Mustapha, contre lequel la Sultane favorite intrigua jusqu'à le faire condamner à mort, en l'accusant d'un complot criminel avec le Sophi de Perse, ennemi du Sultan. Dans la Tragédie de Bounyn, la Sultane engage le Visir à la servir, et elle lui apprend qu'indépendamment du crédit qu'elle s'est acquis sur le Sultan, elle a le pouvoir de faire agir, par des charmes, les démons en sa faveur.

„ Là accourra Vulcan, avec ses Argoulets ;
„ Ses poudreux Cabarins, qui, à coups de boûlets,
„ De mosquets affutez, plus vistes que le foudre,
„ Espouvantablement l'emmenuisront en poudre, „

dit-elle, en parlant de Mustapha, dont elle veut se défaire absolument.

Tout le mérite de Bounyn dans cette Piece est d'avoir mis sur la scene un sujet Turc, et tout-à-fait récent, car Soliman II vivoit encore dans ce tems-là ; mais ce qui prouve que Bounyn n'avoit aucun goût, ni aucun respect

pour les convenances, c'est que quoique tous ses Personnages soient Turcs il les fait souvent jurer par les Divinités du Paganisme et par celles des Sauvages du nouveau monde. Un an après la représentation, cette Tragédie fut imprimée à Paris, chez Guillaume Morèl, *in* 4°., avec une Pastorale à quatre personnages, du même Auteur. Il fit encore une Piece, que l'on peut ranger dans la classe des *Moralités*, quoiqu'il l'ait intitulée, « Tragédie, sur la défaite et » occision de la Piaffe et de la Picquorée, et » banissement de Mars, à l'introduction de Paix » et Sainte Justice, à douze Personnages. » Il n'y a pas d'apparence que cette prétendue Tragédie ait été jouée; mais on l'imprima en 1579, à Paris, chez Jean Mestayer, *in*-4°.

Jean Bretog, de Saint-Sauveur-sur-Dive, en Normandie, fit jouer à Paris, en 1561, par les Confreres de la Passion, et imprimer à Lyon, chez Noël Grandon, *in*-8°., une Piece qui n'est autre chose qu'une *Moralité*, sous le titre de « Tragédie Françoise, à huit personnages, » traitant de l'amour d'un serviteur envers sa Maîtresse, et de tout ce qui en advint. »

La Maîtresse devient amoureuse du Valet,

qui y répond. Le Maître les surprend, fait conduire le Valet chez le Prévôt, et meurt aussi-tôt de jalousie. Le Prévôt condamne le Valet à être pendu, et l'exécution se fait sur la scene. Bretog dit, dans le Prologue qui précede sa Piece, que l'événement qu'il traite est arrivé depuis trois ans. Elle est en vers alexandrins ; mais il ne s'y est point astreint à l'alternative exacte des rimes masculines et féminines.

Gilbert Cousin, connu sous le nom de Cognatus, de Nozaret, en Franche-Comté, fit une *Moralité*, sous le titre de *L'Homme affligé*, et qui fut aussi imprimée cette année, à Lyon, chez Jacques Quadier, *in* 8°. On ne sait pas si elle a été représentée.

Il parut à Paris, la même année, une Tragi-Comédie, d'Antoine de La Croix, avec un Prologue et des Chœurs ; mais sans distinction d'actes, ni de scenes, et dont le sujet est pris du Prophête Daniel, les trois enfans dans la fournaise.

Quand ces trois enfans sortent de la fournaise, Nabuchodonosor, étonné de les retrouver dans le même état où ils y sont entrés, demande à

un de ses Courtisans s'ils sont bien en effet tels qu'il les voit, et si le feu n'a point eu du tout d'action sur eux. Nullement, répond celui-ci.

„ Leurs chausses sont en leur entier,
„ Leurs vêtemens. Qu'est-il mestier
„ D'en deviser tant? La fusmée
„ N'a pas seulement enfumée
„ La robe d'un d'eux. Bref à voir
„ On les jugeroit point n'avoir
„ Ce jour passé parmi les feux,
„ Ni les feux mêmes parmi eux. „

Cette Piece est terminée par un Cantique, que chantent des Babyloniens, et dont voici quelques strophes.

„ Que sert toute la sagesse,
„ Que sert toute la richesse
„ Icy aux povres humains,
„ Quand de la chose conçue
„ Dans leurs courages, l'issue
„ N'est nullement dans leurs mains?

„ Que sert-il de se promettre
„ Se faire des autres maître,
„ Un grand Seigneur, Prince, ou Roy,
„ Quand (ô la foiblesse extresme!)
„ On ne peut pas de soy-mesme,
„ Prendre puissance sur soy?

„ Que sert-il que l'on propose
„ Faire telle, ou telle chose,
„ Sauver sa vie, ou son bien,
„ Défendre un tel, un tel destruire,
„ Quand, pour ayder, ou pour nuire,
„ De soy-mesme on ne peut rien ? „

Cette Piece ne fut vraisemblablement pas représentée ; non plus qu'une Traduction de l'*Agamemnon* de Séneque, que fit imprimer, dans le même tems, à Paris, chez Jean Le Royer, *in*-4°., François Le Duchat, sieur de Saint-Aventin, de Troie, en Champagne, à qui Duverdier attribue encore une Tragédie Sainte, intitulée, *Susanne* ; mais qui ne fut ni jouée, ni imprimée.

Jean de La Taille, né à Bondaroy, près de Petiviers, dans la Beauce, vers 1526, étoit d'une famille noble depuis plus de trois siecles. Son pere, fort peu riche, parce qu'il avoit six enfans, sentit quoiqu'il n'eût point fait d'études l'avantage qu'elles pouvoient procurer, et l'envoya à Paris étudier sous le célebre Antoine Muret. Ensuite il le fit passer à Orléans pour apprendre le Droit, sous le Docteur Anne du

Bourg. Mais La Taille ne s'en occupa point tellement qu'il n'abandonnât quelques-uns de ses momens à la lecture des Poëtes, et il ne tarda pas à leur donner la préférence sur les Jurisconsultes. Il revint à Paris, et prit le parti des armes. Il se trouva en 1558 au siége de Poitiers, où il fut blessé au visage, d'un coup de lance. Il y perdit ses chevaux et son bagage, et se vit enveloppé par des brigands, qui le retinrent quelque tems avec eux; mais il parvint heureusement à leur échapper. De retour à Paris, pour la troisieme fois, il y rencontra un de ses jeunes freres (Jacques de La Taille), qui y étudioit: il lui inspira le goût de la Poésie, et ils s'y consacrerent entiérement l'un et l'autre.

On a de Jean de La Taille deux Tragédies et deux Comédies. Ces dernieres, intitulées, l'une *Les Corrivaux*, l'autre *Le Négromant*, sont tirées de l'Arioste; mais il puisa les sujets de ses Tragédies dans l'Écriture Sainte. Voici le titre de la premiere.

« Saül le furieux, Tragédie en cinq actes, » avec des Chœurs, prise de la Bible, faite se» lon l'art et à la mode des vieux Poëtes Tragi-

» ques, publiée avec un Traité de l'Art de la
» Tragédie, à Paris, chez Frédéric Morel,
» 1562, *in-8°*. »

Saül, malgré la défense de Dieu, a sauvé la vie à Agag, Roi des Amalécites, avec lesquels il est en guerre, et conservé du butin pris sur eux. Pour le punir de cette désobéissance, Dieu le fait tomber dans un délire qui le rend tantôt furieux et tantôt imbécile. Trois des fils de ce Prince, Jonathas, Abinede et Melchis, s'emparent du Gouvernement, et se préparent à soutenir la guerre que leur font aussi les Philistins. La nombreuse armée de ces ennemis du peuple de Dieu épouvânte d'abord Abinede; mais Jonathas parvient à le rassurer :

,, N'est-ce pas Dieu (lui dit-il) qui peut, en soufflant seulement,
,, Mille et mille escadrons défaire en un moment ?
,, Voudroit-il bien qu'on vît son Arche vénérable
,, Honorer de Dagon le Temple abominable ?
,, Nous irons en bataille, avec l'ayde de Dieu,
,, Plus sure que le fer, la lance et que l'épieu.
,, Fussent-ils cent fois plus, s'il prend notre défense
,, Contre eux, ses ennemis feront-ils resistance ?
,, ...
,, Hâtons-nous donc, avant que le destin tardif

„ Nous face languir vieulx, en un lict maladif,
„ Et prodiguons dispos ceste nouvelle vie,
„ Quy d'une autre éternelle après sera suivie.
„ Je me tuerois plutost que de me voir sy vieulx
„ Traisner dessus trois pieds mes jours tant ennuyeux,
„ Aux hommes deplaisant, fâcheux, mélancolique,
„ Et du tout inutile à la chose publique,
„ Puis, sans estre à la fin ny honoré, ny plaint,
„ Dévaller aux enfers comme un tison éteint. „

Les trois freres pensent de même. Ils exhortent le Chœur des Israélites, qui termine le premier acte, à prier Dieu de leur accorder la victoire, et ils vont attaquer Achis, le Roi des Philistins.

Au second acte, Saül, après avoir dit beaucoup d'extravagances et exercé un grand nombre de cruautés sur tous ceux qui l'approchent, en décolant les uns, en assommant les autres, revient un moment à la raison, et s'écrie douloureusement :

„ Hélas ! toujours le vent la grande mer nesmeut,
„ Toujours l'hiver ne dure et l'air toujours ne pleut ;
„ Tout prend fin : faut-il donc que ta longue cholere
„ O grand Dieu ! dessus moy sans cesse persévére ?
„ Je suis hay de toy et des hommes aussy ;
„ J'ay cent mille soucys, nul n'a de moy soucy.

„ Mais

„ Mais dy l'occasion d'une sy grande haine ?
„ Dy la raison pourquoy j'endure telle peine ?
„ Mais, hélas ! qu'ay-je fait ? qu'ay-je, las ! mérité
„ Que tu doives ainsy toujours estre irrité ? „

L'Écuyer de Saül, le trouvant dans un bon moment, et l'entendant adresser toutes ces questions à Dieu, lui répete qu'il en est puni pour avoir laissé la vie à Agag.

„ Pour estre donc humain j'esprouve sa cholere (répond Saül),
„ Et pour estre cruel il m'est donc débonnaire ?....
„ Hé ! Sire, Sire, las ! faut-il donc qu'un vainqueur
„ Plutost que de pitié use fier de rigueur,
„ Et que, sans regarder qu'une telle fortune
„ Est aussy bien à luy qu'à ses vaincus commune,
„ Égorge tant de gents ? Vaut-il pas mieux avoir
„ Esgard à quelque honneur qu'à nostre grand pouvoir ? „

L'Écuyer réplique à Saül qu'il a tort de parler ainsi, et lui rappelle qu'il n'étoit qu'un homme des champs, nommé Cis, le moindre de la race de Benjamin, la plus petite et la derniere du peuple Israélite ; que le hasard seul l'a fait Roi, qu'il a remporté beaucoup de victoires, que son fils, Jonathas, l'a déja secondé en plusieurs oc-

casions, et que pour le peu de mal qui lui arrive, il ne doit point injurier celui sans lequel il ne seroit rien. Saül en convient. Cependant, persuadé que Dieu ne l'aime plus, et incertain de son sort futur, il déplore la mort du Prophête Samuel, qui l'en auroit instruit.

„ . . . .
„ Mais toy mesme, Seigneur, réponds moy de là haut
(s'écrie-t-il encore),
„ Doy-je aller contre Achis, doy-je les armes prendre?
„ Le vainqueray-je ou non? Ou sy je doy me rendre?
„ Que de grace ta voix m'annonce l'un des deux!
„ Mais puisque, te taisant, respondre ne me veux,
„ Je ne puis espérer, &c. . . . . »

Il veut consulter quelque Nécromancien; et l'Écuyer qu'il charge d'en chercher un revient lui dire qu'il a découvert une *Dame sorciere qui transfigure son corps en mille formes, fait dévaller les ormes des monts les plus hauts, arrête les étoiles et sait tirer l'écume de la lune.* Saül se déguise et va la voir. Le Chœur des Israélites désapprouve cette démarche.

« Maudits soient les Négromants (dit-il),
„ Maudites soient les sorcieres

„ Quy s'envont descendormant
„ Les ombres aux cimetieres,
„ Violant les choses saintes,
„ Pour venir à leurs atteintes.

„ Soit qu'ils devinent par l'air,
„ Par feu, par terre, ou lumiere,
„ Ou par l'eau d'un bassin clair,
„ Ou dedans une verriere,
„ Ou par les lignes des paumes,
„ Ou par mille autres fantaumes. . . . . „

Ce même Chœur finit le second acte en apostrophant Dieu d'une maniere fort étrange, et lui dit : *Si les Philistins sont vainqueurs*

„ Ils publieront en tous lieux
„ Que ta force est bien petite,
„ Puisque sauver tu ne peux
„ Ton cher peuple Israélite. „

Au troisieme acte, David craignant les fureurs de Saül, quitte sa Cour, et demande du service à Achis, qui lui donne le bourg de Siceleg. Les Amalécites pillent le domaine de David : il les surprend et les taille en pieces. Un seul d'entr'eux échappe, et va se réfugier chez les Hébreux. Pendant ce tems-là, Saül interroge

la Pythonisse, qui prie *tous les esprits, qu'elle tient comme esclaves dans sa bagne sacrée, tous les Diables qui firent manger la pomme fatale au premier homme, tous les Anges qui culbuterent du haut de l'Olympe avec Lucifer, de faire venir d'en bas l'esprit d'un qui faisoit d'eux très-peu de cas.* Cet esprit ne se rend point à l'invitation de la Pythonisse : elle se fâche, pousse des hurlemens affreux ; mais, reconnoissant enfin tout-à-coup Saül, elle lui présente un grand fantôme, et c'est l'ombre de Samuel, qui lui prédit qu'une mort prochaine va le rayer du nombre des Rois, lui et toute sa race, et que son sceptre va passer dans les mains de David.

„ O le piteux confort à mon mal qui rengrége (s'écrie Saül) !
„ O quel créve cœur j'ay !... Retenez-moy, je, je, je....

Il s'évanouit, et fait compassion à la Pythonisse, qui veut pourtant lui inspirer du courage :

„ Mais reviens-t-en un peu (lui dit-elle): vers chacun montre toy,
„ Non point femme, mais homme, et non homme, mais Roy. „

Saül, revenu de son évanouissement, se plaint

à Dieu de ce qu'il l'a tiré d'un état obscur, où il vivoit sans ambition,

„ Et pour le faire cheoir d'un sault très-misérable,
„ D'entrée tu me fis ton mignon favorable.
„ O la belle façon d'aller ainsy chercher
„ Les hommes pour après les faire tresbucher!
„ . . . .
„ Veux-tu donc, inconstant! piteusement destruire
„ Le premier Roy qu'au monde il plust à toy d'eslire?„

La Pythonisse l'engage à entrer chez elle, pour se rafraîchir : il la refuse d'abord ; mais on l'y contraint, et un Chœur de Lévites termine le troisieme acte, en se lamentant sur les malheurs dont les Hébreux sont accablés, par la faute de leur Roi.

Au quatrieme acte, un Officier vient annoncer que les Hébreux sont vaincus, et que Jonathas, Abinede et Melchis ont été tués. Saül, s'accusant de leur mort, et ne voulant pas leur survivre, prie son Écuyer de lui ôter la vie ; celui-ci ne peut s'y résoudre, et lui dit que s'il n'a pu vaincre ses ennemis, il doit au moins vaincre la fortune. Saül en désespere, mais craignant cependant *qu'un peuple incirconcy ne jouisse*

de l'honneur de le venir tuer en riant dans son Palais, il se détermine à rallier ses troupes et à aller combattre encore.

„ Je ne veux, abaissant ma haute majesté,
„ Éviter le trespas qui prédit m'a été (dit-il) :
„ Je veux donc vaillamment mourir pour la patrie,
„ Je veux m'acquérir gloire, en vendant cher ma vie ;
„ Car ayant furieux maint ennemy froissé,
„ Ma main, et non mes pieds, sy je reste forcé,
„ Me fera son devoir. . . . . „

Il part aussi-tôt, et son Écuyer s'écrie, plein d'admiration :

„ Vous, Roys, aimant l'honneur, venez icy apprendre
„ Combien pour la patrie il vous faut entreprendre,
„ Mesprisant les dangers et le certain trespas !
„ Quant à moy je suivray ce Prince pas à pas,
„ Quand je devrois mourir d'une playe honorable,
„ Afin d'en rapporter nouvelle véritable. „

Le Chœur des Lévites, en finissant cet acte, pense différemment que l'Écuyer sur le compte de Saül, et dit *qu'il n'est qu'un lâche de vouloir se donner la mort, si on ne la lui donne point dans le combat, attendu qu'il n'est pas plus permis à une ame de sortir d'un corps, sans l'ordre de Dieu,*

qu'à un soldat de quitter l'armée, sans le congé de son Capitaine.

Au cinquieme acte, l'Amalécite qui a échappé seul à la vengeance de David, fait des réflexions sur le contraste qu'il a remarqué en voyant les vainqueurs et les vaincus, sur le sort de ceux-ci qui sont mangés par les chiens, et sur la folle gloire des autres, qui, à l'exemple d'Achis, osent soutenir qu'Astaroth est plus puissant que le Dieu d'Israël. David paroît, et cet Amalécite, espérant en obtenir quelque récompense, lui dit qu'il est le meurtrier de Saül, et lui présente sa couronne, qu'il lui a enlevée.

„ Saül est mort (s'écrie David) las! est-il bien possible!
„ O grand malheur! ô fortune terrible!
„ Je ne veux plus vivre après mon Seigneur,
„ Dont j'ay reçu tant de bien et d'honneur! „

Puis, entrant en fureur contre l'Amalécite, il appelle ses gardes :

„ Sus, sus, Soldats, empoignez-le sur l'heure
„ Et le tuez; je veux, je veux qu'il meure!

L'AMALÉCITE.

« Qu'ay-je commis pour estre ainsy puny ?

DAVID.

„ Pour t'estre au sang du Christ divin honny. „

L'Amalécite répond qu'il ne l'a fait que parceque Saül l'en a prié. Il finit même par protester que *le Roy s'est occy tout seul ;* mais David est inflexible, et il ordonne qu'*avec un poignard on lui envoye abboyer autre part ce maudit Amalécite*, qui s'en va en l'accablant d'injures. David s'adressant ensuite à la couronne de Saül, lui dit :

„ . . . . O couronne pompeuse !
„ Couronne, hélas ! trop plus belle qu'heureuse !
„ Quy sauroit bien le mal et le meschef
„ Que souffrent ceux qui t'ont dessus le chef,
„ Tant s'en faudroit que tu fusses portée
„ En parement et de tous souhaitée
„ Comme tu es, que qui te trouveroit
„ Lever de terre il ne te daigneroit ! „

L'Écuyer de Saül vient apprendre à David comment ce Roi malheureux s'est tué sur le corps de ses trois fils, et il acheve son récit par ces vers :

„ Encore après une mort sy horrible,
„ Le fier Achis ne se monstre paisible ;
„ Et tant s'en faut qu'il permette les os
„ Du Roy Saül prendre en terre repos

„ Que mesme il va en pieces (quel exemple
„ De cruauté) les mestre dans son Temple,
„ Sy que les Dieux qu'oncques vif n'adora,
„ Après sa mort, il les honorera. „

David termine la Piece par une longue lamentation sur le sort de Saül et sur la perte de Jonathas qu'il chérissoit comme son plus tendre ami.

Les quatre premiers actes de cette Tragédie sont en vers alexandrins, le cinquieme en vers de dix syllabes, et les Chœurs en petits vers de sept.

La seconde Tragédie de Jean de La Taille est intitulée, « La Famine, ou les Gabaonites, tirée » de la Bible, en cinq actes, avec des Chœurs, » et imprimée à Paris, en 1573, chez Frédéric » Morel, *in-8°.* »

Une affreuse famine ravage le Royaume d'Israël, et David, leur Roi, implore la clémence de Dieu pour être délivré de ce cruel fléau, sur les causes duquel il charge Joab, son cousin et son Connétable, d'interroger un Prophête. David a déja perdu la moitié de ses sujets, et un Chœur de ceux qui restent encore et redou-

tent d'augmenter le nombre des victimes, s'écrie, à la fin du premier acte :

„ Certes, les gents incirconcies
„ Ne sont sy durement punies!
„ Jamais, ô bon Dieu! tu ne faus
„ Tost ou tard de punir nos maux;
„ Et quoique telle fois nos vices
„ Du premier coup tu ne punisses,
„ Sy est-ce qu'enfin tu estends
„ Sur nous ton fléau tout à temps,
„ Et quand tu as les jambes gourdes,
„ D'autant plus tes mains en sont lourdes;
„ Sy que plus grand est le tourment
„ Quy nous assene lentement. „

Au second acte, Rézéfe, veuve de Saül, dit avoir vu, en songe, son mari, *le visage pâle*, *le chef poudreux*, *la barbe crasseuse*, venir lui annoncer que la famine ne cessera qu'après la mort que donneront les Gabaonites à ce qui reste de ses fils, deux de ceux qu'elle lui a donnés, et cinq qu'à eus sa fille Merobe, de son époux Hadriel. Ces deux malheureuses meres cachent leurs fils dans le tombeau de Saül, et se promettent de dire qu'ils sont morts de faim au Prince des Gabaonites qui les fait chercher. Mais le

Chœur prétend que cette précaution est inutile, et que nul ne peut échapper à son sort.

,, Voilà pourquoy Dieu se rit
,, Des humains qui leur esprit
,, Employent par vaine cure,
,, Contre la chose future (dit-il);
,, Car quand le destin on craint,
,, Lors le destin nous ratteint,
,, Et tant plutost on l'avance
,, Quand échapper on le pense. ,,

Joab ouvre le troisieme acte, en apprenant à David que le Prophête Nathan a déclaré la postérité de Saül dévouée par Dieu à la vengeance des Gabaonites, pour en avoir détruit une grande partie, malgré l'alliance qui l'unissoit à eux. Leur Prince paroît, et David fait tous ses efforts pour l'adoucir. Le Prince veut absolument avoir

" . . . , Vengeance qui est cause (dit-il)
" Qu'un mourir gracieux les paupieres nous close
" Quand nous sommes vengez.

DAVID.

De qui votre fureur
" Veut-elle se venger ?

LE PRINCE.

De notre massacreur.

DAVID.

„ La mort a clos ses yeux d'un sommeil éternel.

LE PRINCE.

„ Mes les fils répondront du péché paternel.

DAVID.

„ Mais ils sont innocens.

LE PRINCE.

Aussy l'estoient ceux-là

„ Que misérablement le Tyran décolla.

DAVID.

„ O remede piteux ! faut-il que le trespas
„ D'autruy nous fasse rire ? Ah ! ne dira-t-on pas
„ Que cruel impiteux, rigoureux et sévere,
„ Je persécute encor l'ombre de mon beau-pere ?
„ Et que ses fils je livre à la mort tant inique,
„ Non pour le bien public, mais pour ma haine antique ?

JOAB.

„ Sy aurez-vous toujours ceste pitié niaise,
„ Ceste douceur cruelle et bonté sy mauvaise
„ Que mesme vous vouliez au dam de vos amys
„ Sauver, contre raison, vos mortels ennemys ?
„ Hé ! ne vaut-il pas mieux que tous vos gens demeurent,
„ Pour quelque peu d'enfans (voire ennemis) quy meurent ? „

David cede enfin, et Joab va chercher les victimes. En les demandant à Rézéfe et à Mérobe, il

il prend pour prétexte qu'il faut que leurs enfans aillent sur la montagne de Gabée offrir à Dieu des sacrifices *qui purgent les crimes de leurs peres.* Rézéfe lui répond :

„ . . . . Qu'une faim enragée
„ En une triste mort a leur vie changée.
„ . . . .
„ Je jure ce grand Dieu, le fléau des parjures (ajoute-t-elle),
„ Que sy mes fils ne sont ja mis en sépulture,
„ Avecques leurs ayeulx, je veulx estre en enfer
„ Jour et nuit martellée aux pieds de Lucifer! „

Elle se trahit ainsi, elle-même, malgré elle. Joab, voulant s'en assurer mieux, feint de la féliciter de la mort de ses enfans, et lui dit qu'on ne les cherchoit que pour les crucifier. Elle frémit de crainte. Il l'observe, la devine, et appelle des soldats.

„ . . . Hé! que voulez-vous faire (s'écrie-t-elle)?

JOAB.

« Je veulx aller ouvrir la tombe mortuaire
» Où gissent vos ayeulx.

RÉZÉFE.

O la chose cruelle!

JOAB.

» Je fouilleray par-tout !

RÉZÉFE.

Dieu ! ton ayde j'appelle !....
» Hélas ! oseriez-vous importuner la paix
» Et le repos des morts ? Et quant ores leurs faits
» Requerroient châtiment, Dieu ne leur peut-il pas,
» Sans qu'on touche au corps mort, punir l'ame là bas ?

JOAB, *aux Soldats.*

» Sus, sus despeschez-vous !

RÉZÉFE.

Hélas ! de vostre fer
» Terrassez-moy plustost !... Ou, plustost sors d'enfer,
» O Saül ! et t'en viens garder ton corps d'encombre,
» Viens ! pour dompter Joab il ne faut que ton ombre !»

Enfin, plutôt que de laisser profaner le tombeau de son époux, elle livre ses deux fils, Armon et Miphibozette, dont l'ame est trop élevée pour qu'ils puissent *s'avilir à mandier la vie*, et elle s'écrie :

« O Dieu ! destourne un tel blasme éternel
» Que despouillez du regne paternel,
» Les nobles fils d'un Roy sy magnifique
» Traisnent ainsy leur vie méchanique !

ARMON, *à sa mere.*

» Que dirons-nous là-bas à tous nos freres
» Et à Saül ?

RÉZÉFE.

Contez-leur mes miseres,
» Et les priez qu'ils facent tost venir
» Quelque Sathan icy haut pour punir
» Nos ennemys, et, d'un fouet retors,
» Venger sur eulx vos innocentes morts !
» . . . .
» . . . . Adieu, fils bien-aimez !

MIPHIBOZETTE.

» Adieu, parente, adieu, doulce clairté !

ARMON.

» Adieu, le sein dont je fus allaicté !

RÉZÉFE.

» Ah ! recevez ces larmes derechef,
» Ces pleurs, sanglots et ce poil de mon chef,
» Et me laissez en soulaz cette robe. (*Elle leur ôte leur tunique.*)

JOAB, *aux Soldats.*

» Or sus, allons. Qu'on aille de Mérobe
» Saisir les fils, et qu'on les mene pendre,
» Avec ceulx-cy ; je ne puis plus attendre. »

Les soldats arrachent Armon et Miphibozette des bras de leur mere, et les emmenent. Elle les suit, et veut au moins accompagner leur *funebre convoi*, puisqu'elle n'a pu les soustraire aux coups de leurs meurtriers.

Au cinquieme acte, un Messager fait à Mé-

robe le récit de ce qui s'est passé sur le mont Gabée. Il lui dit, en parlant de Rézéfe, qui y est accourue au crucifiement de ses enfans :

» Elle vous fend la foule, et se hâte de sorte
» Qu'enfin près de ses maux son pied viste la porte.
» Elle voit les gibets dont sa peur vient à croistre,
» Et de près en plus près son malheur apparoistre.
» Mais quand ell' vist ses fils indignement traitez
» Et misérablement à la croix tourmentez,
» Quand elle vist leurs chefs qui sur l'epaule chéent,
» Leurs visages mourants et leurs bouches qui béent
» A la mort, et leurs yeux qui nagent à leur fin,
» Elle s'arrêta là, comme un rocher alpin
» Que ny foudres, ny vents, ny les pluyes quy roulent
» Journellement du Ciel, aucunement ne croulent,
» Immuable, chenu, horrible et plein de neige ;
» Ainsi Rézéfe estoit . . . . »

Il ajoute que la vue de cette malheureuse mere a fait répandre des larmes à ses enfans, qui, jusques-là, avoient montré un grand courage, et que les sept innocens ont emporté les regrets de toute l'assemblée qui a assisté à cette cruelle exécution, laquelle a

» . . . . Fait au soleil blafâtre
» Ofusquer les rayons d'une nue noirâtre.

» Mesmes en l'air j'ay vu s'en plaindre les oiseaux
» Et les cédres pleurer de leurs sacrés coupeaux. » (dit-il)

« Voilà comme souvent on devient ridicule, à force de vouloir être énergique ; et certainement La Taille n'a pris l'idée de ces deux derniers vers ni dans l'*Hécube*, ni dans la *Polyxene*, ni dans *Les Troyennes* des Grecs, dont presque toutes les beautés se retrouvent dans *La Famine*, » observent les Auteurs de l'*Histoire universelle des Théatres*. » Cette Tragédie fort supérieure à la précédente, est sublime par les détails, au jugement du Duc de La Valliere, (*Bibliotheque du Théatre François*). Elle a cependant un défaut essentiel, c'est qu'on ne s'intéresse qu'aux enfans de Saül, que Dieu a condamnés, et qu'on maudit la cruauté et la tyrannie de David. Ces jeunes Princes meurent en Héros. Les personnages de Rézéfe et de Mérobe sont admirables : tout ce qu'elles disent est l'expression vive de la nature. La premiere arrache des larmes, lorsqu'on la voit, les cheveux épars, fendre la presse, courir au lieu du supplice, se précipiter sur ses enfans expirans, aller de l'un à l'autre, les embrasser, répandre un torrent de larmes ; et, au milieu des

cris du désespoir, reproches à ses tyrans leur cruauté, et enfin mourir de douleur, aux pieds de ces tendres victimes. Cette Piece est faite pour attendrir les ames les moins sensibles. » Elle est en vers, tantôt de dix et tantôt de douze syllabes, et les Chœurs en petits vers, tantôt de sept et tantôt de huit.

Jean de La Taille a écrit, *à l'imitation de Caton de Genes*, dit La Croix du Maine, une *Géomance, pour savoir les choses passées, présentes et à venir*; un Ouvrage intitulé, *Le Blason des pierres précieuses*, et un *Discours notable des duels, petit livre curieux par la quantité de faits singuliers qu'il contient.* Il composa aussi plusieurs Pieces fugitives, parmi lesquelles on remarque *La Mort d'Alexandre et d'Œnone*, une *Remontrance adressée à Charles IX, avant la Saint-Barthelmy*, et *Le Courtisan*, où se trouvent ces vers :

» La Cour est un théâtre où nul n'est remarqué
» Ce qu'il est, mais chacun s'y moque, étant moqué;
» Où fortune, jouant, de nos états se joue,
» Qu'elle tourne et renverse et change avec sa roue :
» Tout y est inconstant, tout y est imparfait;
» L'un monte et l'autre tombe, et nul n'est satisfait;

» L'esprit bon s'y fait lourd, la fame s'y diffâme,
» La fille y perd la honte, et la veufve acquiert blâme;
» Les savans y sont sots, les hardis éperdus:
» Le jeune homme s'y perd, les vieulx y sont perdus:
» Tous y sont déguisés; la fille y va sans mere,
» La fame sans mary, le prêtre sans bréviaire,
» Le Moine sans congé, sans habit le Prélat,
» Sans livres le Docteur, sans armes le Soldat, &c... »

Jacques de La Taille naquit aussi à Bondaroy, en 1542. Son frere, Jean, nous le fait connoître ainsi, dans une Epître adressée au Lecteur, et qu'il a placée au-devant de ce qu'il a publié des Œuvres de Jacques.

« Retourné des études d'Orléans à Paris, nous dit-il, et voyant desja en Jacques, mon second frere, un entendement et savoir plus grand que le commun, et qu'aussy, par son destin, commençant à suivre Apollon et les Muses, il faisoit desja vers Latins et François, je luy voulus ouvrir davantage l'esprit, et luy donnay goust de la Poésie, par les Œuvres de Ronsard et du Bellay (comme certes je confesse avoir été incité ou enchanté par leurs premiers Livres). Je luy communiquay tout ce que je savois en l'art poétique (ce quy engendra, peu-à-peu, une amitié

plus que fraternelle entre nous deux); et après qu'il eust ouy, par mon conseil, ce grand Lecteur en Grec, Jean Dorat, il monstra un entendement sy subtil, sy délicat et tellement aiguisé, qu'il comprenoit facilement les Autheurs Grecs et Latins, non-seulement les mots, la langue et l'écorce, mais l'art, le sens et la moëlle. Bref, son esprit devenant presque un abysme en sçavoir, et toutesfois plus enclin aux Muses, il vinst à composer, comme moy (selon le vray art et la façon antique), Poëmes entiers, Tragédies et Comédies, en l'âge de seize, dix-sept et dix huit ans; faits, néantmoins, de tel artifice, que ceulx quy les auront goustez jugeront que leur Autheur ne doit estre comprins au rang d'un tas d'Ecrivains estourdis quy aujourd'huy fourmillent en France, comme dit Ronsard, se plaignant d'eux à bon droit, en ses escripts, dont ils raptassent les leurs. Mais de peur qu'on ne pense qu'une affection fraternelle me transporte, je diray, sans plus, que pour estre trop actif et glouton à l'estude, il estoit pour encourir, la vue lui commençant accourcir fort, l'inconvénient d'Homere, et viendray au principal point

e son malheur. Comme il composoit donc hoses quy surpassoient luy-mesme et son âge, rant la main et la plume pour escrire, ou lustost prophétizer quelque chose de nostre uerre civile (quy s'alloit élever en ce Royaume), t n'avoit encore atteint la vingtieme année de on âge, ny laissé, par son malheur, aucune enomée de soy, ny de ses escripts, non plus que s'il n'eust jamais esté, et comme aussy mon roisieme frere, Paschal, n'avoit encore treize ans (quy desja monstroit un savoir plustost monstrueux que merveilleux, mesme en la Poésie), il advint las! au mois d'Avril 1562, qu'un mien cousin germain, quy estoit aussy de grande espérance et compagnon en une mesme chambre, mourust soudain de peste sy violente que l'ayant apportée d'un Collége, il la bailla à mes deux freres, tant que Jacques, sans qu'aucun Médecin, ny Barbier y fust, ou osât donner remede, ny qu'aucun parent en fust adverty, suivist son cousin le jour d'après, n'ayant loisir, sinon de recommander à Dieu son esprit et à moy ses escrists, et l'autre mourust le jour en suivant, ayant, pour son affection hydropique

à l'estude, le livre au poing.... Ne voulant que mon amitié, après sa mort, mourust, je fis tant, nonobstant le danger de la peste, que je retiray, incontinent après, comme au milieu d'icelle, tous ses œuvres et papiers, excepté une Tragédie perdue de *Didon*, afin de les faire revivre.... Je retrouvay doncques en son estude cinq Tragédies ; c'est à sçavoir, *Alexandre*, *Daire*, *Athamont*, *Progné* et *Niobé*, puis une Comédie et un Livre en prose, intitulé, *La maniere de faire des vers François, comme en Grec et en Latin.* »

Jean de La Taille composa sur la mort malheureuse de son frere l'épitaphe suivante, qui est un peu fastueuse et qui renferme des louanges fort exagérées ; mais elle prouve, du moins, combien ces deux freres avoient d'estime l'un pour l'autre, quoiqu'ils courussent la même carriere.

» Avec son Iliade icy gist un Homere
» Mort jeune, mort chétif, mort sans qu'on aye sceu
» Qu'il ayt sceu quelque chose et mort sans qu'il ayt peu
» Estre cognu, sinon de luy et de son frere.
» Il est mort sy à coup que la peste meurdriere,

» Qui mesme l'a tué, ne l'a cogneu, ny veu,
» Car le cognoissant bien, eust-elle bien vouleu
» Esteindre de ce temps la future lumiere ?
» Quell' perte pour la France ! O peste, qu'as-tu fait !
» Mais pour le moins, passant, ce meurtre est imparfait,
» Restant encor son frere, ains luy-mesme ce semble,
» Quy jure luy servir de vangeur et d'amy,
» Et quy vivant de pleurs, ne vist plus qu'à demy,
» Car tous deux ne vivoient que d'un esprit ensemble. »

De tous les Ouvrages de son frere, Jean de La Taille ne nous a conservé que les deux Tragédies d'*Alexandre* et de *Daire*, ou *Darius*; et il les a fait imprimer, en les dédiant, la premiere à Henri de Bourbon, Roi de Navarre, et la seconde à François d'Angennes. Toutes les deux parurent en 1573, à Paris, chez Frédéric Morel, *in*-8°., en même-tems que *La Famine*.

Darius, qui s'est vu au comble des grandeurs, éprouve l'inconstance de la fortune. Sa mere, sa femme, ses enfans, et la moitié de son Royaume sont au pouvoir d'Alexandre; et il fait sur sa triste situation les réflexions suivantes.

„ . . . .
„ . . . . Ha ! pauvre que je suis !

„ Je ressemble à l'oiseau quy ses petits nourrit,
„ Et quy voit un serpent quy goulu les meurtrit:
„ Il n'en ose approcher ; toutesfois, pour l'amour
„ Qu'il porte à sa couvée, il volette à l'entour
„ De son nid malheureux, et s'esbranchant auprès
„ De son ennemy sourd, gazouille ses regrets.
„ Mais ce quy plus me cuit, c'est que ma chere fame,
„ Mon confort, mon soulas, la moitié de mon ame,
„ Celle dont la beauté toute autre a surpassée,
„ Au camp de mon haineux naguere est trespassée....
„ Tu t'es laissé mourir pour ne vivre sans moy,
„ Compagne, et pour n'avoir d'autre seigneur sur toy.
„ Sans m'avoir dit adieu tu mourus prisonniere,
„ Et sans que j'eusse ouy ta volonté derniere.
„ Je n'ay point clos tes yeux, ne ton ame succée,
„ Et pour le dernier coup je ne t'ay embrassée.
„ Je n'ay point fait l'honneur à ton corps inhumé,
„ Selon que nous avions en Perse accoustumé,
„ Las! quand te revertay-je ? ô que bientost advienne
„ Que mon ame là-bas se raccouple à la tienne !&c.„

Cependant il exhorte ses Capitaines à défendre courageusement avec lui ce qui lui est demeuré de ses États. Artabase, l'un d'eux lui répond :

„ Celuy vrayment auroit le cœur grossier,
„ Environné d'une masse d'acier,
„ O mon Seigneur, et n'auroit sentiment,
„ Non plus qu'un roc, non plus qu'un diamant,
„ Qui ne seroit esmeu de vos propos... &c. „

Outre

Outre la guerre qu'Alexandre fait au Roi de Perse, Bessus, Prince des Bactriens, tourmenté du desir de régner, veut s'emparer du peu de puissance qui lui reste encore, et, à l'aide de Nabarzanes, Commandant d'Hircanie, il conspire sourdement, et conseille à Darius de le charger du commandement de son armée, sous prétexte de le garantir du danger d'être tué, ou fait prisonnier; mais, en effet, afin de se rendre maître de ses troupes et de le contraindre à lui céder le titre de Roi. Darius est révolté de cette proposition : il découvre l'artifice, sans cependant prévoir jusqu'où ces traîtres porteront leur audace, et sans rien faire pour en prévenir les suites. Il est accablé de chagrin. Un de ses Généraux cherche en vain à le consoler; Darius lui répond :

„ Ores je veulx demeurer solitaire;
„ Rien ne me peult que le plaisir déplaire;
„ Le seul ennuy mes ennuys desennuye.
„ Qu'un chacun donc d'auprès de moy s'enfuye,
„ Et me laissez lamenter à part moy,
„ Sy vous avez pitié de mon esmoy. „

Il se retire seul dans sa tente, où les conjurés le

saisissent et le chargent de chaînes. Ils l'emmènent loin du camp, pour le faire mourir. Alexandre attaque l'armée des Perses et la met en fuite. Il a su la perfidie de Bessus, qu'il auroit puni, s'il ne lui fût échappé; et il donne des regrets à la mort de Darius, dont on lui vient faire le récit. Polystrate, l'un des Officiers de ce Roi malheureux, l'a rencontré, couché dans un tombereau, attelé de deux mulets, et le corps percé de plusieurs coups de poignard. Darius, baigné dans son sang et accompagné seulement de deux Pages, couverts de blessures comme lui, a reconnu Polystrate, et l'a prié, en ces termes, d'apprendre à Alexandre la situation affreuse où il l'a trouvé :

„ . . . . Dy-luy que je me deulx
„ Non de mourir, ains c'est de ce que je ne peulx
„ Récompenser les biens qu'il m'a faits de sa grace.
„ Et suis fâché qu'ingrat envers luy je trespasse;
„ Car encore qu'il fust justement mon haîneux,
„ Sy sauva-t il la vie et l'honneur vergogneux
„ De mes enfans captifs et de ma fame aussy.
„ Mais au contraire, Besse et ceux que jusqu'içy
„ J'avois le plus aimés m'ont osté dans ces bois
„ La vie en me faisant l'outrage que tu vois.

„ . . . .
„ J'estois, sans me bouger, planté comme une idole
(continue Polystrate),
„ Quand luy, souflant sa vie et sanglottant sa mort
„ Et, par force, arrestant l'ame dessus le bord
„ De ses levres rendist ceste mourante voix...
„ O Alexandre! adieu! quelque part que tu sois
„ Ma mere et mes enfans aye en recommanda... (tion)
„ Il ne peust achever, car la mort l'en garda. „

« Ce tiers de mot, abandonné au bout du vers, produit un genre de beauté qui appartient absolument à Jacques de La Taille, et que certainement personne ne s'avisera d'imiter, » observent, fort judicieusement, les Auteurs de l'*Histoire universelle des Théatres*.

Cette Tragédie est en cinq actes et en vers, tantôt alexandrins et tantôt de dix syllabes.

Alexandre est aussi en cinq actes; mais tout en vers alexandrins, et comme Daire ou Darius, sans l'alternative exacte des rimes masculines et féminines. Les Chœurs sont en vers de quatre pieds.

Alexandre, après s'être livré aux plaisirs que la ville de Babilone lui a offerts, veut reprendre le cours de ses travaux guerriers. Cléon, un de

ses Courtisans, tâche ainsi à lui persuader qu'il ne doit plus songer qu'à se faire décerner les honneurs divins.

« Certe, à juste raison au Ciel vous aspirez (lui dit-il),
» Car si beaucoup de Dieux ont été consacrés,
» L'un pour avoir ses loix au monde divulguées,
» L'autre pour ce qu'il a les Indes subjuguées,
» L'un pour sa Médecine et ses arts profitables,
» L'autre pour sa prouesse et ses faits admirables,
» L'une pour sa beauté, l'autre pour savoir tixtre :
» Pourquoy aussy bien qu'eulx n'aurez-vous pas le tiltre
» De Dieu, veu que plus grands sont vos faits et vos gestes
» Que de tous ceulx quy sont aux Royaulmes célestes?
» Toutes fois, quittez-moy le Ciel à vostre pere ;
» Et bien qu'au Ciel les Dieux, selon que dit Homere,
» Vivent de l'ambroisie et du nectar tant doux,
» D'estre Dieu de la terre, ô Roy contentez-vous,
» Et cent ans icy-bas vivez sain et joyeux,
» Car vostre heur est plus grand que n'est celuy des Dieux.
» . . . .
« Doncques, sy vous voulez, je m'en iray querir,
» Sur l'heure, vos sujets, afin de vous offrir,
» Et moy, tout le premier, encens et sacrifice ;
» Car je vous ay voué tellement mon service
» Que mon pere pour vous je voudrois égorger,
» Pour vous je me tuerois, et n'y a nul danger

» Où pour vous je n'allasse, et repasser deussé-je
» Le sablon de Lybie et du Taureau (le mont Taurus) la
neige. »

Mais un Prophète Chaldéen prédit à Alexandre qu'il mourra dans Babilone, s'il ne se hâte d'en sortir. Le Philosophe Aristarque contredit cette prédiction ; et, cependant, une conspiration, formée par Thessale, Iolas, Philippe et Cassander, s'occupent des moyens de perdre ce Prince. Thessale vient l'inviter à un festin dans lequel on se propose de l'empoisonner ; et il dit, à part, en s'en retournant joindre les conjurés :

« Va, va, ô fier Tyran ! ta fiere tyrannie
» Sera, par des gents fiers, bien fierement punie ! »

Alexandre se rend au fatal banquet, et en revient souffrant cruellement du poison qu'il a avalé. Il exprime ses douleurs dans un monologue, imité de celui de l'*Hercule mourant*, d'Euripide.

» Hélas! voyez que c'est qui mes poulmons empiere (s'écrie-t-il, en apostrophant le poison) !
» Qui englace mon sang et mes entrailles serre!

» Ah ! quelle peste, hélas ! est-ce qui, sans repos,
» Me tranche tout le cœur, m'écarbouille les os ?
» Sors, sors quiconque fais dans moy ta garnison ;
» Viens avant, sans me prendre en telle trahison,
» Pourquoy assailles-tu mes membres en cachette ?
» Dy-moy quy t'a donné l'entrée sy secrette,
» O peste ! de mon corps ?... Dy ! quel rivage more,
» Quelle terre pontique, et quelle Circe encore
» T'a produit pour dompter Alexandre invincible ?
» Est-ce quelque couleuvre, ou quelqu'aspic horrible?
» Las ! dy-moy quy tu es ! qu'à tout le moins je sache
» Quy est mon ennemy, qui dedans moy se cache,
» Pour me faire mourir. Certes ! quiconque sois,
» Main à main contre moy venir tu n'oserois !... &c. »

Alexandre meurt. Sysigambis, mere de Darius, se tue sur le corps expirant du vainqueur de son fils, et Saptine, sa femme, chante ces paroles, avec le Chœur des Macédoniens, qui déplorent le sort d'Alexandre, et terminent ainsi la Piece.

» O chétive condition
» Des Roys et des grands personnages
„ A quy l'on baille tels bruvages
„ Trempez en telle mixtion !
„ Certe, on ne sert telle boisson
„ Aux humbles et basses personnes,

„ Quy de toutes viandes bonnes
„ Mangent sans peur et sans soupçon ! „

Claude Rouillet, ou Roillet, né à Beaune, en Bourgogne, qui fut, successivement, Professeur au Collége de ce nom et à celui de Boncourt, Principal de ce dernier, et, ensuite, Recteur de l'Université, composa un grand nombre de Poésies Latines, parmi lesquelles on trouve quatre Tragédies, sous les titres de *Philanira*, *Petrus*, *Aman* et *Catharina*. Il traduisit la premiere en François et en vers libres, avec des Chœurs, et la fit jouer au Collége de Boncourt, par les Pensionnaires, et imprimer, sous le titre de *Philanire, femme d'Hypolite*, en 1563, à Paris, chez Thomas Ricard, *in*-12.

Voici l'Argument que Rouillet a placé à la fin de sa Tragédie, pour en expliquer le fonds du sujet.

« Quelques années se sont passées depuis qu'une Dame de Piedmont impétra du Prévôt du lieu que son mary, lors prisonnier pour quelque concussion, et déjà prest à recevoir jugement de mort, luy seroit rendu, moyennant une nuit qu'elle luy préteroit. Ce fait, son mary

le jour suivant luy est rendu; mais jà exécuté de mort. Elle est esplorée de l'une et l'autre injure, a son recours au Gouverneur, qui luy garantit son honneur, contraint ledit Prévôt à l'espouser, et puis le faict décapiter; et la Dame, cependant, demeure despourvue de ses deux marys. »

Claude Rouillet mourut, dans un âge fort avancé, vers l'an 1576.

Nicolas Filleul naquit à Rouen, vers 1510, et fut Professeur au Collége d'Harcourt. Comme Claude Rouillet, il composa des Poésies Latines, et quelques Pastorales Françoises, dont voici les titres : *Les Nayades*, *Charlot*, *Thétis* et *Francine*. Ce sont autant de Dialogues, en vers alexandrins. Il fit aussi trois Pieces de Théatres, deux Tragédies, *Achille* et *Lucrece*, et une Comédie intitulée *Les Ombres*. Sa Tragédie d'Achille est en cinq actes, et fut représentée au Collége d'Harcourt, par les Pensionnaires, le 21 Décembre 1563. En voici le sujet.

Patrocle ayant été tué par Hector, Achille en est instruit et désolé, et il évoque l'Ombre de cet ami si cher, avec laquelle il a une longue

conférence. Il revêt ensuite ses armes, reparoît dans le camp des Grecs, et appelle Hector au combat. Hector sort des murs de Troye, malgré les prédictions de Cassandre, qui annonce tous les malheurs dont sa famille est menacée. Hector est tué. Achille traîne son corps autour des murailles, et Priam vient le redemander au vainqueur, afin de lui donner la sépulture. Pour fléchir Achille, Priam lui propose de lui donner sa fille Polyxene, dont il le sait amoureux. Achille y consent et suit Priam à Troye. Au moment où les deux Amans vont à l'Autel, Pâris trouble la fête, en lançant une fleche au talon d'Achille, le seul endroit où il ne soit pas invulnérable. Il meurt, et tous les Troyens se réjouissent de la défaite d'un si redoutable ennemi; mais Cassandre, continuant ses tristes prédictions, termine la Piece en les assurant que ce triomphe n'est que passager, et que les Grecs vont bientôt le leur faire payer cherement.

« Cette Tragédie, en vers alexandrins, avec des Chœurs, est très-ennuyeuse, dit le Duc de La Valliere. On n'y trouve aucune action, et elle se passe toute entiere en récits. » Elle fut

imprimée, à Paris, en 1564, chez Thomas Ricard, *in*-4°.

La Tragédie de Lucrece est en cinq actes, en vers alexandrins et avec des Chœurs, dont les vers sont de sept syllabes. Les rimes sont alternativement masculines et féminines. Elle fut représentée au Château de Gaillon, en présence de Charles IX, le 29 Septembre 1566, et imprimée la même année, avec la Comédie des *Ombres*, en un volume, sous le titre de *Théatres de Gaillon, dédiés à la Royne, mere du Roy*, à Rouen, chez Georges Loyselet, *in*-4°.

Les personnages sont, Lucrece, sa Nourrice, Sexte-Tarquin, Collatin, Brute, et un Chœur de Femmes Romaines.

Tarquin ouvre la Piece par un monologue où il réfléchit sur le peu de confiance qu'on doit accorder à sa propre vertu, qui se trouve sans cesse exposée à mille dangers. Il raconte ensuite comment il a été surpris par l'amour, à la vue de Lucrece, chez laquelle Collatin l'a mené, au retour d'une longue guerre, qui avoit séparé ces époux, et causé bien des larmes à Lucrece.

„Nous entrons en la chambre (dit-il) et Collatin l'embrasse,

„ Des perles de ses yeux luy arrosant la face,
„ Quy sembloit en beauté le vermeil d'un jardin
„ Déclos au plus doux mois au soleil du matin. „

Tarquin va trouver Lucrece, et les Femmes Romaines viennent chanter des maximes assez triviales, puis elles se retirent. Lucrece paroît ensuite, accompagnée de sa Nourrice, et gémissant sur l'outrage que lui a fait éprouver Tarquin :

“ Car ainsy que l'on voit, quand Flore, au plus doux mois,
„ Vient revêtir de verd la perruque des bois,
„ Le Chêne quy verdist sur les autres la teste,
„ Recevoir le premier les coups de la tempeste (dit-elle),
„ Ainsy j'ay dessus moy tout l'orage reçeu,
„ Orage, non d'esclairs, de grêles, ne de feu,
„ Mais bien au lieu d'esclairs, de grêles et de flames,
„ Orage plein d'horreur, de déshonneurs et blasmes.

LA NOURRICE.

„ Bride ceste fureur qui te mene sy fort.

LUCRECE.

„ Las! je la brideray, Nourrice, par ma mort;
„ Et vengeant mon honneur, j'en porteray moy-mesme
„ La nouvelle à Pluton, le Dieu du peuple blesme. „

Le Chœur, déplore le malheur de Lucrece,

et vante sa vertu, si digne d'un meilleur sort, dans un siecle où

„ Plustost le sein ne pommelle
„ Aux pucelles de quinze ans
„ Que l'amour les empointelle
„ De ses soucis plus cuisans,
„ Egare leur cœur folastte
„ Dans l'œil quy les idolastres
„ Et les plus grandes qui sont
„ Dessous les loys d'hymenée,
„ Rompant la foy jà donnée,
„ A d'autres baisers s'en vont. „

Collatin et Brute, à qui l'on a expédié un courier à l'armée, arrivent, sans savoir pourquoi. La Nourrice leur apprend le crime de Tarquin, et la résolution où Lucrece est de mourir. Collatin et Brute jurent de la venger. Dès qu'elle en est assurée, par leur serment, elle se tue, à leurs yeux, d'un coup de poignard. Collatin se désole, et Brute finit ainsi la Tragédie :

„ Mais il faut du foyer aller dresser le bois;
„ Puis nous crierons Lucrece au tombeau par trois fois,
„ Puis à la chasteté nous sacrerons sa cendre,
„ Et puis il nous faudra la liberté défendre. „

Il parut, en 1565, une *Moralité* imprimée à Angoulême,

Angoulême, chez Jean de Minieres, *in*-4°., intitulée, « Avertissements faits à l'homme, » par les fléaux de notre Seigneur (la famine, » la peste et la guerre), de la punition de son » péché, comme est advenu depuis trois ans, » en ça, à cinq Personnages et sans distinction » d'actes, ni de scenes. » Elle est de Jacques Grézin, Curé de Condac, en Angoumois, et Grand-Vicaire du Cardinal de la Bourdaisiere, Évêque d'Angoulême.

Louis Des Mazures, de Tournai, en Flandres, et qui vécut sous François premier et sous Henri II, fut Secrétaire du Cardinal de Lorraine. Il se vit obligé de quitter le Royaume, pour s'être déclaré Calviniste. On le soupçonna même d'intelligence avec les ennemis; mais il se justifia de ce soupçon, et rentra en France, où il fut fait Capitaine de Chevaux-Légers, pendant les guerres de Henri II et de Charles-Quint. Il s'occupa ensuite d'ouvrages de Littérature. Il traduisit, en vers François, les premiers Livres de l'Énéïde de Virgile, le Poëme de Jérôme Vida, sur le jeu d'Échecs, et vingt Psaumes de David. Ces Psaumes lui attirerent

des désagrémens, et il les fondit dans trois Tragédies Saintes, qu'il donna sous les titres de *David combattant*, *David fugitif* et *David triomphant*; toutes les trois avec chacune un Prologue, un Épilogue et des Chœurs. Elles furent imprimées, à Geneve, en 1566, chez François Perrin, *in*-8°.

Dans le Prologue de David combattant, Des Mazures expose ainsi son sujet.

„ Icy rien ne verrez quy ne soit merveilleux.
„ Vous verrez abattu l'orgueil et l'orgueilleux,
„ Par l'humble méprisé. Vous verrez l'asseurance
„ De celuy quy a mis en Dieu son espérance.
„ Sans armes le verrez et tout seul mettre en route
„ D'un exercice entier la grand' puissance toute;
„ Combattre le verrez, non d'un vouloir soudain . . .
„ . . . .
„ Du combat inégal il retourne vainqueur,
„ Il retourne accoustré de sa brave conqueste,
„ En sa petite main portant une grand' teste.
„ Tantost donc ce guerrier vous verrez à vos yeux.
„ Mais afin, ô Seigneurs! que le cognoissiez mieux
„ Ne vous arrestez point à l'habit, ny au corps,
„ Ny à rien quy vous soit apparent au dehors.
„ Il porte pour cuirasse un blanc rocher rural;
„ Il tient au poing pour lance un bâton pastoral;

„ La targe est sa mallette, et l'armet son chapeau,
„ Et au lieu d'une armée il conduit un troupeau. »

En effet, David garde son troupeau avec son pere Izaï, dont les autres fils sont à l'armée que Saül conduit contre les Philistins. Mais David, allant porter des vivres et de l'argent à ses freres, à l'armée, entend dire que le Géant Goliath, qui est à la tête, défie chaque jour les Israélites, et que Saül a promis de donner sa fille en mariage à quiconque les délivreroit de cet ennemi. Personne n'ose se mesurer avec le Géant. David seul se présente pour le combattre.

„ Or viens-çà, pastoureau, (lui dit Goliath) quy t'envoye? es-tu yvre?
„ Es-tu privé de sens, ou ennuyé de vivre?
„ Quy te meust de venir?

DAVID.

C'est afin que j'allége
„ Israël par ton sang maudit et sacrilege.

GOLIATH.

„ O le fort combattant pour à force alléger
„ La peine d'Israël! Mais ça, dy-moy, Berger,
„ Me tiens-tu pour un chien que des pierres tu portes,
„ Ensemble ce baston? Viens qu'avec ces mains fortes
„ Je démembre ton corps. Combien que point de compte
„ Je ne face de toy, et que ce me soit honte

„ Toucher chose qui m'est en estime de riens,
„ Sy seras-tu viande aux oiseaux et aux chiens.

DAVID.

„ Tu as bel abboyer, Mastin ! que je tiens pire
„ Qu'un chien vil enragé, car (je te le veulx dire)
„ Tu as, ô malheureux ! défié notre armée,
„ Quy est du Dieu vivant. Tu as la main armée,
„ Tu as la hache au poing, tu as glaive et parois :
„ Moy, garny seulement des armes que tu vois,
„ Je viens au nom de Dieu, du Dieu des exercites,
„ Du grand Dieu d'Israël, contre quy trop petites
„ Sont les forces de toy. Par luy comme une beste
„ Tu viendras en mes mains et t'osteray la teste.
„ . . . .

GOLIATH.

„ Que maudit à jamais sois-tu de tous nos Dieux !
„ Or, va sous les enfers.

(*Il le pense frapper de sa hache, et fault d'atteindre.*)

DAVID.

Il a failly son coup!

GOLIATH.

„ Me feras-tu tourner et retourner beaucoup,
„ Sy t'auray-je !

DAVID.

Il s'oublie, il est tout aveuglé;
„ De fureur il se perd : son pas est déréglé...

(*S'adressant à Dieu.*)

„ Seigneur ! dresse ma main !

(*David tire son coup ; Goliath tombe avec la pierre au front. David court, et se met sur luy.*)

TROUPE D'ISRAÉLITES.

Victoire en Dieu !

DEMY-TROUPE.

Victoire !

TROUPE DE PHILISTINS

,, Tout est perdu !

L'ÉCUYER DE GOLIATH.

Fuyons !

DEMY-TROUPE DE PHILISTINS.

Fuyons ce territoire !

(*Goliath par terre. Cependant David luy tire son espée, et luy en coupe la teste.*)

David porte la tête du Géant à Saül, et les Philistins prennent la fuite. Aussi-tôt un Acteur, chargé de réciter l'Épilogue, avertit ainsi les Spectateurs que la Piece est finie.

,, Seigneurs, les Philistins courent plus que le pas ;
,, Ils ont peur d'Israël et ne reviendront pas... &c. ,,

« Nous connoissons peu d'Ouvrages qui renferment autant d'inepties et de platitudes, disent les Auteurs de l'*Histoire universelle des Théatres*. Des Mazures y a introduit jusqu'au Munitionnaire d'Israël, et l'on conçoit le rôle qu'il y joue. Sathan même y fait un personnage essentiel, et son occupation est d'animer Goliath contre le

peuple de Dieu. Il fait aussi des efforts pour séduire David; mais il ne peut y parvenir. »

Le sujet de David triomphant est annoncé de cette maniere dans le Prologue.

„ Vous attendez de nous, de vous nous attendons
„ De plaisir à plaisir les réciproques dons.
„ Vostre attente n'est vaine: icy, Seigneurs et Dames,
„ Du plaisir vous aurez, duquel seront vos ames
„ Contentes, sy on peut en la terre moleste
„ Sentir contentement de quelque bien céleste.
„ Céleste est l'argument, issu du Ciel serein,
„ Et dicté de l'esprit du pere souverain.
„ . . . .
„ Regardez un David pour le suivre à la trace,
„ Lequel est inspiré d'une divine grace.
„ C'est luy quy le premier parlera, et pourrez
„ L'ouir, avec lequel Jonathas vous oirez.
„ Eux, leurs freres ensemble et autres hommes tiennent
„ Compagnie à Saül, et de la guerre viennent.
„ Là sont-ils tous campés à ceste heure en chemin,
„ Et là est Gabaa, ville de Benjamin,
„ Où ils vont arriver. Hors ceste ville, un chœur
„ De Dames sortira au devant du vainqueur.
„ Là dedans sont encor, sous la troupe d'icelles,
„ La Royne Achinoam et ses filles pucelles,
„ Qui attendent le Roy, comme vous pourrez voir. . .
„ . . . . „

Saül ordonne à ses soldats de se mettre en marche pour Gabaa, où le Triomphe de David doit être célébré; mais Melchisna, son fils, lui répond que rien ne presse :

„ Assez de tems à partir avons-nous (dit-il) ;
„ La traite est courte, et croy qu'ils ne sont tous
„ En Gabaa sy prests comme nous sommes.
„ Les fames ont toujours plus que les hommes
„ Faute et besoin d'heure pour se parer.
„ A leurs cheveux en greve séparer,
„ La bandelette attacher haute et basse,
„ Peigner, coîffer, mirer, un an se passe.
„ . . . .
„ S'il y a fille en Israël vivante
„ Quy d'employer beaucoup d'heures se vante
„ A s'accoustrer, mes sœurs se pouvent bien
„ Vanter qu'à autre elles n'en doivent rien.

SAUL.

„ Ma fame assez les fera diligentes
„ A s'équiper de leurs parures gentes,
„ Comme il convient, &c. . . . „

La Reine donne des leçons de sagesse à ses filles, et l'on part. En arrivant aux portes de Gabaa, un Chœur de jeunes filles chante la gloire de David, et dit qu'il a tué dix mille Philistins, tandis que Saül n'en a tué que mille. Ces éloges

fâchent le Roi, qui, par la suggestion de Sathan, devient jaloux de son gendre, et veut le faire mourir ; mais Jonathas sauve David, en lui faisant prendre la fuite, et l'Auteur termine la Piece par un Épilogue, dans lequel il dit aux Spectateurs :

„ Ainsy cognoissez-vous, Seigneurs et Dames, comme
„ L'espoir est mal fondé sur le support de l'homme.
„ Icy pouvez-vous voir comme en la terre basse
„ Des Princes la faveur s'évanouist et passe. „

« Cette Piece est une espece d'Opéra, dont chaque pause, excepté la derniere, est terminée par des chants et des danses en l'honneur de la victoire que David a remportée sur Goliath, » disent les Auteurs de l'*Histoire universelle des Théatres*.

Dans la Tragédie de David fugitif, ce vainqueur des Philistins, pour se soustraire à la colere de Saül, erre dans les forêts. Pressé par la faim, il rencontre le Prêtre Abiméleck, à qui il demande des secours. Il en obtient des pains de proposition et une épée. Saül, qui en est informé, ordonne la mort d'Abiméleck, et poursuit, avec son armée, David, de rochers en

rochers. Pendant la nuit, lorsque tout le camp de Saül est endormi, David s'introduit dans sa tente, et lui enleve sa lance. Sathan, qui ne cesse d'animer Saül contre David, fait, dans ce moment, tout ce qu'il peut pour engager celui-ci à se défaire de son jaloux beau-pere, tandis qu'il le trouve endormi au milieu de ses gardes; mais David répond à Sathan qu'il n'appartient qu'à Dieu de le venger de ses ennemis, et il monte ensuite sur une élévation, d'où il appelle le Général Abner, qu'il réveille. Saül, réveillé aussi, entend David, et, réfléchissant qu'il auroit pu profiter de son sommeil pour lui ôter la vie, il revient sur son compte, lui permet de se retirer, et cesse de le poursuivre.

« Ces trois Pieces sont dans le goût des anciens *Mysteres*, observe le Duc de La Valliere. On y a introduit un grand nombre d'Acteurs qui paroissent et disparoissent sans raison. On n'y trouve aucune liaison dans le Dialogue; on n'y voit ni distinction d'actes, ni de scenes, point de mesures régulieres dans les vers, point d'unité de lieu, ni d'action.... Une particularité qui distingue les Chœurs de ces trois Pieces, c'est

que les Cantiques qu'on y chante sont notés. C'est une espece de fauxbourdon, à quatre parties, dont les accords sont exacts. »

On attribue encore à Des Mazures une Tragédie de *Josias ;* mais qui est inconnue. Il fit aussi une *Bergerie spirituelle*, dans le genre des *Moralités*, et dont les Personnages sont *la Vérité*, *la Religion*, *la Providence divine* et *l'Erreur.*

André de Rivadeau, Gentilhomme Poitevin, fit imprimer en 1567, à Poitiers, chez Jean Logerois, une Tragédie Sainte intitulée, *Aman*, tirée du septieme chapitre d'Esther. C'est tout ce qu'on sait de cette Piece et de son Auteur.

Antoine Du Verdier, sieur de Vauprivas, Gentilhomme de Montbrisson en Forès, né le 11 Novembre 1544, fut d'abord élu, sur le fait des guerres, aydes et tailles de sa Province, puis Homme d'armes de la Compagnie du Sénéchal de Lyon, ensuite Contrôleur-Général des Finances du Lyonnois, et, enfin, Gentilhomme ordinaire d'Henri IV, et Historiographe de France. Il composa plusieurs Ouvrages ; mais celui par lequel il est le plus connu, est sa

Bibliotheque des Auteurs François, jusqu'en 1585. On lui attribue une Tragédie de *Philoxene*, imprimée à Lyon en 1567, chez Jean Marcorelle, *in*-8°.

On ne connoît point cette Piece, dont le principal Personnage est apparemment le Poëte Philoxene, duquel nous avons parlé dans notre premier volume, et qui encourut deux fois la disgrace de Denys le Tyran, d'abord pour avoir refusé d'applaudir à ses mauvais vers, et, ensuite, pour s'être fait aimer de Galathée, sa maîtresse, et l'avoir peint sous des traits odieux, dans la Tragédie du *Cyclope*.

Du Verdier mourut subitement, le 15 Novembre 1600, âgé de cinquante-six ans, à Duerne, petit village du Forès, où il étoit allé pour passer quelques jours, au retour d'un voyage qu'il venoit de faire de Paris à Lyon.

Florent Chrétien, originaire d'une famille noble de Bretagne, naquit à Orléans, en 1540, d'un Médecin de François premier, et qui le fut, ensuite, de Henri II. Florent Chrétien devint très-savant dans les Langues Grecque et Latine. Il étoit Protestant, et s'attacha à la

Maison de Vendôme. Il fut choisi ensuite pour diriger les études de Henri de Navarre (depuis Henri IV). On a mis Chrétien au nombre des Auteurs qui ont travaillé à la *Satyre Ményppée*, et il a traduit du Grec, en vers François, les quatre Livres de *La Vénerie*, d'Oppien, et du Latin, le premier Livre des *Lamentations de Jérémie*, *Le Cordelier*, ou *Le Saint François*, de Buchanan, et sa Tragédie du *vœu de Jephté ;* et il a composé plusieurs Poésies Françoises. Du Verdier, et les Auteurs des *Annales Poétiques*, lui attribuent un Dialogue, à cinq Personnages, intitulé, *Le Jugement de Pâris*, représenté à Enguien, à l'occasion de la naissance du Comte de Soisson, fils du Prince de Condé, et imprimé en 1567.

Chrétien se donna, dans ses Ouvrages, le nom de *Quintus Septimus Florens Christianus ; Quintus*, parce qu'il étoit le cinquieme enfant de son pere, et *Septimus*, parce qu'il naquit le septieme mois de la grossesse de sa mere. Il se fit Catholique sur la fin de ses jours, et Henri IV, qui ne l'avoit pourtant jamais aimé, mais qui voulut le récompenser des soins qu'il avoit donnés à son éducation, le nomma Garde de sa Bibliotheque,

bliotheque. Chrétien s'étant retiré à Vendôme, y fut fait prisonnier par les Ligueurs. Le Roi le racheta ; mais il mourut, quelque tems après, dans la même Ville, en 1586, âgé de cinquante-six ans.

La Tragédie de Jephté, avec un Prologue et un Argument, fut imprimée, à Orléans, en 1767, chez Louis Rabier, *in*-4°. En voici l'Argument.

« Jephté, fils de Galaad, ayant perdu son pere, fust chassé de la maison par ses autres freres, quy disoyent n'estre raisonnable qu'un bastard fust esgalé aux enfans légitimes, au partage de la succession paternelle. Or, ayant ramassé quelque nombre de gens, avec lesquels, selon sa pauvreté, il ne vivoit que de brigandage et de conquests, il donna assez grande preuve de sa vaillance, dont soudain par ses cousins premiérement, et après par tous les Hébreux, il fust esleu Capitaine à l'encontre des Ammonites, quy les avoyent tenu presque par l'espace de vingt ans en cruelle servitude. Jephté, prest à s'en aller à ceste expédition, fait un vœu, à savoir que s'il revenoit victorieux qu'il sacrifieroit à

Dieu ce quy premier sortiroit de sa maison, à son retour. Luy estant de retour, sa fille unique se présente la premiere, laquelle, puis après, il sacrifie à Dieu. »

Les Personnages sont un Ange, qui récite le Prologue; Jephté, Storge, son épouse, Iphis, leur fille; Symmache, un de leurs amis; un Chœur de Vierges, un Prêtre et un Messager.

L'Ange peint d'abord l'inconstance des Israélites, qui de tems en tems deviennent idolâtres, et que Dieu en punit par le ministere de quelques ennemis qu'il leur suscite, et qui les réduisent en esclavage. Mais Dieu cependant met des bornes à leur châtiment, et dans la crainte que le désespoir ne les rende plus coupables, il leur pardonne, dès qu'ils se repentent. L'Ange ajoute qu'ils gémissent sous le joug des Ammonites, et il apprend aux Spectateurs le serment qu'a prononcé Jephté, en partant pour aller délivrer les Hébreux.

„ Ah! que la pauvre vierge achetera bien cher
„ Ce plaisir d'amertume, aux despens de sa chair! „

s'écrie-t il, en parlant d'Iphis; et il se retire.

Iphis vient avec sa mere, qui est tourmentée par des pressentimens affreux et par un songe, dans lequel elle a vu des loups furieux, écumans,

„ Cruellement armés de pattes remparées,
„ Courir sur un troupeau de brebis esgarées,
„ Quy estoient sans pasteur. Lors j'aperçoy un chien (dit elle),
„ Quy estoit du troupeau le fidele gardien,
» Quy fist fuir les loups d'une course hastive
» Luy-mesme revenant vers la troupe craintive
» De ces simples brebis, sur moy vinst à courir,
» M'en arrachant du sein une qu'il fist périr. »

Iphis fait tous ses efforts pour dissiper les terreurs de sa mere, en lui disant qu'elle espere le plus heureux succès de l'entreprise de son pere; et le Chœur qui invoque l'assistance de Dieu est interrompu par l'arrivée d'un Messager, apportant la nouvelle de la victoire de Jephté.

» Or, que tous les hommes du monde
» Humblement portent honneur
» Du seul Dieu, nostre Seigneur. (s'écrie le chœur)
» Que ceste machine ronde
» Cognoisse son créateur.

» Toute nation l'adore,
» Soit le peuple s'abreuvant

» Aux eaux du soleil levant,
» Soit ceux que le midy dore
» De son rayon plus fervent.

» Soit ceux quy sont vers le Tage,
» Fleuve au rivage jauny,
» Soit tout ce peuple terny
» Où la neige a l'avantage,
» Et dont le chaud est banny.

» Sus donc, Vierges hébraïdes,
» Esgayez-vous au Seignêur;
» Portez vos carcans d'honneur,
» Vos perruques soient humides
» De parfum et de senteur.

» Et toy, vierge singuliere,
» Espoir de tes parens vieux,
» Prends tes habits précieux,
» Et au col du Roy ton pere
» Jette un bras dévotieux.

» Prends ta robe escarlatine,
» Iphis, et serre un peu mieux
» Le tortis de tes cheveux.
» J'oy la troupe qui chemine:
» Ton pere s'en vient joyeux.

Jephté paroît, en effet. Il rend graces à Dieu qui daigne se contenter des foibles dons que nous

osons lui offrir, et qui ne manque jamais à nous accorder les biens qu'il nous a promis; mais qui exige aussi que nous nous acquittions fidélement des vœux que nous avons faits. A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'Iphis s'offre à ses yeux : il les détourne; et elle ne sait à quoi attribuer ce froid accueil de son pere, qui lui ordonne de s'éloigner.

» Mais retourne bientost (lui dit-il); car il faut assister
» Au sacrifice saint que je vay apprester. »

Cependant Storge et sa fille apprennent leur malheur :

» O espérance vaine! (s'écrie Storge) hélas! ma pauvre enfant,
» Je m'apprestoy déja au convoy triomphant
» De ton jour nuptial! ce que plus en ce monde
» Je souhaitoy estoit de te voir bien féconde,
» Et heureuse en mary. . . . . &c. »

Jephté est aussi sensible que son épouse à la perte de leur fille; mais il ne peut la sauver, sans se rendre coupable envers Dieu.

STORGE.

» Dieu ne prend point plaisir aux vœux abominables.

JEPHTÉ

» Ma victoire a montré qu'ils luy sont agréables.

STORGE.

» Quoy ! peux-tu bien vouer ce qui n'est pas à toy ?

JÉPHTÉ.

» Ma fille est-elle pas à moy ?

STORGE.

Aussy à moy.
» Sy l'enfant est commun, pourquoy doncques le pere
» Le pourroit-il tuer, et moy, quy suis la mere,
» Ne le pourray sauver ? que s'il estoit permis
» D'astreindre les enfans et les rendre soubmis
» Ou à l'un ou à l'autre, et faire, en telle sorte,
» Un divorce meschant de l'amour qu'on leur porte,
» Séparant ce lien, encores à bon droit,
» La portion meilleure à la mere adviendroit,
» A la mere quy sauve et ores s'évertue
» D'arracher son enfant au pere quy la tue,
» Sans y estre contraint. Quoy ! s'il estoit saison
» De colloquer la fille en honneste maison,
» Luy donnant un mary, en une telle affaire
» L'esgal consentement du pere et de la mere
» N'interviendroit-il pas ? . . . . &c. »

Jephté ne peut céder aux remontrances, ni aux larmes de son épouse. Le vœu fatal qu'il a eu l'imprudence de faire l'enchaîne, et son accomplissement seul l'en pourra dégager. Iphis se

précipite dans les bras de sa mere, puis s'en arrache pour aller à l'Autel. Enfin, le Messager vient rendre compte à Storge de ce cruel sacrifice, et lui dit, en parlant de sa fille, que loin d'en murmurer, loin de regretter la vie,

» . . . . . Une ferme asseurance
» Accompagnoit toujours sa sainte contenance.
» Les assistans ploroyent (ajoute-t-il), et seule ne ploroit;
» Mais modeste en visage et ferme demeuroit,
» Sans crainte de sa mort. . . . &c. »

Ce récit fait le dénouement de la Tragédie, « qui, si elle étoit mieux écrite, seroit mise, avec raison, au rang des meilleures de ce genre, disent les Auteurs de l'*Histoire universelle des Théatres*. Il est même très-vraisemblable que Racine en étoit pénétré lorsqu'il composa son *Iphigénie en Aulide*. *Agamemnon*, *Clytemnestre* et *Iphigénie* se disent beaucoup de choses, que Buchanan a mises dans la bouche de Jephté, de Storge et d'Iphis. La scene du Héros Grec avec son confident *Arcas* renferme aussi plusieurs traits de celle que l'Auteur Latin a ménagée entre Jephté et son ami Symmache. »

Jean Antoine Baïf naquit à Venise, en 1532,

de Lazare Baïf, Ambassadeur de François premier, et de la Demoiselle Vénitienne, dont nous avons dit, plus haut, qu'il étoit devenu amoureux, et qu'il avoit eu plusieurs enfans, pendant son séjour à Venise. Jean-Antoine fut élevé avec distinction. Son pere le légitima, et lui donna les meilleurs maîtres du tems, tels que Charles-Étienne et Bon-Amy, pour le Latin, Nicolas Vergece et Tussanus, pour le Grec ; et, enfin, il étudia, avec Ronsard, la Poésie de ces deux Langues sous Jean Dorat. Ces deux condisciples, ayant le même goût pour cette étude, devinrent deux amis inséparables, et montrerent une égale ardeur pour le travail. On raconte que Ronsard étudioit jusqu'à deux heures après minuit, et qu'en s'allant coucher il réveilloit Baïf, qui passoit le reste de la nuit à travailler. » Ainsi ces deux amis offroient aux Muses un hommage continuel, et, pour ainsi dire, religieux, » observent les Auteurs des *Annales Poëtiques*. Baïf n'avoit que quinze ans lorsqu'il perdit son pere, qui le laissa sans fortune, et il eut beaucoup de peine à pouvoir subsister. Cependant à vingt-cinq ans il fut pen-

sionné par Catherine de Médicis, et fait Secrétaire de la Chambre de Charles IX. Il obtint aussi des bienfaits annuels de ce Prince, qui lui furent continués dans la suite, par les deux Rois, ses freres et ses successeurs, François II et Henri III.

Baïf composa un grand nombre de vers François, sur différens sujets; mais parmi lesquels l'amour joue le premier rôle et remplit la meilleure partie. Ces Ouvrages sont divisés sous les titres de *Poëmes*, d'*Amours*, de *Baisers*, de *Jeux et passe-temps*, de *Mimes*, *Enseignemens* et *Proverbes*. Il imita des Dialogues de Lucien, qu'il intitula, *Devis des Dieux*; il traduisit, en vers de dix syllabes, la Tragédie d'*Antigone*, de Sophocle, et donna aussi des imitations des Comédies du *Miles Gloriosus*, de Plaute, sous le titre du *Brave*, ou *Le Taille-Bras*, et de l'*Eunuque* de Térence.

Beauchamps, dans ses *Recherches sur les Théatres*, attribue encore à Baïf la Traduction des Tragédies de *Médée*, d'Euripide, et des *Trachinnienes*, de Sophocle (La Mort d'Hercule), et des Comédies de *Plutus*, d'Aristophane, et de

l'*Heutontimorumenos*, de Térence; mais il dit que ces quatre Pieces n'ont point été imprimées.

On sait que le sujet de l'*Antigone*, de Sophocle, est la condamnation de cette Princesse à être enterrée vive, pour avoir, malgré la défense du barbare Créon, donné la sépulture à son frere Polynice. L'*Antigone* de Baïf, dédiée, par un Sonnet, à Élisabeth d'Autriche, Reine de France, et précédée d'un Argument en vers, fut imprimée avec son *Brave* et son *Eunuque*, dans le volume intitulé, *Les Jeux et Passe-temps*, à Paris, en 1573, chez Lucas Brayer, *in*-8°.; mais on ne croit pas qu'elle ait jamais été représentée.

« Baïf, dit M. le M. de P**, est principalement connu par deux grands projets, dont ni l'un, ni l'autre ne réussit de son tems. Le premier paroît presque abandonné; c'est celui de faire des vers François blancs, c'est-à-dire, sans rimes. On prétend que Baïf en avoit composé de cette sorte jusqu'à un volume, ce qui n'étoit pas difficile, s'ils étoient médiocres. Mais une pareille Poésie doit être meilleure qu'une autre, ou il ne faut pas la tenter. Baïf se piquoit

d'être grand Musicien. On a de lui plusieurs Livres de Chansons, imprimées en 1578, et douze Chansons spirituelles, paroles et musique, imprimées en 1562; un Ouvrage sur la tablature du Luth, et un autre pour apprendre à jouer de la Guiterne, ou Guitarre. Ce Poëte a essayé d'établir une Académie de Musique. Il y réussit à un certain point, et obtint de Charles IX des Lettres-Patentes, dans lesquelles le Roi se déclara Protecteur et premier Auditeur de cette Académie. Il la composa de dix Académiciens, auxquels Sa Majesté accorda les priviléges des Commensaux de sa Maison, et elle subsista pendant le reste de son regne, malgré l'opposition que l'Université de Paris mit à l'enregistrement de ces Lettres au Parlement. Elle donnoit des concerts dans la maison de Baïf même, au fauxbourg Saint-Antoine, et Henri III se faisoit un plaisir d'y assister. » Ces derniers mots de M. le M. de P**, confirment ce que disent, à ce sujet, les Auteurs des *Annales Poëtiques*, « que cette Académie subsista encore sous le regne de Henri III; mais qu'elle se ressentit du

trouble des guerres civiles, et fut enfin détruit par la mort de Baïf, en 1591. »

Baïf imagina aussi d'introduire chez nous une espece de vers François, à la maniere des Grecs et des Latins. Ces vers étoient rimés; mais au lieu d'être mesurés comme les nôtres, par syllabes égales, il les mesuroit par breves et longues, en forme des dactyles et des spondées anciens. Sans doute il espéroit que ces vers feroient fortune, puisqu'il leur donna son nom, les appelant vers *Baïfins;* mais il fut bientôt détrompé : il vit qu'on ne pouvoit s'y accoutumer dans notre Langue, et il les abandonna à celles qui lui en avoient fourni les modeles.

Robert Garnier, né à la Ferté-Bernard, dans le Maine, en 1534, fut, dès sa jeunesse, destiné par sa famille à la Magistrature, et il alla étudier le Droit à Toulouse. Les Jurisconsultes ne l'attacherent pas au point qu'il ne lui restât des momens à donner aux Poëtes Grecs et Latins, qui lui inspirerent un tel goût pour la Poésie, que, s'il ne s'étoit pas vu forcé de se choisir un état sûr, il l'auroit volontiers préférée

à

à la Jurisprudence. Cependant, entraîné par son penchant, il s'accoutuma à faire des vers, pour se délasser de l'étude du Droit. Il concourut, en 1565, à l'un des prix de Poésie de l'Académie des *Jeux floraux*, et remporta celui de l'*Eglantine*. De retour dans sa Province, il épousa Françoise Hubert, sœur du Bailli de Nogent-le-Rotrou, et en eut plusieurs enfans de l'un et l'autre sexe. Elle avoit comme lui le goût de la Poésie, et faisoit même assez bien des vers. Garnier fut d'abord pourvu d'une Charge de Conseiller au Présidial du Mans, et ensuite de celle de Lieutenant-Criminel au même Siége; mais son premier succès Poétique obtenu à Toulouse, l'encouragea à en tenter de nouveaux. Il s'essaya dans la Tragédie, et, dès-lors, Ronsard, qui distribuoit les réputations Littéraires, le mit au-dessus de tous les Poëtes Tragiques du tems. C'est ce qu'on voit dans ce Sonnet qu'il lui adressa.

» Quel son mâle et hardy! quelle bouche héroïque
» Et quels superbes vers entends-je ainsy sonner?
» Le Lierre est trop bas pour ton front couronner,
» Et le bouc est trop peu pour ta Muse tragique.

» Sy Bacchus retournoit au manoir Plutonique
» Il ne voudroit Eschyle au monde redonner :
» Il te chériroit seul, quy peux seul étonner
» Le Théatre François de ton cothurne antique.

» Les premiers trahissoient l'infortune des Roys,
» Redoublant leur malheur d'une trop basse voix ;
» La tienne, comme foudre, en la France s'écarte.

» Heureux en bons esprits ce siecle plantureux !
» Après toy, mon Garnier, je me sens bienheureux
» De quoy mon petit Loir est voisin de la Sarte. »

Garnier fit faire un pas à la Tragédie. Le bruit de ses succès parvint à la Cour. Charles IX voulut l'y attirer et l'attacher à son service ; mais il préféra de vivre au sein de sa famille, dans l'exercice de sa Charge et dans une tranquille médiocrité. Henri III tenta de nouveau de le séduire par l'éclat de la faveur et de la fortune : il continua de résister à leur double appât, et prononça dans ces deux occasions des harangues de remerciemens, qui prouverent qu'il n'étoit pas moins bon Orateur et vrai Philosophe, que bon Poëte Tragique et zélé Citoyen. Cependant on le détermina, dans la suite, à accepter une Charge de Conseiller au

grand Conseil, et à venir s'établir à Paris. Il y avoit peu de tems qu'il y étoit, avec sa femme et ses enfans, lorsque la peste vint dévaster cette Capitale. C'étoit en 1580; et outre le danger qu'il courut, ainsi que toute sa famille, de se voir compris au nombre des victimes de ce terrible fléau, pour s'être déplacé, presque malgré lui, il fut au moment de périr, avec elle, par le plus noir des forfaits. Ses domestiques, dans l'espérance de le dépouiller impunément de tout ce qu'il possédoit, formerent l'affreux projet de l'empoisonner, lui, sa femme et ses enfans, en faisant croire qu'ils étoient tous morts frappés de l'épidémie générale. Cet odieux complot avorta au moment où ces monstres essayerent à l'exécuter. Ce fut par l'épouse de Garnier qu'ils commencerent leur attentat; et à peine ses levres eurent-elles touché le vase qui renfermoit le poison, qu'elle en ressentit les cruels effets : on la secourut à tems, les coupables furent aussi-tôt soupçonnés, convaincus et punis; mais cette malheureuse femme tomba dans une langueur qui ne tarda pas à lui faire perdre la vie. Garnier ne lui survécut que de très-

peu. Soit que cet événement, et le chagrin que lui donna la perte de son épouse, qu'il chérissoit et estimoit infiniment, eussent altéré sa santé, sans retour, soit toute autre cause, que l'on ignore, il mourut, en 1590, âgé de cinquante-six ans, et fut enterré, à côté d'elle, dans l'Église des Cordeliers de Paris.

Il avoit composé huit Tragédies, sous les titres de *Porcie*, *Cornélie*, *Marc-Antoine*, *Hippolyte*, *La Troade*, *Antigone*, *Sédécie* ou *Les Juives* et *Bradamante*.

« Ces différens Ouvrages furent admirés et regardés comme des chefs-d'œuvres, disent les Auteurs de l'*Histoire universelle des Théatres*. En effet, on ne connoissoit point encore de Pieces aussi intéressantes, et qui approchassent davantage de celles des Grecs. Ses Sujets sont nobles, ses Personnages ont de grands caracteres, son style est harmonieux et souvent énergique. Cependant les Critiques lui reprochent d'avoir préféré la maniere de Séneque à celle de Sophocle et d'Euripide, d'avoir eu alternativement dans sa Poésie les tournures familieres de l'Épître, les tons épiques du Poëme, les élans pindariques

de l'Ode, et les images pastorales de l'Églogue; en un mot, d'avoir forgé des expressions nouvelles, à l'exemple de Ronsard, c'est-à-dire, chamarées de Grec et de Latin; mais, malgré ces défauts, Garnier tiendra toujours un rang distingué parmi les Poëtes de son genre. Pendant sa vie, la France fut désolée par des guerres civiles, et il crut devoir en inspirer l'horreur dans ses Tragédies, où il fit voir que les divisions intestines avoient été la premiere cause de la décadence des Romains. Tel fut le but de presque toutes ses Pieces, dans lesquelles on verra qu'il eut le courage de s'élever contre ces haines barbares qui armoient les Citoyens contre les Citoyens, et qui *rendoient les hommes inhumains;* telle est son expression à ce sujet. Ses Ouvrages avoient donc alors le double avantage d'offrir, tout-à-la-fois, à ses compatriotes et des leçons de conduite et des beautés littéraires qui leur étoient inconnues. »

Sa premiere Piece, intitulée « Porcie, Tra-
» gédie Françoise, avec des Chœurs, représen-
» tant les guerres civiles de Rome, propre pour
» y voir dépeinte la calamité de ce temps, dédiée

» à Estienne Poitiers, Seigneur de la Terrasse, » fut imprimée à Paris, en 1568, chez Robert » Estienne, *in* 8°. »

Les Personnages sont, La Furie Mégere, Porcie, fille de Caton d'Utique, et femme de Brutus, la Nourrice de Porcie, Octave-César, Marc-Antoine et Lépide, Triumvirs; Vintidie, Lieutenant d'Antoine, le Philosophe Arée, un Messager, un Chœur de Soldats, un Chœur de Femmes et de jeunes Filles, et un Chœur de Peuple.

Le premier acte ouvre par un Monologue dans lequel Mégere évoque Tysiphone et Alecton pour l'aider à porter le trouble et la désolation dans Rome :

» Venez, fatales sœurs, et vous lavez les mains
» Dans le sang indompté de ces braves Romains (leur dit-elle).
» . . . .
» Hé ! quoi, ne pourrons-nous de la mesme puissance
» Réfréner, s'il nous plaist, la Romaine arrogance ?
» Ne pourrons-nous dompter cet Empire orgueilleux,
» Bien qu'aux célestes mesme il semble merveilleux ?
» . . . .

(S'adressant à Rome).

» Mais pour ce qu'en la terre il ne se trouve race
» Qui se hazarde plus d'affronter ton audace,
» Et que les plus guerriers atterrés de tes mains
» Suivent révéremment les étendarts Romains,
» Il nous faut pour orger ta puissance supresme
» Emprunter les efforts de ta puissance mesme.
» . . . .

(Aux Soldats Romains.)

» Faites dessus la plaine ondoyer vostre sang,
» Coulant à gros bouillons de vostre noble flanc.
» . . . .
» Qu'il ne se trouve place exempte de tombeaux,
» Qu'il ne se trouve mer quy n'empourpre ses eaux
» De vostre sang mutin; que par touste la terre
» S'espandent les tisons de ceste horrible guerre.
» . . . .
» Rome n'est qu'un sépulchre à tant de funérailles
» Qu'elle voit entasser en ses froides entrailles. »

Le Chœur du Peuple termine l'acte par ces stances imitées d'Horace.

« Oh! combien roulent d'accidens
» Des Cieux sur les choses humaines!
» De combien d'effets discordans
» Ils ont leurs influences pleines!
» Après les grandeurs incertaines
» L'on se tourmente vainement;

» Car, comme elles viennent soudaines,
» Elles s'envont soudainement.

» Notre courte félicité
» Coule et recoule vagabonde,
» Comme un gallion agité
» Des vagues contraires de l'onde.
» Celuy quy volage se fonde
» Sur un sy douteux fondement
» Semble qu'en l'aresne inféconde
» Il entreprenne un bâtiment.

» La fortune n'outrage pas
» Volontiers les personnes basses,
» Elle n'apésantit son bras
» Que sur les plus illustres races:
» Les Roys craignent plus ses menaces
» Que les durs laboureurs ne font;
» Et le foudre est souvent aux places
» Quy plus haut élevent leur front.

» Les édifices orgueilleux,
» Voisinant le Ciel de leurs testes,
» Ont tant plus le chefsouscilleux
» Battu d'ordinaires tempestes
» Qu'ils élevent plus haut leurs testes;
» Et les aquilons furieux
» Ne battent gueres que les faistes
» Des rochers plus audacieux.

» Mais aux chaumieres du pasteur,

» Quy s'applanissent contre terre,
» Les foudres d'été ne font peur,
» Ny les vents que l'hiver desserre :
» Jupin ne darde son tonnerre
» Contre les humides vallons ;
» Et les roseaux n'ont jamais guerre
» Contre les roydes aquilons. »

Porcie vient déplorer la mort de son pere, et faire des vœux pour Brutus, qui, avec Cassius, défend la liberté expirante.

» Déja loin de Tithon, l'aurore matineuse
» Chasse les rouges feux de la nuit sommeilleuse (dit-elle),
» Et jà Phœbus, monté sur le char radieux,
» Vient de sa torche ardente illuminer les cieux.
» Sus, misérable, sus, sus, pauvre infortunée !
» Recommence tes pleurs avecque ta journée !
» . . . .
» Que ne mourus-je alors qu'aux rivages d'Afrique
» Mon pere combattoit pour notre République !
» O généreux Caton ! que ne commandois-tu
» Que ta fille Porcie ensuivît ta vertu !
» T'accompagnant là-bas sur le sombre rivage
» Où descendit ton ame, évitant le servage,
» J'eusse par mon trespas fait connoistre à Pluton
» Qu'à bon droit j'eusse esté la fille de Caton,
» De ce Caton Romain, que tout le monde estime,
» De ce Caton fameux quy, d'un cœur magnanime,

» Tant qu'il fust jouissant de la douce clarté ,
» Combattist ardemment pour nostre liberté. »

Le Chœur chante encore des stances imitées d'Horace, sur le bonheur de la médiocrité paisible.

» Heureux qui d'un soc laboureur,
» Loin de la civile fureur ,
» Avec ses bœufs cultive
» Sa paternelle rive ! . . . . &c. »

La Nourrice discourt ensuite sur l'inconstance de la fortune.

» Quiconque voudra voir combien est tromperesse
» La faveur que départ l'inconstante Déesse ,
» Et combien follement nous tourmentons nos cœurs
» Après la vanité de ces vaines grandeurs,
» Quy voudra voir comment les puissances mondaines
» Sujettes au destin balancent incertaines,
» Rome te vienne voir ! il verra des pasteurs
» Avoir esté jadis tes premiers fondateurs ,
» . . . . , . . .
» Lorsqu'en leurs dures mains le bâton pastoral
» Tourna sa rude forme en un Sceptre Royal,
» Puis de tels citadins la race estant sortie
» Quy tient ore à ses loys la terre assujettie.
» Mais encor verra-t-il plus nouveau changement,
» S'il confere aujourd'hui ton antique ornement
» Au misérable estat quy te tient affligée,

» Toy quy dessous ton joug as l'Afrique rangée,
» Que les peuples d'Europe, et ceux que le soleil
» Visite tous les jours dès son premier réveil,
» Craignent épouvantés, comme les colombelles
» Craignent quand le vautour vient fondre dessus elles.
» . . . . , . . &c. »

Porcie paroît, en s'écriant :

» O désastre cruel ! ô sort impitoyable !
» O douleur quy n'a point de douleur comparable !
» . . . . . . .Je voy nos Tyrans
» Et leurs meschancetés tous les jours prospérans,
» Quy maîtres sur nos cœurs comme dessus nos vies
» Veulent nos libertés vilement asservies,
» Suivre l'immanité de leurs affections,
» Quy veulent effrontés dans leurs proscriptions,
» Qu'en leurs meurtres sanglans nos faces menteresses
» Portent publiquement indices de liesses :
» Ils défendent nos pleurs et ne veulent souffrir
» Que l'on regrette ceux qu'ils commandent mourir.

LA NOURRICE.

» Quy pourra mettre fin à vos larmes piteuses ?

PORCIE.

» Celuy quy m'enverra sur les rives ombreuses.
» . . . .

LA NOURRICE.

» Quel bien en votre mort recevra la patrie ?

PORCIE.

» Mais quel bien reçoit-elle en ma dolente vie ?

LA NOURRICE.

» Vivez, vivez joyeuse, attendant que les Dieux
» Vous ramenent icy Brute victorieux,
» Pour détruire à son tour la ligue Césarée,
» Et rendre en liberté sa patrie esplorée.

PORCIE.

» Je crains. . . .

LA NOURRICE.

Que craignez-vous ?

PORCIE.

Le malheur des combats.

LA NOURRICE.

» Avez-vous doncques peur qu'il ne surmonte pas ?

PORCIE.

» Leur pouvoir est plus grand.

LA NOURRICE.

Sa querelle est meilleure.

PORCIE.

» Mais les Dieux inconstans sont pour eux à ceste heure.

LA NOURRICE.

» Quoy ! que les Immortels quy sont nostre support
» Délaissent nostre droit pour maintenir leur tort !

PORCIE.

» Ils ont jà tant de fois nostre attente trompée,
» Suivant sous cet espoir le party de Pompée !

LA NOURRICE.

» Mais le Tyran vainqueur, incontinent destruit,
» De ces heureux combats n'emporta pas grand fruit.

PORCIE.

PORCIE.

» Plust au grand Jupiter qu'il dominast encore !

» . . . .

LA NOURRICE.

» Hé ! quoy, voudriez-vous que César fust en vie ?

PORCIE.

» Mais je voudrois encor qu'il tinst Romme asservie.

LA NOURRICE.

» Hé ! Dieux, que dites-vous ?

PORCIE.

Je dy la vérité.

LA NOURRICE.

» De vouloir nostre mal ?

PORCIE.

Mais nostre utilité.

LA NOURRICE.

» Utilité de voir un Tyran nous contraindre ?

PORCIE.

» Non, mais de plusieurs maux il faut choisir le moindre.

LA NOURRICE.

» . . . .

» Quy meurt pour le pays vit éternellement.

PORCIE.

» Quy meurt pour des ingrats meurt inutilement. »

Elle a des pressentimens sur l'impuissance des efforts de Brutus à venger la liberté. En effet, le Chœur termine cet acte par des lamentations

sur le bruit qui se répand de la victoire d
Triumvirs.

Au troisieme acte, Arée se plaint ainsi d'avo
quitté sa tranquille retraite pour le séjour tumu
tueux de la ville :

» Oh! que plus sûrement je devidois ma vie
» Eloigné des poisons de la mordante envie
» Dans les rocs caverneux du golfe parien,
» Où franc de mille soins je demeurois tout mien,
» N'ayant en mon esprit autre sollicitude
» Que de vaquer paisible au repos de l'estude !
» Lors quel plaisir m'estoit-ce, élevé dans les Cieux,
» De contempler le cours du soleil radieux,
» Son chemin éternel, et comme autour du monde
» Il traisne tous les jours sa clarté vagabonde. »

Octave paroît, et le Philosophe tâche, par
des maximes tirées d'Horace, de Virgile et de
Séneque, à le porter à la clémence envers les
ennemis de César.

« Jamais donc entre vous ne verray-je la paix (lui dit-il)

OCTAVE.

» Tant qu'ils seront vivans vous n'en verrez jamais.

ARÉE.

» La clémence est l'honneur d'un Prince débonnaire.

OCTAVE.

» La rigueur est toujours aux Princes nécessaire.

ARÉE.

» Un Prince est bien voulu par son humanité.

OCTAVE.

» Un Empereur est craint par sa sévérité.

ARÉE.

» Soyez prompt à douceur et tardif à vengeance.

OCTAVE.

» Mais bien prompt à rigueur et tardif à clémence.

ARÉE.

» Un Prince trop cruel ne regne longuement.

OCTAVE.

» Un Prince trop humain ne regne sûrement.

ARÉE.

» César pour se venger n'a proscrit jamais homme.

OCTAVE.

» S'il les eust tous proscrits il régneroit à Romme. »

Arée ne peut parvenir à l'adoucir. Il se retire ; et Antoine vient, avec Vintidie, raconter à Octave et à Lépide la victoire navale qu'il a remportée sur les ennemis de César. Octave et Lépide excitent Antoine à poursuivre le jeune Pompée. Antoine dédaigne ce conseil, et leur répond :

» . . . . Mon magnanime cœur
» Hait naturellèment une telle rigueur.

» Je ne puis offenser, content de la victoire,
» L'ennemy combattu quy me quitte la gloire.
» Je ne me veux souiller d'un sang sy malheureux,
» Semblable au preux lion, au lion généreux. »

Les Triumvirs font ensuite le partage de l'Empire entre eux, et les soldats demandent à partager aussi le butin pris sur les ennemis.

Au quatrieme acte, un Messager vient apprendre à Porcie la défaite et la mort de Cassius et de Brutus.

» . . . . Brutus quy lors se voit (dit-il)
» Totalement fraudé de l'espoir qu'il avoit,
» Monte sur un costeau que depuis sa défaite
» Plusieurs de nos soldats avoient pris pour retraite,
» S'estant par plusieurs fois vainement efforcé,
» De rentrer dans son camp qu'on luy tesnoit forcé,
» Admonesta chacun de penser à se rendre,
» Puisqu'ils ne pouvoient plus la liberté défendre.
» Lors s'escartant de nous, et prenant seulement
» Straton avecque luy, qu'il aymoit saintement,
» Dressa les yeux au Ciel, sans siller les paupieres,
» Prononçant d'un grand cœur ces paroles dernieres:
» O débile vertu! maintenant voy-je bien
» Que ta force et faveur que je suivois, n'est rien.
» Je t'honorois pourtant, comme estant quelque chose;
» Mais je voy que de toy la fortune dispose. . . ,

» Puis il pria Straton de ne vouloir souffrir
» Que César se vantast de l'avoir fait mourir ;
» Ains qu'il voulust plustost l'homicider luy-mesme,
» A quoy il obéit, avec un deuil extresme. . . »

Le Messager ajoute qu'Antoine a fait embaumer le corps de Brutus, et qu'il l'envoie à Porcie, pour qu'elle le place au tombeau de ses ancêtres.

» O célestes cruels ! est-ce ainsy que le vice
» Opprime la vertu et le fort la justice (s'écrie-t-elle) ?
» Est-ce ainsy que le mal est soustenu de vous ?
» Est-ce ainsy que le bien porte vostre courroux ?
» . . . .
» O cruels ! ô cruels ! que vous fait cet Empire,
» Pour le vouloir ainsy par trois Tyrans destruire ?
» Que vous a fait mon Brute et ceux qu'avecque luy
» Nous voyons par vos mains abattus aujourd'huy ?
» . . . .
» Vous déloyale mer quy courbastes le dos
» Sous nos vaisseaux armés, et quy dessus vos flots
« Fistes voguer mon Brute, au lieu de me le rendre
» Vous me rendez un corps prêt de réduire en cendre !
„ Vous ne l'eûtes pas tel commis à vostre foy !
„ Vous le pristes vivant, vivant rendez-le moy !
„ . . . .
„ O folle que je suy ! ô folle d'estimer
„ Que loyauté se trouve en la parjure mer ! »

Porcie invoque à son secours les puissances Célestes et Infernales, et les conjure de la délivrer de la vie. Tout ce qu'on fait pour la consoler ne sert qu'à l'irriter davantage.

„ O cruauté du Ciel ! que diront aux enfers
„ Les vieux Peres Romains de nos malheurs soufferts
(continue-t-elle) ?
„ Que diront les Marcels, les Torquats et encore
„ Les Scipions vainqueurs de la campagne More ?
„ Que diront-ils là-bas, entendant aujourd'huy
„ Leur race se courber sous le pouvoir d'autruy ?
„ . . . .
„ O Brute ! je te suy ; mais reçoy, cependant,
„ Les larmes que je viens sur ton corps respandant !
„ Reçoy, mon cher mary, devant que je descende,
„ Ces funébres baisers dont je te fais offrande. „

L'acte finit par un Chœur du Peuple, qui conjure les Dieux de protéger l'Empire contre les ennemis de sa liberté, ou de la détruire entiérement.

Au cinquieme acte, la Nourrice et un Chœur de Femmes déplorent les malheurs de la République, et ceux de Brutus et de Porcie.

„ Le Tybre, quy souloit enorgueillir ses rives
„ Du superbe appareil des despouilles captives

„ Que nos Princes vaillants tiroient de toutes parts ,
„ Ne charge plus ses flots que de nos étendarts (disent-
elles).

La Nourrice raconte ainsi les moyens qu'a employés Porcie pour se tuer :

„ Elle eust recours au fer pour s'en percer le sein;
„ Mais nous, quy l'avisant accourusmes soudain,
„ Luy ôtasmes des mains, et tout cédant ; sa rage
„ Béante après sa mort luy pouvoit faire outrage ;
„ Mais ce fust bien en vain. . . . .
„ . . . .
„ Elle pense, songe, arde et repense pour lors
„ Comment elle pourroit désanimer son corps.
„ Puis ayant à part soy sa mort déterminée,
„ Languissante s'assied près de la cheminée,
„ Et ne voyant personne à l'entour du foyer
„ Quy semblast soupçonner la vouloir épier,
„ Prend des charbons ardens et d'un regard farouche
„ Guignant de çà, de là, les enferme en sa bouche,
„ Les dévale au gozier. Puis se venant serrer
„ Et la bouche et le nez de peur de respirer,
„ S'estouffa de ses mains, et tombant renversée,
„ Nous fist bien présumer qu'elle fust trespassée.
„ Nons accourons au bruit, et chacune de nous
„ S'arrachant les cheveux, se martelant de coups,
„ Eleve un cri semblable à celuy qu'en Phrygie
„ Les Corrybantes font célébrant leur orgie ,

» Lorsque le Mont Ida résonne des grands cris
» Qu'ils hurlent par troupeaux, troublés de leurs esprits,
» Ou semblable à celuy des Matronnes Troyennes
» Lorsque le feu rampoit aux tours Dardainiennes,
» Que leurs temples ardoient et que leurs ennemis
» Egorgeoient, déloyaux, leurs espoux endormis. »

Le Chœur des Femmes et des jeunes Filles adresse un chant funebre aux mânes de Brutus et de Porcie, et la Nourrice termine la Piece et sa vie par ces vers :

« Pleurez, filles, pleurez pour vos propres miseres,
» Quy retiendrez icy vos ames prisonnieres ;
» Pleurez vostre malheur, pleurez, hélas! pleurez
» Les infinis tourments que vous endurerez.
» Quant à moy, quy suivray les pas de ma maîtresse,
» Je n'ay pas de besoing de pleurer ma vieillesse :
» Ce poignard que je tiens, ce poignard que voicy,
» M'enferrant l'estomach, m'ostera ce soucy. »

(*Elle se tue.*)

Hippolyte, Tragédie avec des Chœurs, dédiée à MM. de Rambouillet, suivie d'une Élégie adressée à Nicolas Ronsard, sieur des Roches, fut imprimée à Paris, chez Robert Etienne, en 1573, *in*-8°.

L'Ombre d'Egée ouvre la Piece en prédisant

tous les malheurs qui doivent accabler sa famille. L'affreux Tartare lui est, dit-il, moins redoutable que le séjour d'Athenes, depuis qu'un monstre cruel, le Minotaure, qui défendoit l'entrée du Dédale, prit pour victimes la plupart des Citoyens de cette Ville. Son fils Thésée est le seul qui, aidé des conseils et des secours d'Ariane, ait pu triompher du monstre. Ce succès l'enfla d'orgueil, et l'engagea à en tenter de trop téméraires :

» Mais (dit l'ombre, en s'adressant à Thésée), ainsy qu'il advient que l'humaine nature
» Insasiable d'heur convoite outre mesure
» Et jamais ne s'arreste à médiocrité,
» Non bien content d'avoir ton malheur évité
» Tu brigandes Minos, et, corsaire, luy pilles
» Avecque ses trésors ses deux plus cheres filles. »

Égée, qui a cru son fils la proie du Minotaure, s'est, de désespoir, précipité dans la mer, à laquelle il a donné son nom. Mais arrivé aux sombres bords, il a vu Thésée, encouragé par son premier succès, aller, avec Pirithoüs, tenter d'enlever la Reine des Enfers; et sans le secours d'Alcide, cette audace auroit

été suivie d'une détention et d'un supplice éternels. Pluton, à la priere d'Alcide, n'a même consenti à rendre Thésée au jour, qu'en l'abandonnant aux Furies qui doivent le tourmenter sans cesse, et en faire le bourreau de son fils Hippolyte.

L'Ombre d'Égée se retire après avoir ainsi commencé à exposer le sujet de la Tragédie, et Hippolyte paroît ensuite, en félicitant le soleil sur son retour.

» O beau soleil luisant (s'écrie-t-il), belle et claire planette
» Quy pousses tes rayons dedans la nuit brunette,
» O grand Dieu perruquier, quy, lumineux, esteins,
» Me décharmant les yeux, l'horreur des songes vains
» Quy ores travailloient, durant ceste nuit sombre,
» Mon esprit combattu d'un larmoyeux encombre !
» Je te salue, ô pere ! et ressalue encor,
» Toy, ton char, tes chevaux et tes beaux rayons d'or! »

Il raconte un songe, dans lequel il a vu un monstre terrible, qu'il a combattu, avec courage :

» Mais, las ! peu me servist ceste brave asseurance (dit-il),
» Car luy sans faire cas du fer que je luy lance,

» Non plus que d'un festu que j'eusse eu dans la main,
» Me l'arrache de force et le rompt tout soudain;
» Me renverse sous luy, me traisnace et me roule
» Aussy facilement qu'il l'eust fait d'une boule. »

Réfléchissant au peu de fonds que l'on doit faire sur les songes, il ajoute :

» Le songe ne doit pas estre cause d'ennuy,
» Tant foible est son pouvoir quand il n'y a que luy.
» Ce n'est qu'un vain semblant, un fantosme, une image
» Quy nous trompe en dormant, et non pas un présage. »

Cependant il croit que tout lui en est un de quelque prochain malheur et de la colere des Dieux, qui semblent même rejetter les sacrifices qu'il leur offre. Un Chœur de Chasseurs termine cet acte par un Hymne en l'honneur de Diane.

Phedre ouvre le second acte avec sa Nourrice, et s'adressant d'abord à son pays, elle s'écrie :

» Las! pourquoy, ma patrie, as-tu voulu, cruelle!
» Me faire cheoir es mains d'un amant infidele,
» D'un époux desloyal quy, parjurant sa foy,
» Adultere sans cesse et ne fait cas de moy,

» Me laisse désolée, hélas ! hélas ! me laisse
» Sur ce bord estranger languissant de tristesse ?
» . . . .
» Voilà mon beau Thésée, quy, suivant sa coustume
» D'estre instable en amours, d'un nouveau feu s'allume ;
» Voilà qu'il m'abandonne, après que le cruel
» M'a fait abandonner mon séjour naturel,
» Après qu'il m'a ravie aux yeux de mon bon pere
» Et aux embrassemens de ma dolente mere,
» Fugitive, bannie et qu'il a contenté
» Son ardeur des plaisirs de ma virginité.
» Il va, de Piritois compagnon détestable,
» Enlever de Pluton l'épouse vénérable ;
» La terre leur est vile, ils vont chercher là bas
» Sur les rivages noirs les amoureux esbats :
» L'enfer quy n'est qu'horreur, quy n'est que toute rage,
» Qu'encombre et que tourment ne dompte leur courage. »

Phedre se plaint ensuite de la passion que lui a inspiré le fils de Thésée.

« Souffrirai-je toujours, ô malheureux amour ?
» Que maudite soit l'heure et maudit soit le jour
» Que je te fus sujette ! ô quatre fois maudite
» La fléche que tu pris dans les yeux d'Hippolyte !
» . . . .

LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

» Languirez-vous toujours, race de Jupiter,
» Sous ce monstre d'amour que vous deussiez dompter ?
» Domptez-le, ma maîtresse, et par cet acte insigne
» Montrez-vous, je vous pry, de vostre Thésé digne.
» Thésée est renommé par tout cet univers,
» Pour avoir combattu tant de monstres divers ;
» Et vous remporterez une pareille gloire,
» Sy de ce fier serpent vous avez la victoire.
» . . . .

PHÉDRE.

» J'ai bonne confiance en la faveur céleste.

LA NOURRICE.

Pensez-vous que les Dieux favorisent nos maux ?

PHÉDRE.

» Appellez-vous un mal mes amoureux travaux ?

LA NOURRICE.

» Non, ce n'est pas un mal, c'est un crime exécrable,
» Un prodige, un forfait quy n'a point de semblable.

PHÉDRE.

» O puissante Vénus !

LA NOURRICE.

Vénus n'invoquez point.

PHÉDRE.

» Las ! Nourrice, pourquoy ? c'est son fils qui me poind.

LA NOURRICE.

» Un Dieu n'est point auteur d'un sy vilain inceste.

PHÉDRE.

» Il embrase mon cœur.

LA NOURRICE.

Plutost il le déteste !

PHÉDRE.

» Les Dieux ne sont fâchés que l'on s'aime icy-bas.

LA NOURRICE.

» Les Dieux ne sont joyeux de nos sales esbats.

PHÉDRE.

» Ils sont touchés d'amour aussy bien que nous sommes.

LA NOURRICE.

» Ils ne sont point touchés des passions des hommes.

PHÉDRE.

» Hé ! quoi, pour s'entr'aimer commet-on tant de mal?

LA NOURRICE.

» Non pas pour s'entr'aimer d'un amour conjugal.

PHÉDRE.

» L'amour ne se doit point borner du mariage.

LA NOURRICE.

» Ce ne seroit sans luy qu'une brutale rage.

PHÉDRE.

» Nature ne nous fait esclaves d'un espoux.

LA NOURRICE.

» Non, mais les sainctes loys quy sont faictes pour nous.

PHÉDRE.

» Les hommes, nos Tyrans, violant la nature,
» Nous contraignent porter ceste ordonnance dure. »

Phédre vante la liberté qu'ont les animaux à s'unir entre eux à leur gré, et se plaint de ce qu'elle est interdite aux hommes.

» Là, l'innocente amour s'exerce volontaire,
» Sans paslir sous le nom d'inceste et d'adultere,
» Sans craindre d'un mary quy flambe de courroux
» Pour le moindre soupçon qu'ait son esprit jaloux.
» Et n'est-ce pas pitié qu'il faille que l'on aime
» A l'appetit d'un autre et non pas de soy-même?
» . . . .
» Mais il est chez Pluton pour violer son lict.

LA NOURRICE.

» Il ne l'en faut blasmer, ce n'est pas son délict.

PHÉDRE.

» Ceux quy sont compagnons à faire un acte infasme
» Sont compagnons aussy pour en recevoir blasme.

LA NOURRICE.

» Ce que Thésée a faict il l'a faict pour autruy.

PHÉDRE.

» Il en est d'autant plus punissable que luy.

LA NOURRICE.

» Piritois de sa Dame avoit l'ame embrasée.

PHÉDRE.

» Cela luy sert d'excuse et non pas à Thésée.

LA NOURRICE.

» L'on parlera par-tout d'un amy sy parfaict.

PHÉDRE.

» L'on parlera par-tout d'un sy malheureux faict.

LA NOURRICE.

» Pluton l'avoit jadis à sa mere ravie.

PHÉDRE.

» Sy Pluton a mal faict y portent-ils envie?

LA NOURRICE.

» Ils ne sont ravisseurs que sur un ravisseur.

PHÉDRE.

» Pluton l'a prise à fame et en est possesseur.

LA NOURRICE.

» Mais à qui se plaindra Pluton de son offense.

PHÉDRE.

» Il ne s'en plaindra pas, il en prendra vengeance. »

La Nourrice fait tout ce qu'elle peut pour détruire la passion criminelle de Phédre, et l'engage à imiter la conduite des Dieux envers nous, lui disant qu'ils n'usent point de représailles.

» Jamais nos cruautés ne font les Dieux cruels.
» Sy nous sommes meschans, pourtant ils ne sont tels,
» Sy nous sommes ingrats à leur bonté supresme,
» Sy nous les oublions ils ne font pas de mesme.
» Ainçois le plus souvent que nous méritons bien
» D'estre punis, c'est lors qu'ils nous font plus de bien. »

Phédre persiste : elle atteste les infidélités de son époux, et s'écrie :

« Or, allez me louer la loyauté des hommes,
» Allez me les vanter. O folles que nous sommes !
» O folles quatre fois ! hélas ! nous les croyons,
» Et sous leurs feints soupirs indiscrettes ployons !
» Ils promettent assez qu'ils nous seront fideles,

» Et que leurs amitiés nous lieront éternelles !
» Mais, ô déloyauté ! les faussaires n'ont pas
» Sy-tost nos simples cœurs surpris de leurs appas,
» Sy-tost ils n'ont déçeu nos crédules pensées
» Que telles amitiés se perdent effacées ;
» Qu'ils vont nous dédaignant, se répentant d'avoir
» Travaillé langoureux, voulant nous décevoir. »

La Nourrice voyant que Phédre ne veut rien faire pour résister à son nouveau penchant, et qu'au contraire elle fait tout pour le fortifier, lui dit : qu'il est vrai que l'amour a bien du pouvoir, mais qu'il n'en prend pourtant sur nous qu'autant que nous voulons lui en accorder.

» Voire on a feint amour un redoutable Dieu,
» Vagabond, quy ne loge en aucun certain lieu.
» Il porte comme oiseau le dos empenné d'ailes ;
» Il a le beau carquois quy luy pend aux aisselles ;
» Il a toujours les yeux aveuglés d'un bandeau,
» Il a comme un enfant délicate la peau,
» La chair tendre et douillette et la perruque blonde,
» De cheveux frisotés comme les plis d'une onde,
» Cyprine l'enfanta quy sentist tost après,
» Blessée enragément, la rigueur de ses traits.
» Il guerroye un chacun, car luy quy ne voit goutte,
» Du sang d'une Immortelle aussy souvent desgoutte
» Que de quelqu'un de nous : aussy le traistre enfant
» Est du Ciel, de la terre et des eaux triomphant.

» Voilà comme le vice, en se flattant coupable,
» Couvre son appétit d'une menteuse fable :
» Voilà comme, excusant nos lubriques desirs,
» Nous bastissons un Dieu forgeur de nos plaisirs,
» Auteur de nostre honte, et n'avons peur qu'un foudre
» Pour telle impiété nous broye tous en poudre.
» . . . .
» Mais quy vous fleschira ce jeune homme inflexible ?

ajoute la Nourrice, en parlant d'Hippolyte.

» Voyez-vous pas combien il est inaccessible ?
» Comme l'amour il fuit, et l'amoureux lien ?
» Comme il est solitaire en amazonien ? »

Phédre dit qu'elle veut le suivre en tous lieux, et parvenir à toucher son cœur ; ou, plutôt, qu'elle veut mourir, puisque la mort seule peut l'affranchir de la honte de sa passion. La Nourrice, effrayée de ce projet, se range enfin de son parti, et s'écrie :

» Hé ! que voulez-vous faire, et pour quy mourez-vous ?
» Rompez plutost la foy promise à vostre espoux,
» Et plustost mesprisez le bruit du populaire ;
» Mesprisez-le, mon cœur, plustost que vous mal faire.
» . . . .
» Il nous faut aborder cet homme solitaire (continue-t-elle).

» Et tascher d'amollir son naturel sévére ;
» Cela sera ma charge. . . . . . . &c. »

Le Chœur vient finir l'acte, en chantant des stances sur la tyrannie de l'amour :

» Ne verrons-nous jamais le jour
» Que l'on soit libre de l'amour ?
» Jamais ne se verra le monde
» Affranchi de la dure main
» De ce Dieu quy regne inhumain
» Au Ciel, en la terre et en l'onde... &c. »

Au troisieme acte, Phédre invoque encore la mort pour la délivrer de sa funeste passion. Mais l'image d'Hippolyte la poursuivant sans cesse, elle croit s'entretenir avec lui, et s'éloigne dans cette illusion. La Nourrice déplore l'état de cette malheureuse Reine, qui reparoît, en s'adressant à Diane qu'elle conjure ainsi de rendre le jeune Prince sensible.

» . . . .
» Ecoute ma priere et m'exauce, Déesse !
» Ouvre le cœur glacé d'Hippolyte, et luy mets
» Les tisons de l'amour dans ses os enflammés !
» Que désormais il aime et comme moy ressente
» De l'amoureux brandon l'ardeur impatiente ;

» Qu'il se montre facile, et chasse de son cœur,
» Par toy, Vierge, attendry, toute austere rigueur! »

La Nourrice qui aperçoit Hippolyte, fait retirer Phédre, pour un moment, et engage un entretien avec le Prince, en l'invitant à renoncer à la chasse qui l'occupe sans cesse, et à se livrer aux plaisirs plus tranquilles de l'amour. Hippolyte lui répond d'abord en faisant l'éloge des amusemens champêtres.

LA NOURRICE, *continuant.*

» Il vous faut une amie, et cueillir avec elle
» Les doux fruits où l'amour tendrement vous appelle.

HIPPOLYTE.

» Je ne saurois aimer votre sexe odieux:
» Je ne puis m'y contraindre, il est trop vicieux.
» . . . .
» Je ne veux que Médée et ses actes infasmes
» Pour montrer quelles sont toutes les autres fames.
» . . . . »

Phédre revient et s'écrie, en voyant Hippolyte: . . . . .

» Quy m'a rendu mes pleurs et mes cruelles plaintes?
» Quy m'a renouvellé mes passions éteintes? »

La Nourrice l'encourage à se déclarer. Phédre

s'approche d'Hippolyte, et flatte d'abord ainsi son ambition.

» Prenez le sceptre en main, mettez-vous sur le front
» Le royal Diadesme, ainsy que les Roys font (lui dit-elle).
» Tenez, je vous le donne: il est bien plus honneste
» Que vous plutost que moy le portiez sur la teste.
» Vous estes en la fleur de vostre âge; et combien
» Que Thésé soit chéry du peuple Athénien
» Vous l'estes davantage, et votre belle grace
» Son nom moins desiré de sa jeunesse efface.
» Or, régnez, noble Prince, et prenez ce soucy
» De moy, dolente veufve, et de ce peuple-cy.

HIPPOLYTE.

» Le grand Dieu Jupiter et le pere Neptune
» Nous veuillent préserver de sy grande infortune!
» Vous reverrez mon pere à peu de jours d'icy.

PHÉDRE.

» Pluton, Dieu quy commande au royaume noircy,
» Ne le permettra pas: il est sy desbonnaire
» De laisser eschapper de son lict l'adultere.
» . . . .
» . . . . L'amour consume enclos
» L'humeur de ma poictrine et desseche mes os.
» Il rage en ma moëlle et le cruel m'enflamme
» Le cœur et les poulmons d'une cuisante flamme.

HIPPOLYTE.

» C'est l'amour de Thésé quy vous tourmente ainsy?

PHÈDRE.

» Hélas! voire, Hippolyte, hélas! c'est mon soucy.
» J'ay, misérable, j'ay la poictrine embrasée,
» De l'amour que je porte aux beautés de Thésée,
» Telles qu'il les avoit, lorsque bien jeune encor
» Son menton cotonnoit d'une frisure d'or,
» Quand il vist, estranger, la maison Dédalique
» De l'homme mi-Taureau, nostre monstre Crétique.
» Hélas! que sembloit-il? Ses cheveux crespelés
» Comme soye retorse en petits anelets,
» Luy blondissoient la teste, et sa face estoilée
» Estoit entre le blanc de vermillon meslée.
» Sa taille belle et droicte, avec ce teint divin,
» Ressembloit esgalée à celle d'Apollin,
» A celle de Diane, et sur-tout à la vostre,
» Quy en rare beauté surpassez l'un et l'autre.
» Sy nous vous eussions veu quand vostre géniteur
„ Vinst en l'isle de Créte, Ariadne, ma sœur,
„ Vous eust plutost que luy, par son fil salutaire,
„ Retiré des prisons du Roy Minos, mon pere.
„ . . . .
„ O tourment de mon cœur, amour quy me consommes!
„ O mon bel Hippolyte, honneur des jeunes hommes!
„ Je viens, la larme à l'œil, me jecter devant vous,
„ Et d'amour enyvrée embrasser vos génoux,
„ Princesse misérable, avec constante envie
„ De borner à vos pieds mon amour et ma vie.
„ Ayez pitié de moy!

HIPPOLYTE.

O grand Dieu Jupiter,

„ Peux-tu voir une horreur sy grande et l'escouter ?
„ . . . .
„ Et toy, Soleil, quy luis par tout ce grand espace,
„ Peux-tu voir sans paslir les crimes de ta race ?
„ . . . .
„ O fame détestable, ô fame dont le cœur
„ Est en meschancetés de ton sexe vainqueur !
„ O pire, mille fois, et d'ardeur plus esnorme
„ Que ta mere quy eust un monstre sy difforme !
„ . . . .

PHÉDRE.

„ Hélas ? c'est le destin de nostre pauvre race
„ Vénus nous est cruelle et sans cesse nous brasse
„ Une amour desresglée ; et que peut nostre effort
„ Encontre une Déesse et encontre le sort ? „

Phédre, emportée par sa passion, embrasse Hippolyte, qui dans un mouvement d'indignation et de colere, tire son épée et veut l'en percer. Elle s'offre à ses coups ; mais il laisse échapper le fer de ses mains et s'enfuit. La Reine se retire, pleine de confusion, et la Nourrice s'empare de l'épée, voulant la faire servir de témoin contre le Prince, qu'elle court accuser devant le peuple, d'avoir voulu insulter la Reine. Le Chœur termine l'acte par des stances sur la perfidie des femmes.

Thésée ouvre ainsi le quatrieme acte, en arrivant du Tartare : . . . .

„ Je viens du creux séjour, des esternelles nuits,
„ Et de la triste horreur des enfers pleins d'ennuys.
„ . . . .
„ Quel labeur m'a esté d'avoir depuis le fond
„ De l'enfer sceu monter jusques icy à mont ?
„ D'avoir sceu esviter la mort en la mort mesme,
„ Et de te suivre, Alcide, en la force supresme ? „

La Nourrice paroît et s'écrie :

„ Ah ! maison désolée !

THÉSÉE.

Hé ! quel bruit est-ce-là ?

LA NOURRICE.

„ Que la mort n'ay-je au cœur !

THÉSÉE.

Que veut dire cela ?

„ . . . .
„ D'où vient un sy grand trouble ? . . .
„ . . . .

LA NOURRICE.

„ Phédre se veut défaire. . . . . .
„ . . . .

THÉSÉE.

„ Quy peut à mon retour causer ce desconfort ?

LA NOURRICE.

„ C'est pour vostre retour qu'elle haste sa mort.

THÉSÉE.

THÉSÉE.

„ Elle veut donc mourir pour me revoir envie ?

LA NOURRICE.

„ Non; mais vostre retour luy en accroist l'envie. „

Phédre vient, tenant en main l'épée d'Hippolyte, et elle prie Thésée de la lui plonger dans le sein.

THÉSÉE.

„ Quelle cause vous meust de désirer la mort ?

PHÉDRE.

„ Sy je vous la disois je périrois à tort,
„ Et le fruit périroit que de la mort j'espere.
„ . . . . „

Thésée veut absolument apprendre ce fatal secret : il menace la Nourrice de le lui arracher par les tourmens. Phédre, épouvantée, se détermine à accuser Hippolyte auprès de son pere.

„ Je vous invoque, ô Dieux (dit-elle) ! ô Dieux ! je vous appelle !
„ Tesmoins de mon outrage et de ma mort cruelle !
„ Les prieres n'ont peu ma constance esmouvoir;
„ Le fer et la menace ont esté sans pouvoir.
„ Le corps a, toutesfois, enduré violence;
„ Mais de mon chaste sang j'en laveray l'offense.

THÉSÉE.

„ Quy est le malheureux quy a souillé mon lict?

PHÉDRE.

„ Un que ne croiriez pas commettre tel délict.

„ . . . .

„ . . . . Ce coutelas tranchant,

„ Qu'il laissa de frayeur au bruit du populaire,

„ Le voyant, vous fera cognoistre l'adultere. „

Thésée, furieux, en reconnoissant l'épée d'Hippolyte, qu'on lui fait croire souillé du plus affreux des crimes, adresse cette priere à Neptune :

„ O grand Dieu marinier! c'est ores que je veux
„ Te présenter dolent le dernier de mes vœux.
„ Fais, mon cher géniteur, fais que tout à ceste heure,
„ En quelque part que soit Hippolyte, il y meure.
„ . . . .
„ Ne me réfuse point, grand Dieu! car ma priere,
„ Bien qu'elle te semble estre (ainsy qu'elle est) meurdriere,
„ Est juste toutesfois; et de cerveau rassis
„ Je te requiers en don le meurtre de mon fils. „

Le Roi et la Reine s'en vont, et la Nourrice, restée seule, s'écrie :

„ O maison désolée! ô maison misérable!
„ O chétive maison, maison abominable!

„ O Phédre infortunée ! ô crédule Thésé !
„ O trop chaste Hippolyte, à grand tort accusé !
„ O moy, sur-tout, cruelle et digne d'une peine
„ Plus griéve quy soit en l'infernale pleine !....
„ C'est par toy, ma maîtresse, et pour couvrir ton mal,
„ Que j'ay trasmé sur luy ce crime capital !
„ . . . .
„ Fasse des immortels la puissante bonté
„ Que pour ton faux mesfaict faussement raconté,
„ Ton pere forcenant d'une rage jalouse,
„ Ne se souille en ton sang, trompé de son épouse !
„ . . . .
„ Ah ! lugubre maison ! aujourd'huy ta grandeur
„ Tombe sous le tison d'une amoureuse ardeur !
„ . . . .
„ Ah ! Royne désolée, auras-tu le courage
„ De voir innocemment, et par ton faux rapport,
„ Ce chaste jouvenceau soupirer à la mort ?
„ . . . .
„ Il me semble desja que les flambeaux ardens
„ Des filles de la nuict me bruslent au dedans.
„ Il me semble desja sentir mille tenailles
„ Mille serpens retorts morceller mes entrailles.
„ Je porte, ains que je tombe en l'aveugle noirceur
„ Du rivage infernal, mon tourment punisseur. „

Le Chœur ferme l'acte, en disant que c'est aux Dieux à juger les coupables ; mais qu'ils ne

doivent point punir l'innocent, et il ajoute, en s'adressant au Dieu de la mer :

„ Ores, Neptune, que Thésé
„ Brusle de trop d'ire attisé :
„ D'escouter sa voix ne t'avance,
„ De peur qu'à son meurdrier dessein
„ Trop prompt, ne luy verses au sein
„ Une éternelle répentance. „

Au cinquieme acte, un Messager apprend à Thésée la mort d'Hippolyte. Thésée veut en savoir toutes les circonstances. On lui dit qu'avant de mourir son fils a pris tous les Dieux à témoins de son innocence, en les priant de lui faire connoître l'injure qu'on lui a faite ; et en parlant du monstre vomi par la mer pour combattre Hippolyte :

» Il nage à grand' secousse (dit le Messager), et la vague qu'il fend
» Bouillonnant dans le Ciel comme foudre descend,
» L'eau se creuse au dessous en une large fosse,
» Et de flots recourbés tout à l'entour se bosse :
» Elle bout, elle escume et suit, en mugissant,
» Le monstre quy se va sur le bord élançant,

THÉSÉE.

» Quelle figure avoit ce monstre sy énorme ?

LE MESSAGER.

» Il avoit d'un Taureau la redoutable forme ;
» De couleur azuré son col étoist couvert.
» . . . . »

Il raconte l'effroi que l'aspect du monstre a causé aux chevaux d'Hippolyte, qui s'est embarrassé dans leurs rênes, est tombé en bas de son char, a été entraîné par eux et déchiré dans leur fuite. Phédre vient s'accuser à Thésée de la mort injuste de son fils, et la venger à ses yeux par la sienne.

» Hippolyte ! Hippolyte ! hélas ! (s'écrie-t-elle) je romps le cours
» Par une ardente amour de vos pudiques jours ?
» Pardonnez-moy ma vie, et sous la sépulture
» N'enfermez indigné ceste implacable injure.
» Je suy vostre homicide, Hippolyte ! je suis
» Celle quy vous enferme aux infernales nuits ;
» Mais de mon sang lascif je vay purger l'offense
» Que j'ay commise à tort contre vostre innocence.
» . . . .
» Mon cœur que tremble-tu ? quelle soudaine horreur
» Quelle horreur frissonante alentist ta fureur ?
» Quelle affreuse Mégere à mes yeux se présente ?

» Quels serpens encordés, quelle torche flambante,
» Quelle rive escumeuse et quel fleuve grondant,
» Quelle rouge fournaise horriblement ardent ?
» Ah ! ce sont les enfers, ce les sont, ils m'attendent,
» Et pour me recevoir leurs cavernes ils fendent.
» Adieu, soleil luisant, luisant soleil, adieu....
» Adieu, triste Thésée, adieu funébre lieu.
» Il est temps de mourir : sus, que mon sang ondoye
» Sur ce corps trespassé. . . . . . »

Elle se tue, et Thésée et le Chœur terminent la Piece par des regrets.

Cornélie, Tragédie, avec des Chœurs, dédiée à M. de Rambouillet, fut imprimée, à Paris, chez Robert Estienne, en 1574, *in*-8°.

Les Personnages de cette Piece sont Cornélie, fille de Métellus Scipion, veuve du jeune Crassus, et femme du grand Pompée, César, Brutus, Marc-Antoine, Cicéron, Cassie, Décime, Philippes, Affranchi de Pompée, un Messager, un Chœur de Soldats de Pompée, et un Chœur de Soldats de César.

Au premier acte, Cicéron demande aux Dieux de le prendre seul pour victime, et de détourner les maux qui accablent son pays :

» Romme, hélas! que te sert d'assujettir le monde (s'écrie-t-il)?
» Que te sert d'ordonner de la terre et de l'onde?
» Que te sert d'enfermer sous le pouvoir latin
» L'aquilon, le midy, le couchant, le matin,
» Et que le blond soleil quelque part qu'il promene
» Son char éteincelant trouve l'aigle romaine;
» Puisque ce grand Empire à tes enfans ne sert
» Que d'alléchante amorce à l'orgueil quy les perd?
» . . . .
» Tu te vantes en vain de tes nobles ayeux:
» Tu racontes en vain tes faicts victorieux;
» Cela ne sert de rien, ainçois faict que nous sommes
» En l'envieuse haine et des Dieux et des hommes.
» L'envie est toujours jointe à la prospérité:
» L'on est de l'heur d'autruy volontiers dépité;
» Et d'autant estimons nostre fortune pire
» Qu'a quelqu'un d'entre nous elle semble sourire.
» . . . .
» Nous sommes insolens des présens de fortune,
» Comme s'elle devoit nous estre toujours une.
» . . . .
» Les Dieux ne veulent point qu'aucun aille faisant
» Ce quy luy estant faict luy seroit desplaisant:
» Ils veulent que l'on juge un autre par soy-mesme,
» Et comme nous ferons qu'on nous face de mesme.
» . . . .
» Quel droit eurent jadis nos avares ancestres
» Aux Royaumes d'Asie? Etoient-ils héritiers
» Des Médes, des Persans les monarques premiers?

» Qu'avons-nous aux thrésors, aux libertés, aux vies
» De tant de nations par la force asservies,
» Dont les gémissemens et les pleurs à tous coups
» Montent jusques aux Dieux, peres communs de tous,
» Qu'ils vont importunant à leur juste vengeance
» Contre ceste cité riche de violence ?
» . . . .
» Celuy commande plus quy vit du sien content,
» Et quy va ses desirs par la raison domptant.
» . . . .
» Nostre félicité n'est aux possessions :
» Elle est de commander à nos affections. »

Au second acte, Cornélie en proie à la douleur, paroît avec Cicéron, qui fait de vains efforts pour la consoler :

» Plus patient on porte une dure fortune
» Quand on voit qu'elle tombe à tout chacun commune
(lui dit-il);
» Et rien tant ne console en un piteux esmoy
» Que voir un autre en mesme, ou pire estat que soy.

CORNÉLIE.

» Le malheur d'un amy faict empirer le nostre.

CICÉRON.

» Nostre propre malheur ne prend soucy d'un autre.

CORNÉLIE.

» Encore est-on atteint des tristesses d'autruy ?

CICÉRON.

» Voire quand en soy-mesme on ne sent point d'ennuy.

CORNÉLIE.

» Les larmes que l'on voit, nos larmes rafraischissent.

CICÉRON.

» Nos pleurs parmi les pleurs communément tarissent.

CORNÉLIE.

» Les miennes tariront quand cendre, en un cercueil,
» Je ne sentiray plus ny tristesse, ny deuil.
» . . . .

CICÉRON.

» Rien ne vit immortel sur terre glorieuse :
» Tout est né pour despouille à la mort rapineuse.
» Les paysans et les Roys, semblables à la fin,
» S'en vont tous, pêle-mêle, engloutis du destin. »

Cicéron ajoute, pour calmer Cornélie, qu'il voit disposée à se donner la mort, que

» C'est par timidité que soy-mesme on se tue,
» Ayant contre un malheur l'ame trop abattue.

CORNÉLIE.

» Ce n'est par lascheté, ny par faute de cœur
» Qu'on recourt à la mort pour sortir de langueur.
» . . . .

CICÉRON.

» Ma fille, gardez-vous d'irriter ce grand Dieu
» Quy met dans nostre corps, comme dans un fort lieu,
» Nostre ame pour sa garde, ainsy qu'un sage Prince
» Met garnison es forts quy bornent sa province.
» . . . .

» On l'iroit offensant luy quy veut bien qu'ainsy
» Qu'il nous preste la vie il la retire aussy. »

Le Chœur acheve l'acte, en chantant ces stances.

» Tout ce que la massive terre
» Soustient de son don nourricier
» Est suject au Ciel quy l'enserre,
» Et à son branle journalier;
» Les félicités, les désastres
» Dépendent de ce mouvement;
» Et chaque chose prend des astres
» Sa fin et son commencement.

» Les Empires quy, redoutables,
» Couvrent la terrestre rondeur
» De ces tournements variables,
» Tirent leur perte et leur grandeur;
» Et les hommes, foible puissance
» Ne sauroient arrêter le cours
» De ceste céleste influence
» Quy domine dessus nos jours.

» Rien de durable ne séjourne;
» Toute chose naist pour périr,
» Et tout ce quy périt retourne,
» Pour une autre fois refleurir.
» Les formes des choses ne meurent
» Par leurs domestiques discords

» Que les matieres quy demeurent
» Ne refacent un autre corps.

» La rondeur des boules mouvantes,
» Tournoyant d'un égal chemin,
» Couple des natures naissantes
» Le commencement à leur fin :
» Ainsy les cités populeuses,
» Quy furent champs inhabités,
„ Redeviendront plaines poudreuses,
„ Puis retourneront en cités.

„ Ne voit-on pas comme les veines
„ Des rochers dressés en coupeaux,
„ Enfantent les belles fontaines,
„ Et les fontaines les ruisseaux,
„ Les ruisseaux les grosses rivieres,
„ Des rivieres les flots chenus
„ Se vuident aux eaux marinieres,
„ Et la mer aux rochers veinus ?

„ Comme nostre ville maistresse
„ Des Princes a senty les loys,
„ La suite des temps vainqueresse
„ L'assujettira sous les Roys ;
„ Et la couronne blondoyante
„ Quy ceignist des Tyrans le chef
„ De mille gemmes rayonnantes,
„ Le viendra ceindre de rechef.

„ Mais, ainsy que la tyrannie

„ Vaincra nos cœurs abastardis ,
„ Advienne qu'elle soit punie ,
„ Ainsy qu'elle le fust jadis ,
„ Et qu'un Brute puisse renaistre ,
„ Courageusement excité ,
„ Quy des insolences d'un maistre
„ Redélivre nostre cité. „

Cornélie raconte de cette maniere, au troisieme acte, un songe qu'elle a eu, et qu'elle croit de fort mauvais augure.

„ Déja la nuit muette, ayant faict long séjour,
„ Tournoit plus loin du soir que de l'aube du jour.
„ . . . .
„ Quand d'un petit sommeil (s'il faut ainsy nommer
„ Un estourdissement quy nous vient assommer)
„ Coule dedans mes yeux inusités au somme,
„ Las et chargés des pleurs du deuil quy me consomme ;
„ Et voicy que je vois près de mon lict moiteux
„ Le funébre Pompé , d'un visage piteux ,
„ Pâle et tout descharné , non tel qu'il souloit estre
„ En triomphe porté parmi le peuple maistre ,
„ Et que dedans un throsne il voyoit à ses pieds
„ Les Roys de gros cordeaux contre le dos liés.
„ . . . .
„ Il estoit triste , affreux , les yeux creux et la face
„ La barbe et les cheveux oints de sang et de crasse ,
„ Un linceul, tout saigneux , à son dos s'estendoit,

„ Quy

Quy jusques aux talons deschiré luy pendoit.
Il desserra ses dents de peaux toutes couvertes;
Puis ceste voix sortist, quand il les eust ouvertes...
Vous dormez, Cornélie! et vostre pere et moy
Vous devrions esmouvoir de prendre tant d'esmoy!
Veillez, ma douce mie! et à nos tristes bieres,
Pitoyable, rendez les amitiés dernieres.
Un sort pareil au nostre attend mes pauvres fils,
Par un mesme adversaire et malheur déconfits.
Faites destourner Sexte en quelqu'étrange terre,
Loin du commun hazard quy commande la guerre.
. . . .
Il eust dit; et soudain une horreur frissonnante,
Une froide tresmeur dans mes veines se plante.
. . . . »

Le Chœur répond à Cornélie que l'on est souvent abusé

„ Par les fantosmes vains et larres solitaires,
„ Fréquentans les tombeaux et les creux cimetieres.
„ . . . .
„ Quy contrefont les morts de voix et de figure,
„ Et nous vont prédisant mainte triste aventure.
„ . . . .
„ Ainsy ne pensez point avoir revu Pompée;
„ Ce n'est qu'un faux démon dont vous fustes trompée. „

Vient ensuite Cicéron, qui se plaint encore

aux Dieux de ce qu'ils ont souffert que Cé
devint le Tyran des Romains.

„ Pourquoy nous avez-vous défendus des Sabins,
„ Des Samnites félons, des belliqueux Latins?
„ Pourquoy des fiers Gaulois la guerriere jeunesse
„ Avez-vous repoussé de nostre forteresse?
„ Pourquoy du Roy Molosse et du traistre Annibal
„ Avez-vous préservé le costeau Quirinal?
„ Et pourquoy fistes-vous que ma main solitaire
„ N'agueres nous sauva du feu Catilinaire?
„ Pour tomber maintenant, gardés de tant d'ennuis
„ Au servile malheur où nous avez réduits:
„ Pour servir maintenant non quelque Roy d'Asie,
„ Mais de l'un d'entre nous l'aveugle frénésie....
„ Que s'il nous reste encor quelque sang dans le cœur
„ . . . .
„ Tu ne te vanteras long-temps de tes conquestes,
„ Tu ne tiendras long-temps le joug dessus nos testes,
„ Long-temps dans nostre sang tu ne te baigneras:
„ Je prévoy que bientost tu le revomiras,
„ Comme un vilain mastin. . . . . . . &c, „

ajoute Cicéron, en parlant de César.

« Le Poëte oublie, à la fin de cette tirade qu'il fait parler le plus grand Orateur des Romains, » observent très-bien les Auteurs de l'*Histoire universelle des Théatres*.

Philippes apporte à Cornélie une urne q

renferme les cendres de son époux. Elle s'exhale en imprécations contre ses assassins, et, particuliérement, contre César qui l'a toujours poursuivi. Philippes redoute le vainqueur, et croit inspirer sa crainte à Cornélie, en lui disant :

„ . . . . Madame, gardez-vous,
„ Parlant ainsy de luy, d'irriter son courroux.

CORNÉLIE.

„ Je ne redoute point d'un Tyran la colere.

PHILIPPES.

„ Il faut redouter ceux quy nous peuvent mal faire.

CORNÉLIE.

„ Quel mal peut-il me faire ?

PHILIPPES.

Hé ! qu'est-ce que ne peut
„ Celuy quy a pouvoir de faire ce qu'il veut ?

CORNÉLIE.

„ Il ne peut rien sur moy quy me soit redoutable.

PHILIPPES.

„ Il vous fera mourir.

CORNÉLIE.

La mort m'est souhaitable. „

Le Chœur termine l'acte par ces stances.

„ Fortune, légere et sans foy,
„ Quy soumet ce monde à sa loy,

„ Inconstante Déesse
„ Quy nous embrasse et nous reçoy,
„ Puis tout soudain nous laisse.

„ Instable en nos prospérités,
„ Instable en nos adversités,
„ De nous elle se joue,
„ Quy tournons sans cesse agités
„ Au branle de sa roue.

„ Ore, elle nous montre le front
„ En joye et volupté fécond:
„ Ore, elle se retourne,
„ Et de son œil, au change prompt,
„ La faveur ne séjourne.

„ Elle n'a seulement pouvoir
„ De nous séduire et décevoir;
„ Mais sa dextre volage
„ Peut un grand Empire mouvoir
„ Comme un simple ménage.

„ Elle donne mesmes terreurs
„ Aux couronnes des Empereurs,
„ Tremblans à sa menace,
„ Qu'à la moisson des Laboureurs
„ Quy despend de sa grace.

„ Le Marchand quy faict escumer,
„ Pour le profit, l'avare mer,

,, Craintif sur le rivage,
,, Te vient, Déesse, réclasmer
,, Pour faire bon voyage.

,, Tu peux sur les flots mariniers,
,, Tu peux sur les sillons blattiers,
,, Sur les vignes fertiles,
,, Et tu peux sur tous les métiers
,, Quy s'exercent aux villes.

,, Mais sur-tout se montre ton bras
,, Puissant au hazard des combats,
,, Où, plus qu'en toutes choses
,, Quy se conduisent icy-bas,
,, Des succès tu disposes.

,, Tel a par ton pouvoir moqueur
,, Toute sa vie esté vainqueur,
,, Quy au fort de sa gloire
,, Perd contre un jeune belliqueur
,, La vie et la victoire.

,, Ainsy l'Empereur Lybien,
,, Quy du beau sang Ausonien
,, Enyvra nostre plaine,
,, Fust vaincu, vainqueur ancien,
,, D'un jeune Capitaine.

,, Et Pompé, de quy les beaux jours
,, Tu as favorisé toujours,

» De gloire libérale,
» En vain implora ton secours
» Aux plaines de Pharsale.

» Rien ne vist affranchy du sort :
» Personne, avant que d'estre mort,
» Heureux on ne peut dire.
» A celuy seul qu'estint la mort,
» Fortune ne peut nuire. »

Cassie et Décime ouvrent le quatrieme acte. Cassie, après avoir accusé les Dieux des malheurs de Rome, prétend que ces Dieux ne s'occupent nullement des choses humaines.

« Fortune embrasse tout (dit-il) : la justice et le bien
» N'ont de ces Dieux qu'on croit ny faveur, ny soutien.
» . . . .
» Nostre Tyran vainqueur, hautain de sa fortune,
» Vient ores triompher de la perte commune.
» Nous le voyons terrible, en un char élevé,
» Traisné l'honneur vaincu de son peuple esclavé.
» Ainsy Rome à César donne un pouvoir supresme,
» Et de Rome César triomphe en Prince mesme.

DÉCIME.

» Je jure par le Ciel, throsne des immortels,
» Par leurs images saints, leurs temples, leurs autels
» De ne souffrir, vray Brute, aucun maistre entreprendre

» Sur nostre liberté, sy je la puis défendre !
» . . . .
» . . . . J'aime César, je l'aime ; mais le droit
» Qu'on doit à son pays, qu'à sa naissance on doit
» Tout autre amour surmonte. et plus qu'enfant, que pere,
» Que fame, que mary, nostre patrie est chere. »

Le Chœur chante des stances contre la tyrannie. Ensuite César paroît seul, et vante ainsi ses travaux, ses conquêtes et sa gloire.

» O sourcilleuses tours ! ô côteaux décorés !
» O Palais orgueilleux ! ô temples honorés !
» O vous murs, que les Dieux ont maçonnés eux-mêmes,
» Eux-mesmes étoffés de mille diadesmes,
» Ne ressentez-vous point le plaisir en vos cœurs
» De voir vostre César le vainqueur des vainqueurs,
» Par tant de gloire acquise aux Nations estranges,
» Accroistre son Empire, ainsy que vos louanges !
» Et toy fleuve orgueilleux, ne vas-tu par tes flots
» Aux Tritons mariniers faire bruire mon los,
» Et au pere Océan te vanter que le Tybre
» Roulera plus fameux que l'Euphrate et le Tygre ?
» Jà presque tout le monde obéit aux Romains
» Ils ont presque la mer et la terre en leurs mains ;
» Et soit où le soleil de sa torche voisine
» Les Indiens perleux au matin illumine,
» Soit où son char lassé de la course du jour

» Le Ciel quitte à la nuit quy commence son tour,
» Soit où la mer glacée en christal se resserre,
» Soit où l'ardent soleil séche et brusle la terre
» Les Romains on redoute ; et n'y a si grand Roy
» Quy au cœur ne frémisse oyant parler de moy.
» César est de la terre et la gloire et la crainte,
» César des vieux guerriers a la louange esteinte ;
» Taisent les Scipions, Rome, et les Fabiens,
» Les Fabrices, Mérels, les vaillants Déciens !
» Les Gaulois quy jadis au Tybre venoient boire,
» Ont veu boire sous moy les Romains dans la Loire;
» Et les Germains affreux nés au métier de Mars
» Ont veu couler le Rhin dessous mes estendards. »

Antoine vient le trouver, et l'engager à se défier de la plupart de ceux à l'élévation desquels il a travaillé ; mais César lui répond par ces vers, qui sont la traduction des mots que l'on prétend qu'il prononça le jour même qu'il fut assassiné.

« La mort qu'on ne prévoit et quy sur nous se darde,
» D'un effort imprévu, sans qu'on s'en prenne garde,
» Me semble la plus douce, et s'il plaisoit aux Dieux
» Que je mourusse ainsy, j'en mourrois beaucoup mieux;
» La crainte que l'on a d'un mal, tant soit extresme,
» Trouble plus un esprit que ne fait le mal mesme. »

Un Chœur de Soldats de César termine cet

acte par des vœux pour ce nouvel Empereur, et imités, en partie, d'Horace.

Au cinquieme acte, un Messager vient apprendre à Cornélie la défaite de Scipion. Elle avoit espéré qu'il la vengeroit sur César de la mort de Pompée; mais le Messager lui raconte ainsi les détails de la déroute de l'armée de Scipion, qui, avant de combattre, disoit à ses guerriers, pour les engager à défendre la liberté avec ardeur:

» Voicy, mes compagnons, le beau jour, voicy l'heure
» Qu'il convient que chacun ou soit libre, ou qu'il meure.
» De ma part je ne veux d'ancien Sénateur,
» D'Empereur, de Consul devenir serviteur.
» . . . .
» Nous ne combattons point pour ravir des thrésors,
» Nous ne combattons point pour eslargir nos bords.
» . . . .
» Mais bien nous combattons pour nostre liberté,
» Pour le peuple Romain par la crainte escarté;
» Nous combattons, enfans, pour nostre propre vie,
» Pour les biens, les honneurs, les loix et la patrie.
» Ores, le bien, l'Empire et l'Etat des Romains,
» Le vray prix du vainqueur balance entre nos mains.
» Pensez comme aujourd'huy les matrones pudiques

» Invoquent les bons Dieux dans nos temples antiques.
» . . . .
» Je voy Rome en horreur, en triste solitude,
» Et les vieux Sénateurs gémir leur servitude.
» Ils levent dessus nous et le cœur et les yeux.
» . . . .
» Or, sus, monstrons-nous donc dignes de nos ancestres
» Combattons de tel cœur que demeurions les maistres.»

Et en parlant de la bataille entre l'armée de Scipion et celle de César, le Messager dit :

» La discorde sanglante, à longs serpens crineuse,
» Les bras nuds, teste nue, erroit, Déesse affreuse!
» Au travers des scadrons, les alloit animant
» D'un fouet sonnant le meurtre et d'un tison fumant.
» . . . .
» César de quy les yeux brilloient éteincellans,
» Des siens espoinçonnoit les courages bruslans.
» . . . .
» Serrés, pieds contre pieds, ses guerriers bataillans
» Vont la teste baissée, et fermes sur leurs piques,
» Ouvrent, de grand effort, les Phalanges Lybiques;
» Fendent tout, rompent tout, renversent, tempesteux,
» Tout ce que faisant teste ils trouvent devant eux.
» Nos gens prennent la fuite, et ne peut la priere,
» Ny l'exemple des chefs arrester leur carriere :
» Ils courent éperdus, comme aux champs calabrois
» Quand trois loups affamés, quy débusquent d'un bois,
» Donnent dans les brebis, les fuyardes s'espandent,
» Aux yeux de leurs bergers quy hardis les défendent.

CORNÉLIE.

» O fortune cruelle !

LE MESSAGER.

On ne resista plus :
» Tout fust soudain remply d'un désordre confus. »

Il fait une description anatomique des morts et des mourans, et dit que Scipion, forcé à céder, a gagné le port, et s'est embarqué pour se rendre en Espagne, où il espéroit lever une nouvelle armée ; mais qu'il a été maltraité par la tempête et poursuivi par César.

» Là ce quy nous restoit de noblesse Romaine
» Mourust l'épée au poing devant son capitaine (ajoute le Messager)
» Lors voyant Scipion son navire entrouvert,
» De feu, de fer, de sang et d'ennemis couvert,
» Ses gens mis aux couteaux, le ciel, l'onde, la terre
» Et les Dieux conjurés à luy faire la guerre,
» Se retire à la poupe, et d'un visage franc
» Regardant son estoc quy rougissoit de sang,
» Dit : puisque nostre cause est par les Dieux trompée,
» Je n'ay plus de secours qu'à toy, ma chere épée !
» Qu'à toy, mon dernier bien ! j'auray de toy cet heur
» De ne me voir jamais de libre serviteur....
» Il n'avoit achevé que d'une main cruelle,
» Il se la plante au corps, jusques à la pommelle. &c. »

Le Messager acheve son récit en disant que Scipion, après s'être percé de son épée, s'est précipité dans la mer, au moment où on alloit le secourir. Cornélie s'exhale en imprécations contre les Dieux et les hommes, qui ont les uns permis, et les autres produits tous les maux dont elle est accablée; et elle termine la Piece par ces deux vers, qu'elle adresse aux manes de Scipion et à ceux de Pompée.

» Mon pere, je vivray; je vivray mon espoux,
» Pour faire vos tombeaux et pour pleurer sur vous. »

Marc-Antoine, Tragédie, avec des Chœurs, dédiée à M. de Pibrac, fut imprimée à Paris, en 1578, chez Mamert Patisson, *in-8°*.

Au premier acte, on voit Antoine, qui ayant perdu la bataille d'Actium, s'est retiré chez Cléopâtre, Reine d'Egypte, où il est poursuivi par Octave-César. Antoine se plaint de l'inconstance de la Fortune, et même de celle de Cléopâtre, dont il croit être aussi abandonné, après en avoir reçu les plus grandes marques d'amour; mais, quoi qu'il arrive, il est déterminé

miné à ne jamais se soumettre aux loix d'Octave.

» Ait César la Fortune et tous les Dieux amis (dit-il),
» Luy ayant Jupiter et les destins promis
» Le sceptre de la terre: il n'aura la puissance
» De soumettre ma vie à son obéissance. »

Un Chœur de ses Soldats termine l'acte par ces stances.

» O mere alme des Dieux ! Nature, quy compasses
» L'ordre de l'univers,
» Et quy partis les Cieux en différentes masses
» Et en branles divers !

» Et toy, grand Jupiter, quy lambrisses le monde
» Comme un riche Palais
» De mille astres mouvans dont la carriere ronde
» Ne s'allentit jamais !

» Toy, quy vas balançant, d'un sy constant estude,
» Ces mouvemens certains,
» Ne prends-tu, Jupiter, quelque sollicitude
» De nous, pauvres humains?

» Les hommes méprisés au dessous de la fange
» Quy croupist dans un val,
» Reçoivent incertains, comme le sort se change,
» Tantost bien, tantost mal.

» Fortune aux pieds aislés, nous gouverne maîtresse
» Selon sa volonté :
» D'elle seule despend toute nostre richesse
» Et nostre pauvreté.

» Ses aveugles présens jettés à l'aventure,
» Honorent plus souvent
» Un homme vicieux, quy de vertu n'a cure,
» Qu'un homme bien vivant.

» O misérable Rome, et plus infortunée
» Que nulle autre cité
» Que ta puissante main ait jadis condamnée
» Au joug d'adversité !

» Hélas! tu montres bien que l'esclatant tonnerre
» De Jupin courroucé
» Brise plutost un Pin quy s'éleve sur terre
» Qu'un arbre atterrassé !

» Voy comme le destin autheur de nos miseres,
» Le destin envieux
» Accable maintenant d'infortunes ameres
» Ton chef audacieux !

» Immuable est le sort, sa loy quy ne s'arreste
» Pour la grandeur d'un Roy
» Ne fléchit point aussy sous la triste requeste
» D'un pauvre en son esmoy. »

Le Philosophe Philostrate ouvre le second

ıcte, en déplorant ainsi les malheurs qui accablent l'Egypte.

» O qu'estrange est le mal où le destin nous range !
» Mais, hélas ! que la cause est encor plus estrange !
» Un amour, un amour, las ! quy l'eust jamais creu !
» A perdu ce Royaume embrasé de son feu : . . . .
» Amour dont on se joue, et qu'on dit ne s'esprendre
» Que dans nos tendres cœurs, met nos Villes en cendre! »

Garnier fait dire à Philostrate que ces malheurs ont été annoncés à l'Egypte par des signes célestés, qu'il décrit, d'après Virgile. Cléopâtre paroît ensuite, accompagnée d'un Chœur d'Egyptiens. Elle a appris qu'Antoine l'accusoit de l'avoir trahi, et se plaint de ses soupçons ; mais elle ne se dissimule pas que leur amour a beaucoup contribué à la défaite d'Antoine. Le Chœur d'Egyptiens prétend qu'on ne doit l'attribuer qu'au destin.

» Les choses d'icy-bas sont au Ciel ordonnées (dit-il)
» Auparavant que d'estre entre les hommes nées ;
» Et ne peut destourner nostre imbécilité
» L'inviolable cours de la fatalité.
» . . . .
» Non, Madame, croyez que sy le Sceptre antique
» De vos ayeux régnans sur l'onde canopique

» Vous est de force osté, c'est le vouloir des Dieux,
» Quy ont souventes fois les Princes odieux.
» Ils ont à toute chose une fin ordonnée :
» Tout' la grandeur du monde est par eux terminée ;
» L'une tost, l'autre tard, selon comme il leur plaist;
» Et personne ne peut enfreindre leur arrest. »

Enfin le Chœur engage Cléopâtre à se ranger du parti du plus fort. Mais elle veut suivre la fortune de son amant, quelle qu'elle soit.

» Quel blasme me seroit-ce, hé ! Dieux, quelle infamie
« D'avoir esté d'Antoine en son bonheur amie (s'écrie-t-elle) !
» Et le survivre mort, contente d'honorer
» Un tombeau solitaire et dessus luy plorer !
» Les races à venir justement pourroient dire
» Que je l'aurois aimé seulement pour l'Empire,
» Pour sa seule grandeur, et qu'en adversité
» Je l'aurois meschamment pour un autre quitté.
» . . . .

LE CHŒUR.
» Mais quel profit rendra vostre cruel trespas ?

CLÉOPATRE.
» Le gain, ny le profit je ne demande pas.

LE CHŒUR.
» Quel los en aurez-vous de la race future ?

CLÉOPATRE.
» De gloire, ny de los je n'ay maintenant cure.

LE CHŒUR.

» Quel but en vostre mort devez-vous donc avoir ?

CLÉOPATRE.

» Le seul but de ma mort sera le seul devoir.

LE CHŒUR.

» Il faut que le devoir sur quelque bien se fonde.

CLÉOPATRE.

» C'est dessus la vertu, le seul bien de ce monde.

LE CHŒUR.

» Quelle est ceste vertu ?

CLÉOPATRE.

Ce quy nous est décent.

LE CHŒUR.

» Décent de s'outrager, de s'aller meurtrissant ?

CLÉOPATRE.

» J'esteindrai mes ennuis d'une mort généreuse.
» . . . .
» Je mourray, je mourray. Faut-il pas que sa vie »
» Sa vie et sa mort soient de la mienne suivie ? . . . .
» Cependant vous vivrez, ô mes sœurs ! et vivant
» Nos funebres tombeaux honorerez souvent,
» Y respandrez des fleurs, et quelque fois, peut-estre,
» Le tendre souvenir d'Antoine vostre maistre
» Et de moy, misérable, aux pleurs vous conviera,
» Et nos saintes amours vostre voix bénira. »

Elle ordonne au confident Diomede d'aller assurer Antoine qu'elle lui est toujours fidelle, et elle va s'enfermer dans le tombeau de ses

ancêtres. Diomede pense comme le Chœur des Egyptiens : il ne comprend pas comment Cléopâtre peut préférer de mourir pour Antoine, à la gloire d'essayer, par le pouvoir de ses charmes, à subjuguer Octave, et à soustraire ainsi son pays au joug des Romains. Le Chœur des Egyptiens termine l'acte par ces stances.

» O douce terre fertile,
» Où le soleil anima
» Le premier homme d'argile
» Que le Nil bourbeux forma !
» Nos bleds, ta fertile fange,
» D'avides brigands pillés,
» Lairront nos champs despouillés ;
» Pour voir une terre estrange,
» Quy fiére d'un tel butin
» En accroistra la louange
» De son Empire latin.

» O Nil, que sert que tes cornes
» S'aillent en terre cachant ,
» Et que tous les ans tes bornes
» S'aillent bien loin relaschant ?
» Que cent peuples tu traverses,
» Plié, courbé mille fois,
» Encernant plaines et bois
» Du cours de tes ondes perses,

» Que de sept larges gosiers,
» Lassé du chemin, tu verses
» Dedans les flots mariniers ?

» Désormais, au lieu d'un Prince
» Quy prenant son estre icy,
» De sa natale province
» Avoit naturel soucy,
» Nous verrons le front austere
» D'un Romain plein de fureur,
» Brandissant avec terreur
» La hache Proconsulaire,
» Et chassant avec nos Roys
» L'observance salutaire
» De nos politiques loys.

» Il n'est puissance mondaine
» Sy grande que le Destin ;
» Il n'en est point de sy vaine
» Quy ne voye un jour sa fin.
» Le temps abat toute chose ;
» Rien ne demeure debout :
» Sa grande faulx tranche tout
» Comme le pied d'une rose ;
» La seule immortalité
» Du Ciel estoilé s'oppose
» A sa forte Déité.

» Il viendra quelque journée
» Pernicieuse à ton heur,

» Quy t'abattra ruinée
» Sous un barbare Seigneur,
» Et de flammes impiteuses
» En tous lieux te ravageant,
» O Rome ! ira saccageant
» Tes richesses orgueilleuses,
» Et les bastimens dorés
» Dont les cismes envieuses
» Percent les Cieux éthérés.

» Comme tes forces tu dardes
» Deçà, delà, moissonnant
» Les peuples de mains paillardes,
» Sur chacun entreprenant,
» Chacun à ton infortune,
» Accourant, s'efforcera
» D'emporter ce qu'il pourra
» De la despouille commune :
» Tu verras tout empoigner,
» Sans te laisser marque aucune
» Pour ta grandeur tesmoigner.

» Semblable à l'antique Troye,
» Le séjour de tes ayeux,
» Tu seras l'ardente proye
» D'un peuple victorieux.
» Car de ce monde quy tourne
» Nous voyons journellement
» Qu'au premier commencement
» Toute chose enfin retourne,

» Et que rien, tant soit-il fort,
» Immuable ne séjourne,
» Mais est esclave du sort. »

Antoine ouvre le troisieme acte, avec son onfident Lucile, en se plaignant toujours du ort, de l'abandon de ses amis, et particuliérenent de la perfidie dont il accuse encore Cléoâtre, et il s'écrie :

» Je demeure tout seul, reste de ma fortune. »

Lucile justifie Cléopâtre du soupçon d'infidélité ; mais il conseille à Antoine de l'oublier.

» Laissez-là ceste amour quy recroist vos ennuys (lui dit-il).

ANTOINE.

» Je m'y efforce assez ; mais, hélas ! je ne puis.

LUCILE.

» Pensez qu'avez esté sy fameux Capitaine,
» Et qu'ore estes descheu par ceste amitié vaine.

ANTOINE.

» Le penser importun de ma félicité
» Me plonge davantage en ceste adversité ;
» Car rien plus ne tourmente un homme en sa misere
» Que se représenter la fortune prospere :
» Aussy c'est mon angoisse et ma peine et mon mal,
» Pareil aux passions du manoir infernal,
» Que me ressouvenir de l'heur continuel

» Qu'ores me vient tollir mon désastre cruel.
» J'ay fait trembler d'effroy tous les peuples du monde.
» . . . .
» J'ay vengeur de César, ton oncle, ingrat Octave!
» Teint du sang ennemy les rivages que lave
» Le rougeaste Enipée. . . . . . .
» . . . .

LUCILE.

» César, comme héritier des grandeurs de son pere,
» Voudra contr'imiter sa douceur débonnaire
» Envers vous, qu'il connoist extrait du mesme sang,
» Quy estes son beau-frere et tenez pareil rang
» En l'Empire Romain; quy compagnon de guerre
» Des meurtriers de César avez purgé la terre.
» Vous avez partagé ce monde en portions,
» Comme font héritiers de leurs successions,
» Et par commun accord, avez jà tant d'années
» En paisible repos vos charges gouvernées.

ANTOINE.

» L'alliance et le sang demeurent sans pouvoir
» Contre les convoiteux quy veulent tout avoir.
» Le fils à peine peut souffrir son propre pere
» En un commun Royaume, et le frere son frere:
» Tant cet ardent desir de commander est grand,
» Et tant de jalousie en nos cœurs il espand!
» . . . .
» On permettra plutost aymer celle qu'on ayme
» Que de communiquer au sacré diadesme:
» Touste chose on renverse et tout droit on esteint,

» Amitié, parentele, et n'y a rien sy sainct
» Qu'on n'aille violant pour se rendre seul maistre;
» Et n'a-t-on soin comment pourvu qu'on le puisse estre.

LUCILE.

» Hé! bien, qu'il soit Monarque et que cet univers
» Ne recognoisse plus deux Empereurs divers!
» Rome le craigne seul; l'Orient il assemble
» Avecques l'Occident, et les régisse ensemble;
» Pourquoy ne permettra qu'en repos vous viviez,
» Sans Empire, sans charge, entre les gens privés,
» Philosophant, paisible en la Grece lettrée,
» En Espagne, en Asie ou quelqu'autre contrée.

ANTOINE.

» Son Empire assuré jamais ne pensera,
» Tandis que Marc-Antoine en ce monde sera:
» La crainte et le soupçon, la défiance pasle
» Accompagnent toujours la Majesté royale,
» Engendrés de rapports; les rapports nuit et jour,
» Hostes perpétuels, ne bougent d'une Cour.

LUCILE.

» Il n'a pas faict mourir vostre frere Lucie,
» De Lépide il n'a pas la vieillesse accourcie,
» Combien que l'un et l'autre en ses mains soient tombés.
» . . . .

ANTOINE.

» Il ne craint de ceux-là la force peu guerriere.

LUCILE.

» Il ne craint un vaincu regorgéant de misere.

ANTOINE.

» La fortune se change.

LUCILE.

Un ennemy sy bas
» A grand' peine sauroit jamais lever le bras.

ANTOINE.

» J'ay faict ce que j'ay peu pour mes preuves dernie[res]
» Tout m'estant défailly, j'ay tenté les prieres;
» Lasche homme que je suy ! dont estant desjecté
» Je luy ay de nous deux le combat présenté.
» Bien qu'il soit en sa force et que jà la vieillesse
» M'oste en m'affoiblissant et la force et l'adresse,
» Sy l'a-t-il refusé, tant son cœur est couard,
» Vilainement craintif d'un louable hazard !
» C'est de quoy je me plains et de quoy je m'accuse,
» C'est en quoy la Fortune outrageusement use;
» Contre mon chef grison c'est en quoy malheureux,
» Les Immortels je blasme. à mon mal rigoureux,
» Qu'un homme efféminé de corps et de courage,
» Quy du mestier de Mars n'apprist onques l'usage,
» M'ait vaincu, m'ait dompté, m'ait chassé, m'ai[t]
destruit,
» M'ait, après tant de gloire, au dernier point réduit!
» Moy quy dessus Hercule ay guidé mon enfance,
» Ay mon los embelli d'une heureuse vaillance.
» Tesmoin en est la Gaule aux peuples indomptés.
» . . . .
» L'Espagne courageuse et l'aspre Thessalie.
» . . . .

» Enc[ore]

» Encor sy pour ternir ma louange et l'abattre
» Fortune me faisoit par un plus fort combattre,
» Et plus guerrier que moy : et qu'elle m'eust poussé
» L'un de ces Empereurs sy crains le temps passé,
» Un Camille, un Marcel, un Scipion d'Afrique,
» Ce grand César, l'honneur de nostre République,
» Un Pompee envieilly sous les horreurs de Mars;
» Et qu'après la moisson d'un monde de soldars,
» En cent combats meurtris, cent assauts, cent batailles,
» Percé d'un coup de pique au travers des entrailles,
» Je vomisse la vie et le sang au milieu
» De mille et mille corps abattus en un lieu!
» Non, non, ou je devois mourir entre les armes
» Ou, combattu cent fois, armer nouveaux gendarmes.
» Cent batailles verser et perdre avecques moy,
» Plustost le monde entier qu'il me soumist à soy,
» Luy quy n'a jamais veu les piques enlacées
» Mordre son estomach de pointes hérissées,
» A quy Mars faict horreur, et quy trop laschement
» Se cache pour n'ouir son dur frémissement.
» La fraude est sa vertu, sa ruse est la malice,
» Ses armes sont les arts du cauteleux Ulysse.
» . . . .
» Toutesfois il me dompte et me faict son butin,
» Et dompte avecque moy tout l'Empire Latin.
» O chose esmerveillable! un désordre d'Actie
» A subjugué la terre et ma gloire obscurcie;
» Car depuis, comme atteint de la foudre des Dieux,

» Comme espris de fureur, et plus que furieux,
» L'esprit troublé de mal, je n'ay jamais faict compte
» De vouloir réparer ma perte, ny ma honte :
» Je n'ay plus résisté.

LUCILE.

Les accidens guerriers
» Et sur-tout les combats, succedent journaliers,
» Tantost bien, tantost mal; et bien que la Fortune
» Es choses de ce monde ait sa force commune,
» Qu'elle modere tout, fasse tout, que tout soit
» Attaché, maniable au tour de son rouet,
» Sy nous semble pourtant que plus elle s'adonne
» Qu'à nul autre exercice au mestier de Bellone,
» Et que là sa faveur muable comme vent
» Avec plus de pouvoir se montre plus souvent,
» D'où vient qu'on voit toujours ceux quy en leur jeunesse
» Y ont eu de l'honneur le perdre en leur vieillesse.
» . . . .

ANTOINE.

» Que je dois bien maudire en mon ame offensée,
» Jour et nuict lamentant, ceste amour insensée !
» . . . .

LUCILE.

» La douce volupté, délices de Cypris,
» Débilite nos corps, offusque nos esprits,
» Trouble nostre raison, de nostre cœur deschasse

» Toustes saintes vertus, et se met en leur place.
» . . . .
» Ce venin est mortel esgalement à tous ;
», Mais il faict aux grands Roys plus d'outrage qu'à nous.
», Ils en perdent le sceptre, et par grande misere
», Le font à leur escient cheoir en main estrangere.
», Leurs peuples, cependant, la charge sur le dos,
», Sont pillés de flatteurs quy leur sucent les os ;
», Ne sont point gouvernés, servent aux grands de proye
», Tandis que ce fol Prince en ses plaisirs se noye,
», Quy n'oit rien, ne voit rien et ne faict rien de Roy,
», Semblant luy-mesme avoir conjuré contre soy.
», Lors l'esgale justice erre à l'escart bannie,
», Et se plante en son lieu l'avare tyrannie :
», Le désordre confus en tous estats se met,
», Maint crime, mainte horreur, sans crainte, se commet ;
», Puis la rébellion mutine se descouvre,
», Quy ores d'un prétexte, or' d'un autre se couvre,
», Pique les ennemis, quy aussy-tost debout
», Entrent sans résistance et s'emparent de tout.
», Voilà de volupté les effets dommageables.
» . . . .

ANTOINE.

», Il faut, il faut mourir : il faut qu'une mort belle,
», Une mort généreuse à mon secours j'appelle.
», Il me faut effacer la honte de mes jours ;
», Il me faut décorer mes lascives amours
», D'un acte courageux, et que ma fin supresme
», Lave mon déshonneur, me punissant moy-mesme.

Le Chœur des Soldats d'Antoine termine cet acte par ces stances.

» Las ! que nous tourmente l'envie
» Et le desir de ceste vie !
» Que ce nous est un fier bourreau
» Quy nous travaille et nous martelle
» D'une gesne perpétuelle
» Que l'ignoble peur du tombeau !

» La mortelle Parque, au contraire,
» Nous offre un secours salutaire
» Contre tous les humains malheurs,
» Et nous ouvre sans fin la porte
» Par où faut que nostre ame sorte
» De ces incurables douleurs.

» L'espérance quy nous conforte
» En nos angoisses n'est sy forte,
» Car souvent elle nous déçoit,
» Promettant guérir la misere
» De celuy quy toujours espere
» Un vain secours qu'il ne reçoit.

» Celuy quy d'une brave audace
» Voit sans paslir la noire face
» Du bourbeux fleuve d'Achéron,
» Et le traversant ne s'étonne
» De voir la perruque grisonne
» De son vieux battelier Charon.

„ Quy peut voir affranchy de crainte,
„ Des ombres l'effroyable feinte,
„ Errant sur les rivages cois,
„ Qu'Alecton de sa torche ardente
„ Et ses couleuvres n'espouvante,
„ Ny Cerbere de ses abois;

„ Mais quy peut disposer luy-mesme,
„ Quand il veut de l'heure supresme
„ De ses libres jours, sans effroy,
„ Ceste belle franchise estime,
„ En son courage magnanime,
„ Plus que la fortune d'un Roy.

„ Oh! que c'est une chose vile,
„ Sentant son courage imbécile,
„ Qu'au besoin ne pouvoir mourir,
„ Laissant cheoir d'une main molastre,
„ Le poignard tiré pour combattre
„ La douleur qu'on ne peut guérir! „

Octave ouvre le quatrieme acte, et, paroissant lui-même étonné de son bonheur et de sa gloire, il s'écrie:

„ Grands Dieux, quy, sans mourir, livrez tout au trespas,
„ Quy, sans jamais changer, changez tout icy-bas,
„ Vous avez élevé jusques au Ciel quy tonne
„ La Romaine grandeur, par l'effort de Bellone,

„ Maistrisant les humains d'une horrible fierté,
„ Captivant l'univers veuf de sa liberté !
„ Toutesfois aujourd'hui ceste orgueilleuse Rome,
„ Sans biens, sans liberté, ploye au pouvoir d'un homme.
„ Son Empire est à moy, sa vie est en mes mains :
„ Je commande, Monarque, au monde et aux Romains.
„ Je fais tout, je peux tout ; je lance ma parole,
„ Comme un foudre bruyant, de l'un à l'autre pôle ;
„ Soit où Phœbus attelle au matin ses chevaux,
„ Où la nuict les reçoit, recrues de leurs travaux,
„ Où les flammes du Ciel bruslent les Garamantes,
„ Ou souffle l'Aquilon ses froidures poignantes,
„ Tout reconnoist César, tout frémist à sa voix,
„ Et son nom seulement espouvante les Roys.
„ . . . .
„ Antoine le sait bien, quy de touste la terre
„ N'a Prince quy pour luy s'allie en ceste guerre,
„ Quy s'arme contre moy, redoutant le pouvoir
„ Qu'entre tous les mortels le Ciel m'a faict avoir. „

Octave prétend qu'il a dû venger l'injure faite à sa sœur, Octavie, par Antoine, qui l'a abandonnée pour Cléopâtre ; et, après avoir rappelé tous les crimes d'Antoine, il dit que, pour l'en punir, il lui a ôté, par les armes, la part qu'il avoit à l'Empire. D'ailleurs, ajoute-t-il, on ne peut régner deux en même-tems :

„ Car ainsy que le Ciel est regy d'un seul maistre,
„ D'un seul maistre régy ce bas-monde doit estre.

„ Deux compagnons ensemble, en un mesme pouvoir
„ Ne se peuvent souffrir, ny faire leur devoir,
„ Toujours sont en querelle, en jalousie, en haine,
„ Et cependant le peuple en porte seul la peine. „

Il veut affermir son autorité par la mort de tous ses ennemis; mais son confident Agrippa cherche à l'adoucir : il ne faut, lui dit-il,

„ . . . .
„ D'aucune cruauté souiller vostre victoire;
„ C'est un bienfaict des Dieux dont ne faut abuser. „
„ . . . . „

Dircet, un des gardes d'Antoine, vient dire à Octave que son maître, étant au désespoir de se voir vaincu, et ayant appris que Cléopâtre, désolée d'avoir été par lui soupçonnée de perfidie, est allée ensévelir sa douleur dans le tombeau de ses ancêtres, il l'a crue morte, n'a pas voulu lui survivre, et a ordonné à Eros, un de ses gens, de le percer de son épée; mais qu'Eros s'est d'abord frappé, et est tombé mort aux pieds d'Antoine, qui ensuite a plongé le même fer dans son sein; que Cléopâtre, informée de ce sacrifice d'Antoine, a envoyé un Messager pour demander son corps.

„ . . . .
„ . . . Arriva l'homme de Cléopâtre (continue Dircet),

„ Quy dist estre chargé, par son commandement,
„ De le faire porter vers elle au monument.
„ A ces mots le pauvre homme (Antoine, qui n'étoit
pas encore tout-à-fait mort) esmeu de grande joye,
„ Sachant qu'elle vivoit, à nous prier s'employe
„ De le rendre à sa Dame; et lors dessus nos bras
„ Le portons au sépulchre, où nous n'entrasmes pas,
„ Car la Royne craignant d'estre faicte captive
„ Et à Rome ménée en un triomphe vive,
„ N'ouvrist la porte, ainçois une corde jecta
„ D'une haute fenestre où l'on l'empaqueta,
„ Puis ses femmes et elle à mont le souleverent,
„ Et à force de bras, jusqu'au haut l'attirerent;
„ Jamais rien sy piteux au monde ne fust veu :
„ L'on montoit d'une corde Antoine peu à peu,
„ Quy l'ame alloit laissant. Sa barbe mal peignée,
„ Sa face et sa poictrine estoit de sang baignée.
„ Toutesfois, tout hideux et mourant qu'il estoit
„ Ses yeux demy-couverts sur la Royne jectoit,
„ Luy tendoit les deux mains, se soulevoit luy-mesme;
„ Mais son corps retomboit d'une foiblesse extresme.
„ La misérable Dame ayant les yeux mouillés,
„ Les cheveux sur le front sans art esparpillés,
„ La poictrine de coups sanglantement plombée,
„ Se penchoit contre bas, à teste recourbée,
„ S'enlaçoit en la corde, et de tout son effort,
„ Courageuse, attiroit cet homme demy-mort.
„ Le sang luy devaloit au visage de peine,
„ Les nerfs luy roydissoient; elle estoit hors d'haleine.
„ Le peuple, quy d'à-bas amassé regardoit,
„ De gestes et de voix à l'envy luy aydoit :

Tous crioient, l'excitoient et souffroient en leur ame,
Peinant, suant, ainsy que ceste pauvre Dame.
Toutesfois invaincue au travail dura tant
De ses femmes aydée, et d'un cœur sy constant
Qu'Antoine fust tiré dans le sépulchre sombre.
Oû je crois que des morts il augmente le nombre. „

Octave paroît touché de la perte d'Antoine. Cependant, d'après l'avis d'Agrippa, il faut, dit-il, envoyer à Cléopâtre le Messager.

„ . . . . Proculée,
„ Quy appaste d'espoir son ame désolée;
„ L'assure de propos, sy que puissions avoir
„ Ses richesses et elle en nostre plein pouvoir;
„ Car entre toute chose ardemment je souhaite
„ La pouvoir conserver jusqu'à nostre retraite
„ De ceste terre-cy, afin d'en descorer
„ Le triomphe qu'à Rome on nous doit préparer. „

Le Chœur de Soldats d'Octave termine l'acte par ces stances.

„ Toujours la guerre domestique
„ Rongera nostre République!
„ Et sans désemparer nos mains
„ Des glaives de nostre sang teints,
„ Et sans despouiller la cuirasse,

„ Nostre ordinaire vestement,
„ Nous irons-nous, de race en race,
„ Massacrer éternellement ?

„ Il faut donc que le Ciel ne cesse
„ De voir nostre affreuse destresse,
„ Et descouvre, de toutes parts,
„ De nos corps cent morceaux espars,
„ Quy rendent fertiles les plaines
„ Des estrangeres régions,
„ Orgueilleuses de se voir pleines
„ De tant de braves légions ?

„ J'espere que la cause ostée
„ De ceste guerre ensanglantée,
„ Et qu'estant nos cruels discords
„ Rompus par nos derniers efforts,
„ On verra dessus nostre rive
„ Paslir les rameaux nourriciers
„ De la palladienne Olive,
„ Au lieu de stériles lauriers.

„ Et que de Janus, le bon pere,
„ Le temple que Mars sanguinaire
„ Tenoit ouvert par ci-devant,
„ L'on fermera doresnavant ;
„ Et le morion inutile,
„ De ses panaches despouillé,
„ L'on verra pendre à la chéville,
„ Et le coutelas enrouillé. „

Au cinquieme acte, Cléopâtre paroît, avec s enfans, les femmes et les gens de sa suite, elle exprime ainsi ses malheurs:

Las! je suy le poison et la peste des miens;
Je perds de mes ayeux les sceptres anciens,
J'asservy ce Royaume à des loys estrangeres
Et prive mes enfans des biens héréditaires:
Encore n'est-ce rien, las! ce n'est rien au prix
De vous, mon cher espoux, par mes amorces pris! „

Erax, une de ses femmes, la conjure de ivre pour sauver ses enfans de la honte de suivre Rome le triomphe d'Octave, et d'être ensuite ivrés à la hache des Licteurs. Cléopâtre, efrayée à cette triste idée, ordonne à Euphron, 'un de ses gens de confiance, d'aller cacher ses enfans en Ethyopie, pour les soustraire au langer qui les menace; et s'adressant à eux:

„ Or, adieu, mes enfans, mes chers enfans, adieu (leur dit-elle)!
„ La saincte Isis vous guide en quelqu'asseuré lieu,
„ Loin de nos ennemis où puissiez vostre vie
„ Librement devider, sans leur estre asservie.
„ Ne vous souvenez point, mes enfans, d'estre nés
„ D'une sy noble race, et ne vous souvenez

„ Que tant de braves Roys, de ceste Egypte maistres,
„ Succédés l'un à l'autre, ont esté vos ancestres.
„ Que ce grand Marc-Antoine a vostre pere esté,
„ Quy descendu d'Hercule a son los surmonté.
„ . . . .
„ Que sait-on sy vos mains à quy le faux destin
„ Les sceptres promettoit de l'Empire Latin
„ Au lieu d'eux porteront des houlettes tortues,
„ Des pics, des aiguillons, conduiront les charrues?
„ Apprenez à souffrir, enfans, et oubliez
„ Vostre naissante gloire et aux destins pliez.
„ Adieu, mes enfançons, adieu !... Le cœur me serre,
„ De pitié, de douleur, et jà la mort m'enferre,
„ L'haleine me défaut... Adieu, pour tout jamais!
„ Vostre pere, ny moy ne verrez desormais!
„ Adieu, ma douce cure, adieu!

LES ENFANS.

Adieu, Madame!

CLÉOPATRE.

„ Las! ceste voix me tue !... Hélas! bons Dieux, je pasme!
„ Je n'en puis plus, je meurs!

ERAX.

Madame, voulez-vous
„ Succomber au malheur? Hélas! parlez à nous.

EUPHRON, *aux Enfans.*

„ Allons, enfans.

LES ENFANS.

Allons.

EUPHRON,

EUPHRON, *les emmenant.*

Suivons nostre aventure,
„ Les Dieux nous conduiront. . . . . „

Cléopâtre s'évanouit, puis elle reprend connoissance ; et, après avoir gémi quelques instans sur le sort de ses enfans, elle se console, en songeant qu'elle va mourir pour rejoindre Antoine, leur pere, auquel elle adresse ces vers, qui finissent la Tragédie.

„ . . . . Je suis heureuse en mon mal desvorant,
„ De mourir avec toy, de t'embrasser mourant,
„ Mon corps contre le tien, ma bouche desséchée,
„ De soupirs embrasés, à la tienne attachée,
„ Et d'estre en mesme tombe et en mesme cercueil
„ Tous deux enveloppés dans un mesme linceuil.„
„ . . . .
„ Moy, ne le pouvant plus de mes pleurs arrouser
„ Que ferai-je eslarmée, hélas! que le baiser ?...
„ Que je vous baise donc, ô beaux yeux, ma lumiere !
„ O front, siége d'honneur ! belle face guerriere !
„ O col, ô bras, ô mains, ô poictrine où la mort
„ Vient de faire (ha ! meschef !) son parricide effort !
„ Que de mille baisers et mille et mille encore,
„ Pour office dernier ma bouche vous honore ;
„ Et qu'en un tel devoir, mon corps affoiblissant,
„ Défaille dessus vous mon ame vomissant. „

La Troade, Tragédie, avec des Chœurs, dédiée à Regnaud de Beaune, Evêque de Mende, et ensuite Archevêque de Bourges, et imprimée à Paris en 1579, chez Mamert Patisson, *in-8°*.

Hécube ouvre ainsi le premier acte.

,, Quiconque a son attente aux grandeurs de ce monde,
,, Quiconque au fresle bien des Royaumes se fonde
,, Et quy dans un Palais superbe commandant
,, Le desastre ne craint sur sa teste pendant.
,, Quy crédule se donne à la fortune feinte
,, Quy des volages Dieux, des Dieux légers n'a crainte
,, Me vienne voir chétive, ô Troye! et vienne voir
,, En cendres la grandeur que tu soulois avoir.
,, ...
,, Le soldat ennemi la regarde et s'estonne (continue-t-elle, en parlant de Troye en flamme),
,, Bien qu'ardent de courroux, que sa main la moissonne,
,, Tant elle apparoist grande et superbe en tombant,
,, Et tant se voit d'espace en sa braise flambant!
,, Sy grand faict l'espouvante, ayant peur qu'il se darde
,, Jusqu'aux lambris du Ciel et que tout le monde arde!

Elle avoit prévu les malheurs qui arrivent aux Troyens, et Cassandre, sa fille, les avoit prédits; mais on n'a pu les prévenir.

„ Encore n'est-ce assez (ajoute-t-elle): on va jectant le sort
„ Sur chacune de nous quy sommes sur ce port.
„ On nous va partageant comme quelque bagage;
„ Les filles de Priam et les brus on partage.
„ L'un hardy se promet l'Andromaque d'Hector,
„ L'un la femme d'Hélen, et l'autre d'Anténor.
„ L'un veut pour son butin ma Polyxene prendre,
„ Et l'autre veut avoir la Prophete Cassandre.
„ De moy seule on n'a cure, on n'a cure de moy;
„ Nul de tous ces Grégeois ne m'affecte pour soy. „

Elle voit paroître un Chœur de jeunes Troyennes, et leur dit:

„ Vos espaules albastrines
„ Despouillez, et vos bras blancs;
„ Et vos honnestes poictrines
„ Descouvrez jusques aux flancs.
„ Vos robes soient avalées:
„ Aussy bien pour quel espoux,
„ Esclaves, garderez-vous
„ Vos pudicités voilées?

„ Or, desployez vos mains blanches,
„ Que vostre sein soit déclos,
„ Que vos habits jusqu'aux hanches
„ Vous tombent dessus le dos;
„ Et puis, selon que la rage
„ De vostre juste langueur

„ Vous animera le cœur,
„ Faite à vostre corps outrage. „

Les Troyennes plaignent le sort de Priam et d'Hector ; mais Hécube prétend que son époux, qui, par son grand âge, n'étoit plus capable de supporter ses infortunes, est heureux de n'avoir point survécu à la ruine de ses Etats, à l'esclavage et à la mort de ses enfans.

„ Maintenant asseuré de tous humains encombres (dit-
elle),
„ Il erre aux Élisez entre les saintes ombres
„ Sous les feuillages frais des myrthes odoreux,
„ Recherchant son Hector, ô qu'il est bienheureux!
„ O bienheureux celuy quy, mourant en la guerre,
„ De soy-mesme héritier, ne laisse rien sur terre ;
„ Ains voit tout consommer avant que de mourir,
„ Et avecque sa mort toute chose périr. „

Un Hérault d'armes Grec vient annoncer qu'Agamemnon veut emmener Cassandre à Argos. Hécube se désole à cette nouvelle ; mais Cassandre essaie à la calmer, en prédisant tous les maux dont les Grecs, et particuliérement la famille d'Agamemnon, seront assaillis à leur retour chez eux :

,, Je seray vengeresse et du sang de mes freres
,, Et du sang de Priam, contre leurs adversaires (s'écrie-
t-elle).
,, Je voy Agamemnon, le poignard dans le flanc,
,, Contre terre estendu se souiller dans son sang.
,, ...
,, Puis je voy la fureur du Parricide Oreste,
,, Comme sa mere il tue, et le fils de Thyeste,
,, Et comme, transporté d'amour hyménéan,
,, Il massacre Pyrrhus, meurtrier de Priam. ,,

Elle se réjouit de pouvoir être cause et témoin des malheurs qui menacent les Grecs.

,, Hé! quel plus grand honneur sauroit-on acquérir (con-
tinue-t-elle)
,, Que sa douce patrie au besoin secourir,
,, Se hasarder pour elle, et courageux répandre
,, Tout ce qu'on a de sang pour sa cause défendre?
,, Toute guerre est cruelle et personne ne doit
,, L'entreprendre jamais, sinon avecque droit;
,, Mais si pour sa défense et juste et nécessaire
,, Par les armes il faut repousser l'adversaire,
,, C'est honneur de mourir la pique dans le poing,
,, Pour sa ville, et l'avoir de sa vertu témoin.
,, ...

LE HÉRAULT.

,, Mets fin à tes propos, ô Vierge! et ne dédaigne

„ D'estre d'Agamemnon l'amoureuse compaigne.
„ Allon, il nous attend.

CASSANDRE.

Allon, Hérault, Allon :
„ Il me convient quitter les lauriers d'Apollon.
„ . . . .
„ Agamemnon de force emmene sa Prêtresse...
„ Adieu, chere patrie!... Adieu, Madame, adieu !...
„ Adieu, mes sœurs !... et vous quy dormez en ce lieu,
„ Mes freres inhumés dans les sépulchres sombres ;
„ Non plus freres, hélas! mais seulement des ombres.
„ Vous me verrez bientost, bientost vous me verrez
„ Sur les rivages noirs où pasles vous errez,
„ Poussant avecque moy le Roy des Argolides,
„ Et sa race infectant d'infames parricides. „

Elle part, avec le Hérault. Hécube, accablée de douleur, s'évanouit ; les Troyennes la secourent, et terminent l'acte, en déplorant la confiance qu'on a eue dans le cheval de bois, introduit à Troye par les Grecs.

Andromaque ouvre le second acte, avec son fils Astyanax et le Chœur des Troyennes. Elle leur dit que les malheurs qui depuis quelque tems viennent les accabler sont si cruels et en si grand nombre qu'ils ne peuvent plus s'accroî-

tre, et qu'ils doivent avoir tari la source de leurs larmes.

,, N'avons-nous enduré toutes choses cruelles ?
,, Qu'est-ce quy nous survient digne de pleurs nouvelles?
,, Troye depuis n'aguere est destruite pour vous ;
,, Mais pour moy dès le temps que mourust mon espoux.
,, Quand le char inhumain du Pélian Achille
,, Traisna le corps d'Hector trois fois devant la ville,
,, Que du fardeau pesant tout l'essieu gémissoit,
,, Et contre les cailloux sa teste bondissoit,
,, Qu'il traçoit le chemin d'une saigneuse fuite,
,, Alors, ô pauvre ! alors Troye me fust destruite !
,, Alors je perdis tout et me vis arracher,
,, Par le sort impiteux ce que j'avois de cher.
,, Je souffris tous les maux qu'on endure en sa vie ;
,, Et le sac d'Ilion quy me rend asservie
,, A mes extresmes maux ne m'a rien ajousté
,, Que la seule douleur de ma captivité. ,,
,, ...

J'ai pleuré, continue-t-elle,

,, ... , Non d'Hector l'infortune,
,, Mais au trespas d'Hector la ruine commune ;
,, Car dès lors me sembla publique nostre deuil,
,, Et le cercueil d'Hector de Troye est le cercueil. ,,
,, ...
,, Sans cesse je le voy tel que le vieux Priam
,, L'emmena racheté des mains du Pélian. ,,

Elle ajoute qu'elle n'auroit pas survécu à son

époux, si elle n'avoit pas dû se conserver pour Astyanax.

„ Il me contraint de vivre et requérir les Dieux,
„ Bien que sourds à ma voix, d'en estre soucieux;
„ Il me prive du fruit de ma misere mesme,
„ De ne craindre plus rien en malheur sy extresme.
„ Las! je tremble de crainte et n'espere aucun bien.
„ O grand malheur de craindre et n'espérer plus rien!„

Elle raconte un songe qu'elle a fait, et dans lequel l'ombre d'Hector lui a recommandé de sauver son fils de la fureur des Grecs.

„ . . . .
„ L'unique réconfort des Troyens malheureux,
„ Le germe d'une race antique et vénérable,

s'écrie-t-elle, en s'adressant à cet enfant,

„ Qu'à vostre géniteur vous estes bien semblable!
„ Tel, tel Hector estoit, il avoit un tel port,
„ Il desmarchoit ainsy, il estoit ainsy fort.
„ . . . . . Semblable estoit sa grace:
„ Il portoit ainsy haut sa belliqueuse face.
„ O mon fils, mon cher fils! verray-je point le jour
„ Que réparant l'honneur de ce natal séjour
„ Vous redressez les Tours et les Palais antiques
„ Du flambant Ilion? . . . .
„ . . . .

, Que la gloire et le nom ressusciter je voye,
, Par vos armes, mon fils, d'une nouvelle Troye!...
, Mais, ô chétive fame! où vaguent tes esprits?
, Où errent tes pensées? quelle fureur t'a pris?
, Tu songes des Palais, des Tours, des Diadesmes,
, Et ne commandons pas seulement à nous-mesmes!
, Nostre vie est en doute, ô mon fils, et je crains
, Qu'à ceste heure, à ceste heure on t'oste de mes mains! ,,

Andromaque va enfermer Astyanax dans le tombeau d'Hector, le confiant, de cette sorte, à la garde de son pere. Mais cet enfant montre de la répugnance à se cacher ainsi. Il semble que, déja sensible à la gloire, il dédaigne d'éviter le danger. Cependant Andromaque essaie à le dérober, malgré lui, aux Grecs, qui le font chercher par Ulysse et par des Soldats. Les vainqueurs d'Hector craignent son fils, dit Ulysse.

ANDROMAQUE.

,, Redouter un enfant?

ULYSSE.

Un enfant héritier
,, Des Sceptres et vertus d'un Prince sy guerrier!

ANDROMAQUE.

,, En un âge sy tendre!

ULYSSE.

Il est tendre à ceste heure;
„ Mais toujours à son âge un enfant ne demeure.
„ Ainsy l'enfant foiblet d'un taureau mugissant,
„ A quy ne sont encor les cornes paroissant,
„ Incontinent accreu d'âge et force, commande
„ Au haras ancien sa paternelle bande.
„ Ainsy d'un tronc de chesne un scion renaissant,
„ Quy va dans un hallier imbécille croissant,
„ Egal en peu de temps en hauteur à son pere,
„ Esleve dans le Ciel sa teste boscagere.

ANDROMAQUE.

„ N'ayez crainte de luy nostre malheur cruel
„ Luy a filé bien jeune un trespas casuel.
„ . . . .
„ Le pauvret ! et encore il n'a sépulchre aucun,
„ Sy Troye ne luy sert de sépulchre commun.
„ . . . .

ULYSSE.

„ Je say que la pitié, la pitié maternelle
„ Vous peut faire trouver ma demande cruelle;
„ Mais sy considérez, vuide de passion,
„ Combien sa vie importe à nostre nation,
„ Combien le Grec soldat, blanchi dessous les armes,
„ A crainte de rentrer en nouvelles allarmes,
„ Franchir nouveaux dangers après avoir le sein
„ Par tant de durs combats de mille ulceres plein,
„ Vous-mesme excuserez cet acte nécessaire
„ Et ne m'estimerez pour cela sanguinaire.

„ Je ferois le semblable envers mon propre fils...
„ Et jadis le semblable Agamemnon, tu fis
„ Livrant ton Iphigene à Diane homicide,
„ Pour sauver nos vaisseaux retenus en Aulide!...
„ Ne trouvez donc estrange et dur ce que je dis,
„ Puisque ce Roy vainqueur l'a bien souffert jadis.

ANDROMAQUE.

„ Plust à Dieu, mon enfant, que, ta mere, je sceusse
„ En quelle part tu es, et qu'avec toy je feusse;
„ Je sceusse par quel sort tu m'as été ravy,
„ Sy d'un maistre la main te retient asservy,
„ . . . .
„ Sy le vainqueur cruel s'est joué de ta vie,
„ Ou sy de toy les ours ont leur faim assouvie,
„ Afin que le soucy quy douteuse me mord
„ S'allentist attendant ou ta vie, ou ta mort.

ULYSSE.

„ Laissez-là ces propos desguisés d'artifice:
„ Vous ne sauriez tromper de paroles Ulysse.
„ Dites-moy clairement, sans plus dissimuler,
„ Où est Astyanax, où se faict-il céler?

ANDROMAQUE.

„ Où est le preux Hector? où est Priam, Troïle?
„ Où sont les Phrygiens? où Troye nostre ville?

ULYSSE.

„ Dites-le de vous-mesme, ou l'on vous contraindra.

ANDROMAQUE.

„ Que mon corps en torture, ainsy que l'on voudra.

ULYSSE

,, Vous le confesserez après un long martyre.

ANDROMAQUE.

,, Il n'est tourment sy grand quy me le face dire.
,, ...
,, Je ne puis vous livrer celuy que je n'ay pas.

ULYSSE.

,, On vous fera mourir d'un horrible trespas.

ANDROMAQUE.

,, La mort est mon desir. Sy me voulez contraindre
,, Venez-moy menacer de choses plus à craindre,
,, Proposez-moy la vie. . . . . . .

ULYSSE.

,, Que vous sert de céler ce qu'on aura bientost ?
,, Le naturel amour que vostre cœur enclost
,, Bat en nostre poictrine et comme vous nous presse
,, De vouloir conserver les enfans de la Grece.

ANDROMAQUE.

,, Sus, sus, donnons plaisir aux Grecs à ceste fois !
,, Asseurons, asseurons, malgré nous, les Grégeois.
,, Il me faut décéler la douleur quy me ronge :
,, Rien ne sert en mon deuil le couvrir de mensonge,
,, Grégeois, ne tardez plus, désemparez le port ;
,, Ne redoutez plus rien, Astyanax est mort.

ULYSSE.

,, Quel moyen avez-vous de nous le faire croire ?

ANDROMAQUE.

,, Puissé-je promptement cheoir sous la vouste noire,
,, Que tout le malencontre et le cruel meschef

,, Qu'un

„ Qu'un ennemy souhaite, accravante mon chef,
„ Sy, avecque les morts. la tombe charongnere
„ Ne le destient privé de la belle lumiere.

ULYSSE.

„ Puisque le fils d'Hector est de ce monde hors
„ Il ne faut plus douter de sortir de ces bords.
„ Les destins sont remplis ; j'en porte la nouvelle
„ Aux Grégeois soucieux d'une paix esternelle...
(*A part.*)
„ Comment! Ulysse, hé! quoy, veux-tu que les Danois
„ Te croyent, ayant creu d'une fame la voix ?
„ D'une mere piteuse ? est-il bien raisonnable
„ Qu'une mere au danger de son fils soit croyable ?
„ Elle faict grand serment et ne craint de s'offrir
„ A tout genre de mort, que peut-elle souffrir
„ Pire que sa douleur ?. . . . .
„ . . . .
„ Employons toute ruse et ne portons le blasme
„ D'avoir esté trompé des fraudes d'une fame.
„ . . . .
„ . . . . Elle a bien plus de crainte
„ Que son ame ne semble estre de deuil atteinte.
„ Il faut icy veiller d'un esprit entendu. . . .
(*A Andromaque.*)
„ Andromaque, approchez, votre enfant n'est perdu.

ANDROMAQUE.

„ . . . .
„ Ainsy le bleu Neptun vous prospere au retour
„ Et vous face bientost revoir le chaste amour

,, De vostre Pénélope. Ainsy vostre venue
,, Déride de Laert la vieillesse chenue ;
,, Et le Ciel puisse ainsy Télémaq conserver,
,, Et plus qu'ayeul, que pere en honneur l'élever.
,, ...
,, Usez vers moy de grace et que mon fils ne meure;
,, Que pour mon réconfort, helas! il me demeure.
,, J'ay perdu pere et mere, et freres et mary,
,, Royaume, liberté, tout mon bien est pery:
,, Rien ne m'est demeuré que ceste petite ame
,, Que j'avois arraché de la Troyenne flamme.
,, Laisse-le-moy, Ulysse, et qu'il serve avec moy.
,, Hé ! peut-on refuser le service d'un Roy ?

ULYSSE.

,, Faictes-le donc venir.

ANDROMAQUE, *à Astyanax qu'elle retire du tombeau d'Hector.*

Sortez, ma chere cure,
,, Sortez, chétif enfant, de ceste sépulture.

(*A Ulysse, lui montrant Astyanax.*)
,, Voilà que c'est, Ulysse, et n'est-ce pas de quoy,
,, De quoy mettre aujourd'huy mille naus en esfroy?

(*A Astyanax.*)
,, Sus, jectez-vous à terre, et de vos mains foiblettes
,, Embrassez ses genoux, songez ce que vous estes.
,, Demandez qu'il vous sauve : il est vostre Seigneur.
,, N'en faictes pas refus, ce n'est pas déshonneur.
,, ...

ULYSSE, *à part.*

Les pleurs de ceste mere attendrissent mon cœur ;
Mais d'un autre costé cet enfant me faict peur,
Quy est fils d'un tel pere et quy pourra, peut-être,
Revengeant son pays, de nous se faire maistre,
Et plonger en douleur, en larmes et regrets,
Un jour qu'il sera grand, les familles des Grecs.

ANDROMAQUE.

Quoy! ces flouettes mains, ces deux mains enfantines
Pourront bien restaurer les Troyennes ruines ?
Pourront bien redresser les murs audacieux
Du cendreux Ilion que bastirent les Dieux ?
Vrayment sy d'autre espoir Troye n'est soustenue
Que de ce beau guerrier, son attente est bien nue!
Nous ne sommes, hélas! en estat de pouvoir
„ Fascher jamais autruy, bien qu'en eussions vouloir.

ULYSSE.

„ Je vous le laisserois, je n'ay l'ame sy dure ;
„ Mais il faut de Calchas suivre le sainct augure.

ANDROMAQUE.

„ O parjure, meschant, desloyal, affronteur,
„ Cauteleux, advisé, de fraudes inventeur !
„ Tu marques ton forfaict, tu couvres ta malice
„ D'un Prophete et des Dieux quy détestent ton vice !

ULYSSE.

„ Allons, je n'ay loisir de contester long-temps,
„ Et en sy vains propos despenser mal le temps,

ANDROMAQUE.

„ Permets, à tout le moins, que le dernier office

„ Je luy face, sa mere, et qu'adieu je luy dise !
„ Permets, permets qu'au moins je le puisse embrasser,
„ Et pleurer dessus luy devant que trespasser !

ULYSSE.

„ Je voudrois volontiers à vos pleurs satisfaire ;
„ Je voudrois vous ayder, mais je ne le puis faire.
„ Tout ce qu'ores je puis, c'est vous donner loisir
„ De faire vos regrets, selon vostre desir.
„ La douleur que-l'on pleure est beaucoup allégée.

ANDROMAQUE, *à son fils.*

„ O le seul réconfort de ta mere affligée !
„ O lustre de l'Asie ! ô l'espoir des Troyens!
„ . . . .
„ O espérance vaine! ô enfant desplorable,
„ Que je m'attendois voir à mon Hector semblable !
„ O cruauté de mort ! nos murs verront, hélas!
„ Un spectacle plus dur que d'Hector le trespas !

ULYSSE.

„ Mettez fin à vos pleurs ; trop long-temps je demeure.

ANDROMAQUE.

„ Permettez-moy, pour Dieu ! que mon enfant je pleure,
„ Que je le baise encor. . . . . .
„ . . . .
(*A son fils, en l'embrassant.*)
„ Or, adieu, ma chere ame!

ASTYANAX.

Hé ! ma mere.

ANDROMAQUE.

Pourquoy,
„ Pourquoy, pauvret! en vain réclamez-vous à moy?
„ Pourquoy me tenez-vous?

ASTYANAX.

Hé! ma mere, il m'emmene!

ANDROMAQUE.

„ Je ne vous puis ayder, ma résistance est vaine.

ASTYANAX.

„ Hélas! ma mere, hélas! me lairez-vous tuer?

ANDROMAQUE, *à part.*

„ Ha! que j'ay de douleur! je veux m'esvertuer,
„ Je veux mourir pour luy; mais de quelle défense
„ Serviront mes efforts! je n'ay point de puissance.
„ . . : . . . .
(*A son fils.*)
„ Prenez doncques en gré d'un magnanime cœur
„ De vostre cruel sort l'implacable rigueur,
„ Mon enfant, mon amour, prenez en patience
„ La mort quy vient trancher le fil de vostre enfance,
„ Hélas! et recevez pour mes supresmes vœux,
„ Ces larmes, ces baisers. ce toufeau de cheveux
„ Que j'arrache pour vous, tirant de mes entrailles
„ Mille pleureux sanglots, vos tristes funérailles.

ULYSSE, *à ses soldats.*

„ Ces pleurs n'ont point de fin: prenez-le vistement;
„ Il est de nos vaisseaux le seul retardement. „

Le Chœur des Troyennes termine cet acte

par des stances, imitées d'un fragment qu'on attribue à Orphée, et qui roulent sur les révolutions que doit éprouver la nature.

„ Bien vray le chantre révéré,
„ Fils de la belle Callyope,
„ A dit, pinçant son luth sacré
„ Sur la Thracienne Rhodope,
„ Que rien en ce globeux séjour
„ N'est sy franc de la main d'Atrope
„ Qu'il ne périsse quelque jour.

„ Le posle austral tombera
„ Dessus l'Afrique rostie,
„ Et l'Attique accablera
„ Les campagnes de Scythie;
„ Le journal soleil quy luict
„ Teindra sa torche amortie
„ Aux tenebres de la nuict... &c. „

Au troisieme acte, Hécube paroît effrayée d'un songe, pendant lequel elle a appris qu'un de ses enfans doit être sacrifié aux mânes d'Achille. En effet, un Messager vient aussitôt dire à Hécube que l'ombre d'Achille a suspendu l'embarquement des Grecs, par cette menace, que rapporte ainsi le Messager.

„ Allez, dit-il, allez, Argolides ingrats,
„ Prenez les honneurs deus à l'effort de mes bras;

„ Faictes voiles, voguez par les eaux maternelles;
„ Allez revoir la Grece, ô ames infidelles;
„ Vous serez repentans d'avoir fraudé mon los,
„ Sy Polyxene vierge on n'immole à mes os....
„ Il eust dit (continue le Messager), et soudain plongé dans la caverne,
„ Il rechust tout grondant au Plutonique Averne.
„ . . . .

HÉCUBE.

„ O de mes songes vrays effect trop véritable!
„ O pauvre Polyxene! ô mere misérable! „

Le Chœur des Troyennes chante des stances dans lesquelles il montre sa surprise de ce nouvel événement.

„ Se peut-il faire qu'en nos corps
„ Gissants dans le sépulchre morts
„ Loge nostre ame?
„ Et combien qu'ils soient consommés
„ Elle n'abandonne jamais
„ Leur froide lame?

„ Que le feu désvorant quy bruict
„ Et en cendre nos os réduict
„ N'ait pas la force
„ De nous manger entiérement;
„ Ains de nous brusler seulement
„ L'humaine escorce?... &c. „

Agamemnon a de la peine à consentir à la mort de Polyxene ; mais Pyrrhus lui représente qu'il ne doit pas refuser au fils de Thétis, pour obtenir le retour des Grecs dans leur patrie, ce qu'il a osé entreprendre lui-même sur sa propre fille, Iphigénie, pour pouvoir *sortir de l'Aulide.*

„ Vous trouvez inhumain (dit-il) de luy sacrifier
„ La fille de Priam, pour le gratifier,
„ Quy avez immolé pour l'adultere Hélene,
„ A la rade d'Aulis, vostre fille Iphigene ?
„ Vous blasmez en autruy ce que vous avez faict,
„ Et vous semble vertu ce quy nous est *forfaict ?*

AGAMEMNON.

„ Quelle façon barbare et coustume est-ce-*là ?*
„ Quelle exécrable horreur ? quy vist jamais cela,
„ Qu'un homme trespassé dans la tombe eust envie
„ D'un autre homme vivant, de son sang, de sa vie ?
„ Vous rendriez vostre pere à chacun odieux,
„ Le voulant honorer d'actes injurieux. „

Après que Pyrrhus et Agamemnon se sont long-tems disputés et menacés, ils s'en *rapportent*, sur cette grande affaire, à la décision de Calchas, qui prétend que les Grecs ne peuvent partir sans avoir satisfait Achille. Aussi-tôt

Pyrrhus fait arracher Polyxene des bras d'Hécube, et on la conduit sur le tombeau d'Achille, où elle reçoit la mort. Hécube se désole, et le Chœur des Troyennes finit l'acte par des stances, imitées d'Horace, et remplies d'imprécations contre l'inventeur de la navigation.

Au quatrieme acte, Hécube et Andromaque sont ensemble, lorsqu'un Messager vient leur annoncer qu'il a une triste nouvelle à leur apprendre. Andromaque dit que cela doit la regarder seule; mais Hécube répond :

„ . . . .
„ Cette horreur m'appartient, tout mal m'est lamentable
„ Chacun souffre le sien ; mais le mal d'un chacun,
„ Outre mes propres maux, m'est un tourment commun.
„ Par ainsy, Messager, quel que soit cet esclandre
„ Que tu vas desplorant il vient sur moy descendre;
„ Et ne peux lamenter aucun malheur Troyen,
„ Survenu de nouveau, qu'il ne soit du tout mien. „

Le Messager leur dit que les Grecs ont précipité Astyanax du haut des murs de Troye. Hécube le presse de leur raconter toutes les circonstances de la mort de son petit-fils; car, ajoute-t-elle,

„ Je me saoule en mon mal, je m'y baigne et m'y plonge ;
„ Ce plaisant desplaisir de mon bon gré me ronge.
„ . . . .
(*A Andromaque.*)
„ Ne bougez ; entendons ce discours mortuaire. . . .
(*Au Messager.*)
„ Toy, Messager, poursuy, ne crains de nous desplaire:
„ De feu, de sang, de cris, de larmes je me pais ;
„ Mon ame de douleurs se nourrit désormais.

LE MESSAGER.

„ Il nous reste une Tour de la défunte Troye,
„ Que le feu n'a rongé, que la cendre ne noye.
„ Là, n'agueres, Priam sur les Crénaux estoit
„ Dedans son Throsne assis pendant qu'on combattoit,
„ De la voix et des mains à bas sous les murailles,
„ Grave, en longs cheveux gris, arrangeoit les batailles,
„ Mignardant tendrement, et tenant en ses bras
„ Le petit fils d'Hector, luy montrant les combats,
„ Et comme à coups de pique, endossé de ses armes,
„ Son pere alloit fendant la presse des Gendarmes,
„ Les rompoit, foudroyoit, terrassoit par monceaux,
„ Et de sang et de feu remplissoit leurs vaisseaux.
„ Ceste fameuse Tour ornement de la ville,
„ Mais, las ! quy ressemble ore un rocher inutile,
„ De peuple estoit pressée: on voyoit tour-à-tour,
„ Les Chefs et les Soldats fourmiller tout autour.
„ Chacun sort des vaisseaux et par troupe s'assemble;
„ L'onde en frémit au loin, tout le rivage en tremble.
„ Loin s'éleve un costeau quy peu-à-peu descend

„ Jusqu'au pied de la Tour, et en plaine s'estend.
„ Là l'Argolique armée à son aise se campe.
„ L'un de pieds et de mains à toute force rampe
„ Au faiste des rochers, et, balancé des pieds,
„ Descouvre de la mer les grands flots repliés.
„ Celuy-ci veut gravir au haut d'un précipice
„ Celuy-là sur le toist d'un fameux édifice,
„ Ou sur un pan de mur à demy consumé,
„ Réliques d'Ilion par les Grecs enflammé:
„ Quelqnes uns mesme, ô crime! osent marcher sans crainte
„ Sur la tombe d'Hector, inviolable et saincte,
« Quand nous voyons venir Ulysse l'inhumain,
» Avec Astyanax qu'il tenoit par la main;
» Puis montés, en tournant, par une vis fatale,
» En l'estage dernier de ceste Tour royale,
» L'enfant du fier Hector, d'un visage rassis,
» Regarde constamment les peuples espaissis,
» Ondoyans par la plaine, ainsy qu'une tourmente
» De longs espics flottans, quand zéphyr les esvente.
» De tous costés il tourne et retourne ses yeux,
» Lançant de toutes parts un regard furieux:
» Il montre sur son front le despit de son ame;
» De ses deux yeux sortoit une brillante flamme,
» Un desir de vengeance et la sévérité,
» De son père luisoit en son front irrité.
» Ce brave naturel superbe et magnanime
» Esmouvoit un chacun; tous l'avoient en estime.
» Les Peuples et les Chefs à plorer sont contraints
» Et chacun essuyoit ses larmes de ses mains.

» Mesme le dur Ulysse, attendry de courage,
» De pitoyables pleurs s'est baigné le visage.
» Le Prestre à peine aux Dieux demande un prompt retour,
» De luy-mesme l'enfant s'eslance de la Tour
» Sur le dos des rochers.

ANDROMAQUE.

Quel Géte, quel Tartare
» Et quel Colque a commis un acte sy barbare ?
» Quel peuple sans pitié, sans police, sans loys,
» Vivant dans les déserts, privé d'humaine voix
» Et d'humaine raison, sur les Monts d'Hircanie,
» A commis, a conceu sy grande félonie ?

HÉCUBE.

» De Busire n'estoient les sacrifices tels,
» Car le sang des enfans ne baignoit ses autels.

ANDROMAQUE.

» O misérable enfant ! hé ! quy, las ! aura cure
» D'ensévelir ton corps digne de sépulture ?

LE MESSAGER.

» Son corps est sy meurtry qu'au regard incertain
» Il est mesconnoissable et n'a plus rien d'humain.

ANDROMAQUE.

» Son sort est plus cruel que celuy de son pere...
» O Dieux ! que vostre main est contre nous sevére
» Meurtrir ce pauvre enfant, le faire torturer
» Auparavant qu'il sceust ce que c'est qu'endurer ?
» Me l'aviez-vous donné, me l'avez-vous faict naistre
» Pour de sa dure mort les yeux Grégeois repaistre ?

» Hélas !

» Hélas ! et ne m'éstoit-ce assez d'affliction
» Que mes freres germains , que mon pere Etion ,
» Que mon espoux aymé , que ma natale ville ,
» Thesbes aux hautes Tours, fussent destruits d'Achille,
» Sy je n'avois esprès un enfant , par malheur ,
» Pour de sa mort cruelle accroistre ma douleur !
» Enfant , où que tu sois , souviens-toy de ta mere !
» Ne me laisse servir en maison estrangere !
» Supplie , sy tu peux , à la noire Atropos
» Que bientost avec toy je trouve le repos ,
» Effaçant mes ennuys dedans l'onde oublieuse ,
» Et l'ennuy que me faict ceste vie odieuse !
» Sy faut-il , mon enfant , que j'aye le soucy
» De te faire un sépulchre en quelque part icy.
» Je ne permettray pas que tu sois la pasture
» Des bestes , des oiseaux de gloutonne nature.
» Je vay prier les Grecs.

LE MESSAGER.

Les Grecs l'ont estendu
» Dans le bouclier d'Hector , pour vous estre rendu.

ANDROMAQUE.

» O bouclier ! l'ornement d'une dextre guerriere ,
» Vous servez maintenant à mon enfant de biere !
» On vous a veu jadis , ô renommé bouclier !
» Plus redouté des Grecs que d'un foudre l'esclair !
» Et lors je pensois , folle , (ô trompeuse pensée !)
» Voir ung jour , quand d'Hector la vieillesse avancée
» Par les travaux guerriers luy courberoit le dos ,
» Que son fils héritier de son antique los ,

» Se pareroit de vous, vous porteroit en guerre ;
» Las ! et, tout au rebours, vous le portez en terre ! »

Un autre Messager vient ensuite faire à Hécube le récit de la mort de Polyxene, et lui apprendre qu'on a trouvé, au bord de la mer, le corps de Polydore, le dernier de ses fils, qu'elle avoit confié à Polymestor, Roi de Thrace, pour le soustraire à la cruauté des Grecs ; mais qu'il a sacrifié au desir de s'approprier les trésors qu'on lui avoit remis, afin de les sauver avec cet enfant. Hécube s'écrie à ce dernier coup.

» . . . . . Ouvrez les campagnes liquides,
» Retournez sûrement aux cités Argolides,
» Mettez la voile au vent, abandonnez le port,
» Ma fille est immolée, Astyanax est mort,
» La guerre est achevée. Où est-ce, hélas ! où est-ce
» Que je doy employer ce reste de vieillesse
» Quy doy-je lamenter ? Sera-ce mon espoux,
» Ma fille, mon pays, Astyanax, ou vous,
» Ou moy, ou tous ensemble ? O parque ! je t'appelle !... &c.
» . . . . »

Le Chœur des Troyennes termine l'acte par des stances imitées d'Horace, et dans lesquelles

il se plaint aux Dieux de ce que la perversité humaine va toujours en croissant.

Au cinquieme acte, Polymestor, qui croit qu'Hécube ignore sa perfidie, vient, avec son fils, déplorer ses malheurs. Elle dissimule; et, sous prétexte d'avoir quelque secret à lui apprendre, elle lui fait éloigner sa garde. Elle lui dit ensuite qu'il reste d'immenses trésors cachés près du temple de Pallas, et qu'elle même en a dans sa tente, qu'elle veut encore lui confier. A peine y est-il entré, qu'Hécube et ses femmes se jettent sur lui, et lui crevent les yeux. Agamemnon survenant, s'informe de la cause de cet attentat. Polymestor convient d'avoir fait mourir Polydore; mais ce n'a été, dit-il, que dans l'intention d'être utile aux Grecs, et il prie Agamemnon de le venger d'Hécube.

» Vous tuastes son fils pour avoir sa richesse,
» Et ores de sa mort elle est la vengeresse (lui répond Agamemnon).
» Vous avez le premier une injure commis
» Que rester sans guerdon les grands Dieux n'ont permis.
» Il ne vous en faut plaindre, ains avec patience
» La peine supporter de votre propre offense. »

Hécube termine la Tragédie par ces vers.

» Je fus de Roys extraite et conjointe à un Roy :
» Beaucoup de braves Roys sont engendrés de moy,
» Magnanimes enfans à quy ne s'égalerent
« Aucuns des Phrygiens et moins les surpasserent
» En vertus, en promesse, et le Ciel n'a produit
» Fame quy tant que moy fust heureuse en beau fruict;
» Mais, las ! devant leurs jours, en la fleur de leur âge,
» Ils ont vomy la vie en martial orage !
» Mars les a desvorés, et sur leurs tombeaux creux
» A chacun j'ay coupé mes blanchissans cheveux,
» Esgalemeut féconde en tristes funérailles
» Et en fils valeureux portés en mes entrailles.
» Mes filles que j'avois, en quy la chasteté
» Esgale conspiroit avecques la beauté,
» Que j'avois, ô malheur ! sy tendrement nourries,
» Que je mignardois tant , que j'avois sy chéries
» Et que je réservois à mariages saincts
» Pour les donner aux Roys de nos terres prochains,
» Ont esté le butin de soldats sanguinaires
» Encore desgoutant des meurtres de leurs freres...
» Et vous, Dieux, le savez, et vous n'en faictes cas !
» Et vous, Dieux, le voyez, et ne le vengez pas !...
» Ce seul Roy le loyer de ses cruautés porte,
» Ce quy faict toutes fois que je me réconforte,
» Et m'allaicte d'espoir que quelques-uns encor
» Pourront estre punis comme Polymestor. »

Antigone, ou la Piété, Tragédie avec des

Chœurs, dédiée au Président Brisson, et imprimée à Paris, en 1580, chez Mamert Patisson, *in*-8°.

Au premier acte, Œdipe, errant de contrée en contrée, avec Antigone, fatigué enfin de ses malheurs, la prie de le laisser souffrir et mourir seul.

» Toy de quy la constante et fidele tendresse
» Conduit ton pere aveugle et courbé de vieillesse,
» Antigone, ma fille, abandonne mes pas (lui dit-il);
» La fleur de ta jeunesse avec moy n'use pas:
» Retire-toy, ma fille. Hé! de quoy me profite
» Sy je veux m'esgarer ta fidelle conduite?
» Je ne veux point de guide au chemin que je suy;
» Je cherche le trespas pour finir mon ennuy.
» Retire donc ta main quy tendrement me serre,
» Et permets que tout seul par ces montagnes j'erre.
» J'iray par Cythéron, aux longs costeaux touffus,
» Où dès que je fus né, dès qu'au monde je fus,
» Ma mere m'envoya pour dans un arbre paistre
» Les corbeaux de ma chair quy ne faisoit que naistre.
» Il me demande encore; il faut m'y retirer:
» C'est luy, c'est Cythéron que je doy desirer.
» C'est mon premier séjour, ma demeure premiere;
» La raison veut qu'il soit ma retraite derniere.
» Je veux mourir vieillard où je fus destiné
» De mourir enfançon, sy-tost que je fus né....

,, Redonne-moy la mort, rends-moy la mort cruelle,
,, La mort quy me suivoit tiré de la mamelle,
,, O meurtrier Cythéron ! tu m'es cruel toujours
,, En allongeant ma vie et retranchant mes jours.
,, ...
,, Las ! pourquoy me tiens-tu, ma fille, et voy-tu pas
,, Que mon pere m'appelle et m'attire au trespas ?
,, Comme il se montre à moy, terrible, espouvantable !
,, Comme il me suit toujours et m'est inséparable !
,, Il me montre sa playe et le sang jaillissant
,, Contre ma fiere main quy l'alla meurdrissant.

ANTIGONE.

,, Hé ! mon pere, domptez ceste douleur amere !

ŒDIPE.

,, Ha ! quy pourroit dompter une telle misere ?
,, ...
,, Pourquoy me retenir ? Penses-tu qu'il me reste
,, Encore un parricide et encore un inceste ?
,, J'en ay peur, j'en ay peur.... Ma fille, laisse-moy ;
,, Le crime paternel me faict craindre pour toy.

ANTIGONE.

,, Ne me commandez point que je vous abandonne ;
,, Je ne vous laisseray pour crainte de personne :
,, Rien, rien ne nous pourra séparer que la mort ;
,, Je vous seray compagne en bon et mauvais sort.
,, Que mes freres germains le Royaume envahissent,
,, Et du bien paternel à leur aise jouissent,
,, Moy, mon pere j'auray : je ne veux autre bien,
,, Je leur quitte le reste et n'y demande rien.

,, Mon seul pere je veux ; il sera mon partage :
,, Je ne retiens que luy, c'est mon seul héritage.
,, Nul ne l'aura de moy ; non celuy dont la main
,, S'empare injustement du beau sceptre Thesbain,
,, Non celuy quy conduit les troupes Argolides :
,, Non pas sy Jupiter de foudres homicides
,, Les terres escrouloit, et, fumant de courroux,
,, Descendoit maintenant pour se mettre entre nous,
,, Il ne feroit pourtant que ceste main vous lasche ;
,, Je seray vostre guide, encor qu'il vous en fasche.
,, Ne me rejectez point ! me voulez-vous priver
,, Du bonheur le plus grand quy me puisse arriver?
,, S'il vous plaist de gravir sur l'ombrageuse teste
,, D'un costeau boccager, me voilà toute preste.
,, S'il vous plaist un vallon, un creux antre obscurcy,
,, L'horreur d'une forest, me voilà preste aussy.
,, S'il vous plaist de mourir, et qu'une mort soudaine
,, Seule puisse estouffer vostre incurable peine,
,, Je mourray comme vous : le nautonnier Charon
,, Nous passera tous deux les vagues d'Achéron ;
,, Mais ployez, je vous pry, cet obstiné courage :
,, Surmontez vostre mal, surmontez vostre rage.
,, Où est de vostre cœur la générosité ?
,, Voulez-vous succomber sous une adversité ?

ŒDIPE.

,, O la grande vertu ! Bons Dieux, se peut-il faire
,, Que j'aie oncque engendré fille sy desbonnaire ?
,, Se peut-il faire, hélas ! qu'un lict incestueux
,, Ait pu jamais produire enfant sy vertueux ?....

„ Ma fille, laisse-moy ; veux-tu bien que j'endure
„ Que mon pere soit mort sans venger son injure?
„ Je ne fais qu'alonger la trasme de mes maux ;
„ Je ne vis pas, je sens les funesbres travaux
„ D'un quy tombe au cercueil. Mon ame prisonniere
„ Est close de ce corps comme un corps de sa biere.
„ Tu penses me bien faire en prolongeant ma fin ;
„ Mais je n'ay rien sy cher qu'abréger mon destin.
„ Tu retardes ma mort qu'avancer je desire :
„ En me cuidant sauver ta main me vient occire ;
„ Car la vie est ma mort, et mon mal desvorant
„ Ne peut estre guéry sy ce n'est en mourant.
„ . . . .
„ Par ainsy, laisse-moy. J'ai desireux quitté
„ Du Royaume Thesbain l'antique dignité ;
„ Mais je n'ay pas, laissant ce royal diadesme,
„ Despouillé le pouvoir que j'avois sur moy-mesme.
„ Je suy maistre de moy. . . . .
„ . . . .

ANTIGONE.

„ N'aurez-vous point pitié de ma douleur amere ?

ŒDIPE.

„ N'auras-tu point pitié du malheur de ton pere ?

ANTIGONE.

„ Vostre malheur est grand ; mais un cœur généreux
„ Surmonte tout malheur et n'est plus malheureux.

ŒDIPE.

„ J'ay ma mere espousée et massacré mon pere,

ANTIGONE.

,, Mais vous n'en sçaviez rien, vous ne le pensiez faire.

ŒDIPE.

,, Tu m'arrestes en vain; tu tasche, pour néant,
,, De me clorre l'enfer quy est toujours béant.
,, La mort s'offre sans cesse; et combien que la vie
,, De tout chacun puisse estre à tout moment ravie,
,, La mort ne l'est jamais, la mort on n'oste point.
,, Quiconque veut mourir trouve la mort à point:
,, Mille et mille chemins au creux Achéron tendent,
,, Et tous hommes mortels, quand leur plaist, y descendent....
,, Sus, donc, Œdipe, sus! ne t'outrage à demy.
,, Ce n'est pas assez d'estre à tes yeux ennemy;
,, Tes yeux seuls n'ont forfaict, tu es en tout coupable,
,, Et n'y a rien de toy quy ne soit punissable.
,, Ouvre-toy l'estomach, deschire-toy le sein;
,, Arrache-toy le cœur de ta sanglante main,
,, De ta main parricide. . . . . . .
,, ...

ANTIGONE.

,, Ha! mon pere, appaisez, appaisez vostre mal,
,, Puisqu'il ne vient de crime, ains d'un malheur fatal!
,, Escoutez-moy, pauvrette! et vostre oreille douce
,, Ma suppliante voix, par dédain, ne repousse!
,, Je ne demande pas que vous veuilliez encor
,, Reprendre en vostre main le sceptre d'Agénor;
,, Mais, Dieux! qu'espérez-vous aux rives ténébreuses,

„ Esternel compagnon des ames malheureuses?
„ Est-ce pour ne voir plus ce beau jour escarté?
„ Vos yeux desja du jour ont perdu la clarté.
„ Est-ce pour vous priver du royal diadesme?
„ Vous avez sçeu desja vous en priver vous-mesme.

ŒDIPE,

„ Je me veux séparer moy-mesme de mon corps.
„ Je me fuiray moy-mesme aux Plutoniques bords.
„ Hé! puy-je encor fouler les campagnes fécondes
„ Que Cérès embellist de chevelures blondes?
„ Puy-je respirer l'air, boire l'eau quy refuit,
„ Et me paistre du bien que la terre produict?
„ Puy-je encore souillé des baisers de Jocaste
„ De ma dextre toucher la tienne quy est chaste?
„ Puy-je entendre le son quy, las! le cœur me fend!
„ Des sacrés noms de pere et de mere et d'enfant?
„ Je ne voyois encor la clarté vagabonde
„ Du jour, et je n'estois encores en ce monde
„ Qu'on décida ma mort. Misérable! devant
„ Que je fusse animé, que je fusse vivant
„ J'estois ja parricide, et ma vie naissante
„ D'un sort contraire estoit coupable et innocente!
„ Le sort sauva mes jours afin que d'un poignard
„ J'ouvrisse un jour le sein de mon pere vieillard,
„ Et, pour comble de maux, me fist, ô chose infasme!
„ L'incestueux mary de ma mere, sa fame!
„ Quel Scythe, quel Sarmate et quel Gete cruel,
„ Despouillé de raison, commist onc rien de tel?

,, J'ay ma dextre lavé dans le sang de mon pere,
,, J'ay d'inceste souillé la couche de ma mere,
,, J'ay produict des enfans en son ventre fécond,
,, Quy freres et enfans tout ensemble me sont.
,, Ores j'ay tout quitté, fors toy, mon Antigone;
,, J'ay laissé à la fois, fame, enfans et le throsne,
,, Le loyer de mon crime, et pour le gouverner
,, Mes barbares enfans se vont assassiner....
,, Hélas! c'est le destin du sceptre Agénoride
,, De s'acquérir toujours avec un parricide.
,, ...

ANTIGONE, *se jettant aux pieds d'Œdipe.*

,, Par vos cheveux grisons, ornemens de vieillesse,
,, Par ceste douce main tremblante de foiblesse,
,, Et par ces chers genoux que je tiens embrassés,
,, De vostre ame affligée, ah! mon pere, effacés
,, Ce desir de mourir. . . . .
,, ...
,, Vivez tant que nature icy vous souffrira,
,, Puis recevez la mort quand elle s'offrira.
,, ...

ŒDIPE.

,, Ma fille, leve-toy; tu me transis le cœur.
,, Ouy ton desir piteux sera du mien vainqueur;
,, Ouy je vivray, ma fille, afin de te complaire,
,, Et tresneray mon corps par ce mont solitaire.
,, Je vivray, je mourray, selon qu'il te plaira;
,, Ta seule volonté ma conduite sera.

„ Appaise ta douleur, ma chere vie, appaise
„ La tristesse et l'ennuy que te faict mon mal-aise.
» . . . .

ANTIGONE.

„ Vivez donc en repos, sans que vostre pensée
„ Soit des malheurs passés désormais offensée.

ŒDIPE.

» Je me veux reposer en cet antré cavé
» Dans ces horribles monts tristement enclavé.
» . . . .
» Or retourne à ta mere, et sy tu peux, l'incite
» D'appaiser de ses fils la querelle maudite. »

Un Chœur de Thébains finit cet acte par un hymne qu'il adresse à Bacchus, dans lequel il lui demande de détourner la guerre que se font Etéole et Polynice, et qui désole Thébes, lieu où Semelé l'a conçu.

Jocàste ouvre le second actè, en déplorant les malheurs de cette guerre cruelle.

» Moy je n'ay pas esté tant seulement meschante (s'écrie-t-elle);
» Mais j'ay faict ces meschans de quy je me lamente:
» Je les ay engendrés pour estre le flambeau
» De ceste grand' cité prochaine du tombeau. »

Antigone

Antigone et un Messager viennent engager Jocaste à faire cesser la querelle de ses fils :

» Race du vieux Créon (lui dit le Messager) secourez, je vous prie,
» Secourez promptement la commune patrie :
» Accourez, hastez-vous ; repoussez les tisons
» Ja, ja prests à lançer sur les toits des maisons.
» L'ennemy se présente et ceste longue plaine
» Fourmille de soldats que Polynice amene,
» Demandant, animeux, que l'accord convenu
» Pour le Sceptre Thesbain luy soit entretenu.
» Il a toute la Gréce arrangée en bataille ;
» Sept divers escadrons entourent la muraille,
» Prests de venir aux mains. Secourez, défendez
» Nos murs, de vos enfans contrairement bandés.

ANTIGONE.

» Allons, Madame, allons, vos maternelles larmes
» De leurs guerrieres mains feront tomber les armes ;
» Vous les pourrez rejoindre en une bonne amour,
» Et faire qu'au Royaume il commandent par tour.

JOCASTE.

» Las ! je ne sais que faire ! A bon droit Polynice
» Se plaint qu'en le chassant Etéocle jouisse
» Seul du Sceptre ancien, combien qu'il soit celuy
» Quy le doive prétendre aussy bien comme luy.
» . . . .
» J'iray, j'iray soudain et seray toute preste
» D'affronter leurs cousteaux et leur tendre la teste,

X

» Leur tendre la poictrine, afin que celuy d'eux
» Quy meurtrira son frere en puisse meurtrir deux.
» S'ils ont quelque bonté mes pitoyables larmes
» Les devront esmouvoir à mettre bas les armes;
» Mais s'ils n'en ont aucune, ils devront commencer
» En moy leur parricide et sur moy s'eslancer. »

Le Chœur plaint les suites funestes de l'ambition et les effets de la colere des Dieux. Ensuite Polynice paroît, et Jocaste le conjure ainsi de quitter ses armes, ou de les tourner contre elle.

» Tournez vos yeux vers moy, magnanimes Guerriers,
» Dressez vers moy vos dards et vos glaivts meurtriers
» Soit vous quy accourez du rivage Argolide,
» Soit vous quy descendez du fort Agénoride,
» Estrangers, citoyens, pesle-mesle visez
» A moy quy ay produict ces freres divisez,
» Quy les ay engendrés de mon enfant, leur frere
» Encore desgoutant du meurtre de son pere;
» Deschirez-moy le corps, mes membres arrachez,
„ Et de mon tiede sang vostre soif estanchez....
» Ha! mes fils! mes chers fils, est-ce chose séante
» De vous tenir armés vostre mere présente,
» Luy offusquer les yeux d'un acier flamboyant,
» Et aller de soudarts sa vieillesse esfrayant?
» Vous faictes une guerre où plus grande est la gloire
» De se trouver vaincu que d'avoir la victoire.

» Craignez-vous qu'on vous trompe? Ha ! qu'il vaut beaucoup mieux
» Estre trompé que d'estre aux siens fallacieux,
» Souffrir quelque forfaict que le faire soy-mesme,
» Et perdre que ravir un royal diadesme !
» Mais ne craignez, enfans, vostre mere fera
» Que l'un trop frauduleux, l'autre ne trompera...
» O mon cher Polynice! une terre estrangere
» A long-temps retenu vostre ame passagere !
» Vous avez longuement erré par les déserts,
» Par les rivages cois, par les vagueuses mers,
» Fugitif, exilé, courru de la fortune,
» Sans secours, sans adresse et sans retraite aucune !
» Las ! je n'ay, vostre mere à vos nopces esté :
» Je n'ay conduict l'espouse à la solemnité !
» Par les vostres chassé, vous estes allé rendre
» A un Prince ennemy, quy vous a faict son gendre.
» O mon fils, mon cher fils ! ma crainte et mon espoir,
» Que j'ay tant souhaité, tant desiré revoir,
» Vous me privez du bien que je devois attendre,
» Nous venant assaillir, au lieu de nous défendre.
» Hélas ! faut-il, mon fils, mon cher fils, hé ! faut-il
» Qu'au retour desiré de vostre long exil
» Par le commun esclandre en larmes je me noye,
» Au lieu que je pensois ne ploier que de joye ?...
» Par mes cheveux grisons, par les adversités
» Dont vostre sœur et moy sommes tant agités
» Et par la piété, par le cœur desbonnaire
» De la pauvre Antigone, appuy de vostre pere,
» Ah ! chassez ceste armée, et loin de nos cresneaux,

» Loin de nos belles tours destournez ces flambeaux !
» Faictes marcher ailleurs vos guerrieres Phalanges,
» Faictes fuir loin de nous tous ces peuples estranges,
» Portez vos estendars en d'autres régions
„ Sans nous espouvanter de tant de légions.
» C'est assez offenser vostre chere patrie
» Quy, les larmes aux yeux, à jointes mains vous prie.
» Aurez-vous, Polynice, aurez-vous bien le cœur
» D'y prendre du butin, sy vous estes vaincqueur ? »

Thébes, ajoute-t-elle,

« . . . . Verra donc les deux freres
» L'un sur l'autre acharnés de fureurs sanguinaires,
» Se chercher de la vue et comme ours furieux
» Se vouloir deschirer de coups injurieux ?
» C'est la ville, mon fils, où Dieu vous a faict naistre,
» Et où vous desirez l'unique seigneur estre.
» Quelle bouillante rage et quel forcenement
» Vous espoint de vouloir destruire en un moment
» Vostre propre Royaume, et, le voulant conquerre,
» Le faire saccager par des hommes de guerre ?
» . . . .
» Las ! pourrez-vous encor voir la ville troublée
» De tumulte, de cris, de carnage comblée ?
» . . . .
» Et, bref, faire ung tombeau, ung buscher mortuaire
» De Thesbes quy vous est ung bien héréditaire ?
» . . . .

POLYNICE.

» Seray-je donc toujours errant parmy le monde ?

» Traisneray-je ma vie à jamais vagabonde ?
» Comme un homme exilé me faut-il à jamais
» Mon vivre mendier de Palais en Palais,
» Sans terres, sans moyens ? quelle peine plus dure
» Eussé-je deu porter, sy j'eusse esté parjure
» Comme cet affronteur? Doy-je souffrir le mal
» Que devroit endurer un cœur sy desloyal ?
» Faut-il qu'il ait profit de sa fraude et malice ?
» Où se retirera l'affligé Polynice !
» Où voulez-vous qu'il aille ? Etéocle a le bien
» Du commun héritage et ne me laisse rien.
» Qu'il jouisse de tout, qu'il ait seul le Royaume,
» Et qu'on me baille, au moins, quelque maison de chaume;
» Ce sera mon Palais : je pourray me vanter
» D'avoir quelque manoir, sans ailleurs m'absenter.
» Mais je n'ay rien du tout, et me convient pour vivre
» Comme esclave habiter chez Adraste et le suivre.
» O ! que c'est chose dure et quy tourmente bien
» Se voir de maistre esclave, et de Roy n'estre rien !

JOCASTE.

» Sy vous avez desir d'estre supresme Prince,
» D'avoir sous vostre main sujecte une Province,
» Laissez-là vostre frere et sa desloyauté.
» . . . .
» Poussez de vos soldats les fieres légions
» Dans les champs Lydiens, fertiles régions
» Où les fameuses eaux de l'opulent Pactole
» Coulent en cent replis des roches du Tymole;

» Montrez vos estendars aux rivages retorts
» Du sommeilleux Méandre, et les montrez aux bords
» Du creux Eurymenon, aux claires eaux du Xanthe,
» Quy du Mont Idéan a sa course naissante ;
» Donnez en la Lycie et aux champs Syriens,
» D'où jadis sont issus nos peres Tyriens ;
» Faictes bruire le fer de vos lances Argives,
» Et craquer vos harnois sur les lointaines rives
» Du tygre Arménien, où le beau soleil blond
» Devant qu'il soit à nous montre l'or de son front.
» C'est-là qu'Adraste doit guider ses forces prestes ;
» C'est-là qu'il doit prétendre à faire ses conquestes.
» Là vaudra beaucoup mieux vos forces employer
» Pour ung sceptre nouveau que de nous guerroyer.
» Vous y pourrez sans crime acquerre un diadesme :
» Là Tesbes vous aurez, et vostre frere mesme
» Suivra vos estendars ; et nous quy sommes vieux
» Pour l'heur de vostre armée invoquerons les Dieux.
» . . . .

POLYNICE.

» Faut-il pour le loyer de sa fraude impudente
» Qu'il tienne le Royaume et moy que je m'absente ?
» Jamais, jamais, Madame, il doit estre puny
» De m'avoir traistrement de ma terre banny.

JOCASTE.

» Celuy est bien puny quy à Thesbes commande !
» Nul n'y a maistrisé sans adversité grande !
» Comptez depuis Cadmus, vous n'en verrez aucun
» Quy n'ait été battu de ce malheur commun.

POLYNICE.

» Il n'y a tel malheur que perdre son Empire.

JOCASTE.

« Quy faict guerre à son frere est encore en ung pire.

POLYNICE.

» De poursuivre un parjure appellez-vous malheur?

JOCASTE.

» Il est vostre germain.

POLYNICE.

Il est usurpateur,

» Usurpateur de Throsne.

JOCASTE.

Il est plus agréable

» Aux citoyens que vous.

POLYNICE.

Et moy plus redoutable.

JOCASTE.

» Les voudriez-vous régir contre leur volonté?

POLYNICE.

» Un peuple contumax par la force est dompté.

JOCASTE.

» En la haine des miens je ne voudrois pas vivre.

POLYNICE.

» Ne resgne quy voudra de haine estre deslivre.
» Ne me chaut de me voir de mes peuples hay
» Moyennant que je sois et craint et obéy.

JOCASTE.

« C'est une grande charge, un faix insupportable.

POLYNICE.

» Il n'est rien de sy doux, ny de sy délectable.
» Pour garder un Royaume, ou pour le conquéri
» Je ferois volontiers fame et enfans mourir,
» Brusler temples, maisons, foudroyer toute cho
» Bref, il n'est rien sy sainct que je ne me propose
» De perdre mille fois et mille fois encor
» Pour me voir sur la teste une couronne d'or.
» C'est toujours bon marché, quelque prix qu'
mette;
» Nul n'achepte trop cher, sy le throsne il achepte

Le Chœur termine l'acte par des stances voici quelques-unes.

» Fortune quy troubles toujours
» Le repos des royales cours,
» Balançant d'une main trompeuse,
» Sur la teste d'un Empereur
» Le trop variable bonheur
» D'une couronne glorieuse !

» Toutes grandeurs tu vas plaçant
» Sur un rocher apparoissant,
» Environné de précipices,
» Preste de cheoir au premier vent,
» Quy les atterre plus souvent
» Qu'il ne faict les bas édifices.

» . . . . . .

» Nous ne voyons nos Roys Thesbains
» Plus amys pour estre germains;
» L'ambition quy les commande
» Ne permet qu'en sincere amour
» Ils tiennent le sceptre par tour,
» Et que l'un à l'autre le rende.

» L'un le retient à son pouvoir,
» L'autre s'efforce de l'avoir,
« Et cependant le peuple endure :
» C'est luy quy porte tout le faix ;
» Car, encor qu'il n'en puisse mais,
» Il leur sert toujours de pasture. „

Au troisieme acte, le Messager vient faire à Jocaste et à Antigone le récit du combat d'Étéocle et de Polynice. Rien de ce qu'a dit Jocaste à ce dernier, dans l'acte précédent, n'a pu calmer sa fureur.

„ Ces propos achevés (dit le Messager) il rendosse ses armes,
„ Laissant Adraste là, quy fondoit tout en larmes,
„ Comme on voit au printemps que Rhodope le mont,
„ Couvert de neige blanche, en cent ruisseaux se fond,
„ Il blanchit son cheval quy le frein dans la bouche,
„ Battant du pied la terre, attend qu'on l'escarmouche ;
„ Puis le piquant à l'aigre, eslancé de douleur,
„ Le visage terny d'une pasle couleur,

„ Les yeux estincelants d'une rage alumée,
„ Se va camper au pied de la cité Cadmée,
„ Appelle à haute voix Etéocle, et, voyant
„ Que nul ne descendoit sur le champ poudroyant,
„ S'appuye de sa lance, et de ses yeux mesure
„ Un lieu capable et propre à leur guerre future. »

Antigone voulant apprendre toutes les ci constances de cette bataille, le Messager ajou que le succès en a été long-tems incertain ; q les deux freres, pour épargner le sang de leu sujets, ont pris le parti de terminer leur querel par un combat singulier, et qu'ils se sont tu tous les deux. Jocaste entendant cette horreur se poignarde, pour n'y point survivre ; et Ant gone, désolée, ne consent à supporter enco la vie que pour rendre les derniers devoirs sa mere, à ses freres, et secourir la vieilless de son malheureux pere. Cependant Hémon fils de Créon, qui s'empare du trône de Thébes prétend inspirer de l'amour à Antigone, pou laquelle il en ressent, et l'engager à l'épouser Il ose lui en parler dans ces momens affreux mais il n'en est point écouté, et le Chœu acheve l'acte par ces stances.

„ Tu meurs, ô race généreuse !
„ Tu meurs, ô Thesbaine cité !
„ Tu ne voy que mortalité
„ Dans ta campagne plantureuse !
„ Tes beaux costeaux sont désertés,
„ Tes citoyens sont escartés,
„ Dont les ayeux virent esclore
„ Sous les enseignes de Bacchus,
„ Les premiers rayons de l'aurore,
„ Esclairant les Indois vaincus !

„ Nous, enfans de sy preux ancestres,
„ Sommes presque tous accablés
„ Par les Argiens assemblés
„ Pour de nous se rendre les maistres.
„ L'herbe s'abreuve en nostre sang,
„ La plaine est changée en estang,
„ Et de corps Thesbains tapissée.
„ Tout ce quy a peu demeurer
„ En la triste ville Dircée
„ Ne suffit pour les enterrer. „

Au quatrieme acte, Ismene apprend à Antigone que Créon a fait donner la sépulture à Étéocle; mais qu'il a défendu, sous peine de mort, que l'on rendît les mêmes honneurs à Polynice, qui a eu la cruauté de venir, avec les troupes d'Adraste, faire la guerre à sa patrie.

„ Montrons nostre bon cœur (répond Antigone), nostre bienveillance
„ Surmonte de Créon la sévere défense.

ISMÉNE.

„ Que ferons-nous ? il faut au Prince obtemperer.

ANTIGONE.

» Je vois bien que la peur vous faict dégénérer.
» . . . .

ISMÉNE.

» Regardez au danger d'une telle entreprise.
» . . . .

ANTIGONE.

» D'une ordonnance injuste il ne faut tenir compte

ISMÉNE.

» Mais au contrevenant la peine est toute prompte.

ANTIGONE.

» Rien de grand sans danger entreprendre on ne vo

ISMÉNE.

» Où le danger paroist entreprendre on ne doit.

ANTIGONE.

„ . . . .
» Puisque vous ne voulez j'iray donc toute seule.

ISMÉNE.

» J'ay grand' crainte, ma sœur, qu'enfin il vous en d

ANTIGONE.

„ . . . .
» Je ne veux pas trahir les mânes de mon frere.

ISMÉNE.

» Il est mon frere aussy ; mais je ne puis que faire.

ANTIG

ANTIGONE.

» Pourquoy ne pouvez-vous ?

ISMÉNE.

Pour Créon que je crains.

ANTIGONE.

» Il ne peut empescher de faire actes sy saincts.

ISMÉNE.

» Considérez, ma sœur, nostre sexe imbécile
» Aux périlleux desseins de ce monde inhabile;
» Considérez nostre âge, et repensez encor
» Qu'il ne reste que nous du tige d'Agénor.
» Nous sommes sans secours; l'antique bienveillance
» Du peuple s'est tournée avecque la puissance.
» Créon est obéy, quy, Tyran, voudroit bien
» Déraciner du tout nostre nom ancien.
» Il faut suivre des Grands le conseil quy nous lie:
» Faire plus qu'on ne peut èst estimé folie.

ANTIGONE.

» Ne bougez donc, ma sœur; ne vous advanturez
» Seule dans la maison en repos demeûrez.
» . . . .
» Je vais sépulturer mon frere Polynice.
» . . . .

ISMÉNE.

» Au moins gardez-vous bien de vous en déceler.
» Quant à moy je ne veux à personne en parler.

ANTIGONE.

» Parlez-en à chacun; je veux bien qu'on le sache:
» Il ne faut que celuy quy ne faict mal se cache. »

Le Chœur rend graces aux Dieux qui ont livré Thébes de la guerre, et Créon se félic de ce que la mort des deux Princes, ses veux, lui a laissé les moyens de s'emparer trône, leur héritage. Il renouvelle la défe d'accorder la sépulture à Polynice. Mais gardes lui amenent Antigone, qu'ils ont trou remplissant ce pieux devoir. Créon, furieu les interroge sur les détails de cette désobéissa d'Antigone, et l'un d'eux répond qu'ils v loient à l'exécution de ses ordres, lorsqu ont apperçu

» . . . . Ceste fille esplorée,
» Portant en une main une pœlle ferrée,
» Un riche vase en l'autre, approcher du corps mo
» Et sur luy se ruant, avec grand desconfort,
» Faire mille regrets, mille piteuses plaintes.
» . . . .
» Quand elle eust quelque temps ses désastres ploré
» Et les playes du mort de baisers honoré,
» Fist ses effusions, propitiant les masnes,
» Et les noms invoquant des Vierges Stygianes;
» Puis, le vase laissant, sa pœlle prist en main
» Et du sable plus sec luy empoudra le sein.
» A donc nous accourons, sans davantage attendr
» Afin de la pouvoir en ce délict surprendre,

» Et la mettre en vos mains. Mais, sans l'espouvanter,
» Elle se vient à nous franchement présenter,
» Confessant librement le sépulchral office
» Qu'elle desiroit faire au corps de Polynice.
» Elle m'en faict pitié ; mais le devoir m'enjoint
» De vous conter le faict et ne le taire point.

CRÉON, *à Antigone.*

» Est-il vrai, avez-vous ceste faute commise ?
» Y avez-vous esté par ces gardes surprise ?
» Levez les yeux de terre et ne desguisez rien.

ANTIGONE.

» Il est vray, je l'ay faict.

CRÉON.

Ne savez-vous pas bien
» Qu'il estoit défendu par publique ordonnance ?

ANTIGONE.

» Oui, je le savois bien, j'en avois cognoissance.

CRÉON.

» Quy vous a doncques faict enfraindre ceste loy ?

ANTIGONE.

» L'ordonnance de Dieu quy est nostre grand Roy,

CRÉON.

» Dieu ne commande pas qu'aux loys on n'obéisse.

ANTIGONE.

» Sy faict quand elles sont sy pleines d'injustice.
» Le grand Dieu quy le Ciel et la terre a formé,
» Des hommes a ces loys aux siennes conformé,
» Qu'il nous enjoint garder comme loys salutaires,
» Et celles rejecter quy leur seront contraires.

» Nulles loys des Tyrans ne doivent avoir lieu
» Que l'on voit respugner aux préceptes de Dieu.
» Or, le Dieu des enfers quy aux ombres comman
» Et celuy quy préside à la céleste bande
» Recommandent sur-tout l'humaine piété,
» Et vous nous commandez toute inhumanité. »

Créon veut la faire mourir ; mais croyan mene complice de ce mépris de ses loix i donne qu'on la lui amene.

» Avez-vous consenty à ceste sépulture (lui dem t-il)?

Ismene se repent de n'avoir pas osé en c le danger avec sa sœur, et, voulant la sau même à ses propres dépens, ou, au moi mourir avec elle, elle répond :

« Ce fust moy quy en eus la principale cure :
» S'il y a du pesché, s'il y a du mesfaict,
» Seule punissez-moy, car seule je l'ay faict.

ANTIGONE.

» Non, non, elle vous trompe, elle en est innocen
» Et ne doit à ma peine estre participante :
» Elle n'en a rien sçeu ; non, ne la croyez pas.

ISMÈNE.

» J'y allois après elle, et la suivois au pas..

ANTIGONE.

» Sy je luy eusse dit elle m'eust décelée.

ISMENE.

» Au contraire, sans moy elle n'y fust allée.

ANTIGONE.

» Elle n'a pas, Créon, le courage assez fort.

ISMÉNE.

» Je vous ay incitée à ne craindre la mort.

ANTIGONE.

» Elle veut avoir part à ma gloire acquestée.

ISMENE.

» Vous me voulez oster ma gloire méritée.

ANTIGONE.

» C'est afin de mourir qu'elle dict tout cecy.

ISMENE.

» Mais c'est pour me sauver que vous parlez ainsy.

ANTIGONE.

» Et pourquoy voulez-vous sans mérite me suivre?

ISMENE.

» Et pourquoy voulez-vous me contraindre de vivre? »

Ce généreux combat ne sert qu'à irriter Créon davantage; et, quoiqu'il ait promis à son fils de l'unir à Antigone, il sort, résolu à la faire enterrer toute vivante, avec Ismene. Le Chœur plaint le destin malheureux de ces deux sœurs.

Hémon apprend qu'il est au moment de perdre Antigone ; il accourt, et s'écrie :

» Que tu meures, ma vie ! et qu'on t'oste, mon ame,
» A mon cœur quy ne vit que de ta douce flamme !
» Que tu meures sans moy, que sans moy le trespas
» Te mesme chez Pluton et que je n'y aille pas !
» Que je vive sans toy, que mon ame esplorée
» Soit absente de toy, soit de toy séparée !
» Non, non, je ne saurois : quiconque t'occira
» Ma mort avec la tienne ensemble appariera. »

Créon revient, et s'adressant à Hémon :

» Mon fils, avez-vous sceu la sentence donnée
» Contre vostre Antigone à la mort condamnée (lui demande-t-il)?

HÉMON.

» On me l'a dit, mon pere, et j'en porte un grand deuil.

CRÉON.

» Ne vous voulez-vous pas conformer à mon veuil ?

HÉMON.

» Mon pere, je vous veux complaire en toute chose ;
» Vostre commandement de mon vouloir dispose.

CRÉON.

» C'est parler comme il faut : un desbonnaire enfant
» Ne s'affecte à cela que son pere desfend.
» Gardez-vous, mon enfant, que l'amour d'une fame,
» Mortifere poison, pas trop ne vous enflamme.
» . . . .

„ Une fame meschante apporte bien du mal
„ A celuy qu'elle estreint du lien conjugal,
„ Telle qu'est ceste-cy qu'aux ténébres j'envoye
„ Du nuicteux Achéron privé de toute joye.
„ N'y mettez vostre cœur ; souffrez qu'au lieu de vous
„ Elle voise là-bas chercher un autre espoux.
„ C'est une audacieuse, une fille arrogante,
„ A quy nostre grandeur est au cœur desplaisante.
„ . . . .

HÉMON.

„ Ceste vierge exerçant ung pitoyable faict,
„ A contre son vouloir à vos Edits forfaict.
„ Chacun en a pitié, toute la cité pleure
„ Qu'une royale fille innocentement meure,
„ Pour un acte sy beau que l'on deust premier (récompenser)
„ Comme ung faict de vertu, qu'on ne peut desnier.
„ . . . .
„ Communément ung Roy ne sçait que ce quy plaist,
„ Que chose de son goust, car le reste on luy taist ;
„ Mais moy quy, vostre enfant, sur tous autres desire
„ Que long-temps en honneur prospere vostre Empire,
„ Quy sans feinte vous ayme, ouvertement je vien
„ Vous conter la rumeur du peuple Ogygien.
„ Conformez vostre esprit à la raison maistresse,
„ Et qu'à la passion surmonter ne se laisse.
„ Ne ressemblez à ceux quy, pensant tout savoir,
„ Ne veulent de conseil d'un autre recevoir.
„ Ce n'est point deshonneur à ung Prince bien sage

„ D'apprendre quelquefois d'un moindre personnag

„ . . . .

CRÉON.

„ Penses-tu que de toy je veuille conseil prendre,
„ Et en l'âge où je suy tes préceptes apprendre?

HÉMON.

„ Il ne faut la personne, ains la chose peser,
„ Et selon qu'est l'advis, le prendre, ou refuser.

CRÉON.

„ C'est un brave conseil qu'ung meschant je guerdon

HÉMON.

„ De bien faire aux meschans conseil je ne vous donn

CRÉON.

„ Tu veux que je pardonne à ceste peste-cy?

HÉMON.

„ Sa faute est bien légere et digne de mercy.

CRÉON.

„ D'enterrer ung meschant est-ce chose légere?
„ Un ennemy public?

HÉMON.

Voire; mais c'est son frere,

CRÉON.

„ Corrompre mes Edits, m'avoir en tel mespris!

HÉMON.

„ De corrompre vos loys ell' n'avoit entrepris.

CRÉON.

„ Je luy feray porter de son orgueil la peine.

HÉMON.

„ Ce ne sera l'advis de la cité Thesbaine.

CRÉON.

„ Qu'ay-je affaire d'advis? telle est ma volonté.

HÉMON.

„ N'estes-vous pas suject aux loys de la cité ?

CRÉON.

„ Ung Prince n'est suject aux loys de sa Province.

HÉMON.

„ Vous parlez d'ung Tyran et non pas d'ung bon Prince.

CREON.

„ Tu veux que mes sujects me prescrivent des loys?

HÉMON.

„ Ils doivent au contraire obéir à leurs Roys,
„ A leurs Roys, leurs Seigneurs, les aymer et les craindre:
„ Aussy la loy publique ung Roy ne doict enfreindre.

CRÉON.

„ Il a soin d'une fame, et la sert au besoin!

HÉMON.

„ Fame vous seriez donc, car de vous seul j'ay soin.

CRÉON.

„ Oses-tu, malheureux! à ton pere débattre?

HÉMON.

„ J'ose pour l'équité, l'injustice combattre.

„ . . . .

„ Tu ne la verras plus; son jour fatal est près.

HÉMON.

„ Elle ne mourra pas qu'un autre n'aille après.

CRÉON.

„ Il me menace encore! ô l'impudente audace!

HÉMON.

„ Vers mon pere et mon Roy je n'use de menace.

CRÉON.

„ Esclave efféminé, sy tu contestes plus,
„ Je t'enverray gronder aux infernaux palus. „

Il veut faire mourir Antigone aux yeux d'
mon, qui se retire furieux. Le Chœur im
la clémence de Créon ; mais le tyran se d
mine, sans pitié, à la faire enfermer dan
antre, ou, par la faim et la douleur,

„ Elle apprendra combien c'est une chose vaine
„ De faire honneur aux Dieux de l'infernale plain
il). „

Antigone, partant pour son exil, exp
ainsi ses plaintes :

„ Que fera désormais la vieillesse esplorée
„ De mon pere aveuglé, d'avec moy séparée ?
„ Que ferez-vous, hélas ! quy nous consolera ?
„ Quy conduira vos pas, et quy vous nourrira ?
„ Ha ! je sçay que bientost, sortant de ma caverne
„ Je vous verray, mon pere, au profond de l'*Aver*
„ Vous ne vivrez long-temps après mon triste sort !
„ . . . . „

Elle fait ses adieux à ses compagnes, la

échapper un soupir pour Hémon, à l'amour duquel elle n'est pas insensible, et s'écrie, en entrant dans la caverne qui doit être son tombeau,

„ Voicy donc ma prison, voicy donc ma demeure,
„ Voicy donc mon sépulchre où il faut que je meure! „

Hémon reparoît, et reproche à son pere sa cruauté:

„ Emmurer une vierge en une roche dure (s'écrie-t-il),
„ Une fille de Roy, mon espouse future!
„ Vostre niece, cruel! que vous deussiez chérir
„ Ainsy que votre fille, et la faictes mourir!
„ Vous la faictes mourir sans estre crimineuse:
„ Son crime et son offense est d'estre vertueuse! „

Il ajoute qu'il est résolu à briser la prison d'Antigone, et à l'en retirer ou à périr avec elle; et le Chœur termine l'acte par des stances sur le pouvoir de l'amour.

Au cinquieme acte, un Messager raconte que Créon a été forcé, par l'ordre des Dieux, de donner la sépulture à Polynice, qu'il a voulu rendre la liberté à Antigone; mais qu'en démo-

lissant l'antre qui lui servit de prison, on l'a trouvée

„ Couchée à la renverse, ayant la gorge ceinte
„ De ses liens de tête, en mille nœuds estreinte
„ Et son Hémon auprès, quy pleurant l'embrassoit
„ Et, sa mort lamentant, sur elle gémissoit,
„ Nommoit les Dieux cruels et la Parque cruelle,
„ Maudissoit, détestoit la rigueur paternelle,
„ . . . .
„ La nommoit sa maistresse, et sa vie et son ame,
„ Se disoit malheureux en une chaste flamme, &c. „

Le Messager ajoute que Créon a fait de vains efforts pour calmer Hémon, qui s'est précipité sur son épée, s'en est percé le sein, et est tombé à côté d'Antigone, et que la Reine Euridice, épouse de Créon et mere d'Hémon, désolée de la mort de son fils, s'est tuée aussi, afin de n'être pas plus long-tems témoin de tant de malheurs et de tant de crimes. Créon vient lui-même s'en accuser et se les reprocher ; et il espere que les tourmens qu'ils commencent à lui causer le délivreront bientôt de l'horreur de survivre à toute sa famille. Le Chœur termine la Piece en lui disant :

„ Vos pertes, vos malheurs que vous avez soufferts

„ Procédent

,, Procédent du mespris du grand Dieu des enfers.
,, Il le faut honorer et toujours avoir cure
,, De ne priver aucun du droit de sépulture. ,,

Sédécie, ou les Juives, Tragédie, avec des Chœurs, dédiée au Duc de Joyeuse, Amiral de France, fut imprimée à Paris, en 1580, chez Mamert Patisson, *in*-8°.

Le premier acte est rempli des plaintes d'un Prophête sur les malheurs des Juifs, et de prieres à Dieu pour les faire cesser.

,, Jusques à quand, Seigneur, espandras-tu ton ire?
,, Jusqu'à quand voudras-tu ton peuple aimé destruire,
,, L'infortuné Juda que tu as tant chéri,
,, Que tu as, quarante ans, par les déserts nourri?
,, ...
,, Souviens toy d'Isaac et de Jacob, nos Peres,
,, A quy tu as promis des terres estrangeres,
,, Avec postérité quy s'accroistre devoit
,, Comme ung sable infini qu'aux rivages on voit.
,, Ne veuille de la terre effacer leur mémoire!
,, Quy t'invoqueroit plus? quy chanteroit ta gloire?
,, Quy te sacrifieroit? quy de tous les mortels
,, Se viendroit plus jecter au pied de tes autels?
,, Seroit-ce le Mesdois, seroit-ce l'Ammonite?
,, Las! seroit-ce celuy quy en Cédar habite?

,, O Seigneur ! ô Seigneur ! veuille prendre pitié
,, D'Israël, ton enfant, durement chastié !
,, Tu l'aurois vainement élevé sur la terre,
,, Vainement desfendu de ses voisins en guerre,
,, ...
,, Et conduit à pied seç par le milieu des flots.
,, ...
,, En vain, hélas ! en vain tu l'aurois tous les jours
,, Repu de saincte manne aux sauvages détours
,, De l'austere Arabie, et sa soif estanchée
,, De l'onde jaillissant d'une roche touchée.
,, ...
,, O peuple malheureux ! peuple cent fois maudit
,, Tu sais bien que j'avois tes désastres prédict !
,, Que j'avois annoncé du grand Dieu la menace,
,, Afin qu'humilié devant sa saincte face
,, Le peusses recognoistre, et qu'à force de pleurs,
,, De jeusnes et de cris prévinssent tes malheurs !
,, Mais tu as mesprisé ces menaces prophetes,
,, Et m'as voulu meurtrir pour te les avoir faictes;
,, Ton cœur obstiné fust et tes sens endurcis :
,, Aussy es-tu butin d'ung peuple incirconcis
,, Quy a mis au couteau la plupart de tes freres,
,, Arraché tes enfans du giron de leurs meres,
,, Tes fames violé, le sainct Temple pollu,
,, Mis ses thrésors en proye au soldat dissolu,
,, Quy les a teints de sang et faict du sanctuaire,
,, N'aguere inviolable, un tombeau mortuaire !
,, ... Je frissonne d'horreur !
,, Ce triste souvenir me remet en fureur.

„ Ha ! chétive Sion ! jadis sy florissante ?
„ Tu sens doncques de Dieu la dextre punissante ?
„ L'onde de Silhoé court sanglante, et le mur
„ De tes tours est brisé par les armes d'Assur.
„ Ton terroir abondant n'est plus que solitude;
„ Tu vas languir captive en triste servitude.
„ Hélas ! voilà que c'est d'offenser l'Esternel,
„ Quy te portoit, Sion, un amour paternel !
„ Tu as laissé sa voie, et, d'une ame rebelle,
„ Préféré les faux biens qu'adore l'infidele !
„ Ingrate nation, tu as sur les hauts lieux
„ Osé sacrifier à la Royne des Cieux,
„ Luy consacrer des bois ! Tu as d'argile molle,
„ Pêtrie entre tes mains, façonné mainte idole,
„ Que tu as adorée (abominable faict !)
„ Immolant à ung Dieu que toy-mesme t'es faict !
„ Il a des yeux ouverts, toutesfois ne voit goutte ;
„ Des oreilles il a, toutesfois il n'escoute :
„ On luy voit une bouche et ne sauroit parler.
„ . . . .
„ Ses mains, sans maniement, demeurent inutiles,
„ Et ses pieds, sans marcher, sont plantés immobiles.
„ Semblables soient ceux-ci quy tels Dieux vont suivant
„ Au lieu de l'Esternel, de nostre Dieu vivant,
„ Quy a faict Ciel et terre, et quy jaloux n'endure
„ Un homme s'incliner devant sa créature.
„ Retourne-toy vers luy, peuple infidele, afin
„ Qu'à tes calamités il veuille mettre fin. „

Un Chœur de Juives captives acheve cet ac
par des stances, dont voici quelques-unes.

„ Pourquoi Dieu quy nous a faicts
„ D'une nature imparfaits
„ Et peschеurs comme nous sommes
„ S'irrite sy griévement
„ Du mal que journellement
„ Commettent les pauvres hommes ?

„ Sy-tost que nous sommes nés
„ Nous y sommes adonnés ;
„ Nostre ame, bien que divine
„ Et pure de tout mesfaict,
„ Entrant dans un corps infect
„ Avec luy se contamine.

„ Nul ne se peut empescher
„ En ce monde de pescher,
„ Tant est nostre humaine race
„ Encline à se desvoyer,
„ Sy Dieu ne vient desployer
„ Sur nous sa divine grace. „

Au second acte, Nabuchodonosor, Roi
d'Assyrie, enorgueilli de ses conquêtes, ose
s'égaler à Jupiter. Il vient de punir Sédécie
(Sédécias), Roi de Juda, qui, par les conseils

du Roi d'Égypte, l'a trahi et s'est révolté, après avoir fait alliance avec lui, et lui avoir promis une fidélité inviolable. Nabuchodonosor, à la tête d'une puissante armée, a subjugué la Judée, pris Jérusalem d'assaut, fait Sédécie prisonnier, avec toute sa famille, et le menace de lui ôter la vie. Mais Nabuzardan, l'un des Généraux de Nabuchodonosor, lui représente qu'après la victoire, la clémence devroit lui paroître douce; et Amital, mere de Sédécie, vient, avec le Chœur des Juives, déplorer les malheurs de Sion :

„ Nous te pleurons, lamentable cité (disent-elles),
„ Quy eust jadis tant de prospérité
„ Et maintenant, pleine d'adversité,
„ Gis abattue !

„ Las ! au besoin tu avois eu toujours
„ La main de Dieu levée à ton secours,
„ Quy maintenant de ramparts et de tours
„ Ta desvestue ! „

La Reine, épouse de Nabuchodonosor, paroît, et se réjouit, avec sa gouvernante et les femmes de sa suite, des succès de son époux; et, rencontrant Amital et les femmes Juives, elle s'écrie :

„ Mais qu'est-ce que je vois ?

LA GOUVERNANTE.

C'est la tourbe estran

„ Des filles de Juda, quy pleurent leur misere, &c.

Amital implore la protection de l'épouse Nabuchodonosor:

„ Royne à quy la fortune est constamment prospere
„ (S'il se trouve constance en chose sy légere) (lui elle)
„ Espouse d'un grand Roy quy va seigneurisant,
„ Sous le vouloir de Dieu les peuples d'Orient,
„ Soyez-nous favorable, et que les durs esclandres
„ De nous et de Sion, maintenant mise en cendres,
„ Vous mollissent le cœur, sy qu'ô Royne ! par vo
„ Le Roy, nostre vainqueur, nous soit propice et do
„ Tout ce troupeau captif d'une voix vous supplie
„ Las ! pour Dieu que vostre ame à la pitié se plie !
„ Que nos humides pleurs et nos cris ne soient vain
„ Nous sommes à vos pieds, nous vous joignont mains !

LA REINE.

„ . . . .
„ Ma mere, levez-vous.... Et vous, Dames, aussy,
„ Qu'un désastre commun faict lamenter icy.
„ Vostre malheur ne faict que moins je vous honore
„ Ains faict qu'avec douleur vostre ennuy je desplor
„ Il ne faut que fortune éleve nostre cœur

,, Pour vous voir maintenant esprouver sa rigueur,
,, Que tous hommes mortels doivent sans cesse craindre,
,, Soit Roy, soit laboureur, le grand plus que le moindre.
,, Hélas ! que savons-nous sy ce jour seulement
,, Ternira point nostre heur de quelque changement.
,, ...
,, Partant consolez-vous, Mesdames, et pensez
,, Que les prévus malheurs contre vous eslancés
,, Ne vous rendent vers moy plus viles que n'agueres
,, Que vous aviez du sort les faveurs journalieres. ,,

Elle veut connoître tous les maux qui ont accablé Sion. Amital lui en fait le récit, qu'elle termine ainsi :

,, La faim, plus que le fer, pasles, nous combattoit,
,, Et la férocité de nos cœurs abattoit ;
,, ...
,, Et ja ceste fureur tellement nous pressoit
,, Que de son propre enfant la mere se paissoit... &c. ,,

Amital ajoute que les Juifs, contraints de fuir, se réfugierent sur les montagnes dont Sion est entourée ; mais que l'ennemi les poursuivit et les fit esclaves. Le Chœur des femmes Juives acheve l'acte par des plaintes sur les malheurs de la captivité.

Au troisieme acte, Nabuchodonosor se féli-

cite de sa victoire, et la Reine, son épou
fait tous ses efforts pour l'exciter à la modéra
envers les vaincus ; mais il se fait gloire d
tourmenter.

„ . . . .
„ Aux Roys quy peuvent tout toute chose est licite(d

LA REINE.

„ Un Prince quy peut tout ne doit pas tout vouloi

NABUCHODONOSOR.

„ La volonté d'un Prince est conforme au pouvoi

LA REINE.

„ Conformez-vous à Dieu dont la force est suprem

NABUCHODONOSOR.

„ Dieu faict ce qu'il lui plaist et moy je fais de mesm

LA REINE.

„ Ha! Seigneur, je vous prie, ayez propos plus sain
„ Dieu rabaisse le cœur des Monarques hautains
„ Quy s'esgalent à luy et quy n'ont cognoissance
„ Que tout humain pouvoir provient de sa puissanc
„ . . . .
„ Maintenant nous marchons sur tous Roys triomph
„ Mais, las! nous ne savons quels seront nos enfa
„ Que dy-je, nos enfans? quels nous serons nous-mes
„ Sy nous aurons toujours au chef un diadesme.
„ Plus le sort nous caresse et plus craindre il nous f
„ Car plus il nous esleve et plus cherrons de haut.

NABUCHODONOSOR.

„ Je n'en ay point de crainte.

LA REINE.

Et c'est ce quy m'en donne.
, La défiante peur asseure une couronne :
, Elle faict la prudence ; et rarement s'est veu
, Qu'un homme soit tombé sous le malheur préveu. „

Nabuchodonosor promet de ne point faire périr Sédécie ; mais il médite, en lui conservant la vie, de la lui rendre plus cruelle que la mort. Il le fait venir. La Reine, ne pouvant soutenir la vue d'un Prince si malheureux, se retire, et Nabuchodonosor s'écrie, en le menaçant :

, Vous vivrez, vous vivrez ; mais sera tellement
, Que vos jours rouleront en continu tourment !
, Vous requerrez la mort de borner vos tortures,
, Voyant devant vos yeux meurtrir vos créatures,
, Esgorger vos amys, les Prestres de la loy,
, Quy, mutins, vous ont faict eslever contre moy ! „

Il le renvoie ; et viennent ensuite se jetter à ses pieds Amital et les Reines, épouses de ce Roi captif.

, Ne vous refusez point (dit Amital) ; s'il n'estoit point d'offense
, Un Roy n'auroit moyen de montrer sa clémence.
, Sire, il est tout certain, le crime d'ung suject
, Sert aux bontés d'ung Roy d'honorable suject ;



„ Et plus le crime est grand que vainqueur il pardon
„ Et plus en pardonnant de louange il se donne.
„ C'est plus de se dompter, dompter ses passions,
„ Que commander, Monarque, à mille nations.
„ Vous avez subjugué maintes belles Provinces,
„ Vous avez combattu les plus belliqueux Princes,
„ Et les plus redoutés ; mais vous l'estiez plus qu'eu
„ Tous ensemble n'estoient tant que vous belliqueu
„ Mais en vous surmontant, quy estes indomptabl
„ Vous acquerrez victoire à jamais mémorable ;
„ Vous avez double honneur de nous avoir desfaict
„ Et d'avoir, comme Dieu pardonné nos mesfaicts.

NABUCHODONOSOR.

„ . . . .
„ Quy a faict le dommage en doit porter la peine.

AMITAL.

„ Ne l'avons-nous portée ? ha ! quelle est inhumain
„ Ha ! qu'elle est angoisseuse !

NABUCHODONOSOR.

Et qu'avez-vous sou

AMITAL.

„ Las ! n'est-ce rien souffrir quand un Royaume on p
„ Sire, Dieu vous en garde ! il n'est rien plus estran
„ Que faire d'ung Royaume à des prisons eschange
„ Quels supplices plus grands peuvent estre souffer
„ Par ung Prince que d'estre incessamment aux fe
„ Voir ses enfans captifs, ses fames en servage,
„ Son peuple mis à mort et sa ville au pillage ?
„ Soit de tant de malheurs vostre cœur satisfaict !

NABUCHODONOSOR.

„ Ce n'est encore rien au prix de son forfaict.

AMITAL.

„ Que voulez-vous de plus? estes-vous implacable?
„ Estes-vous un Tyran, un Prince inéxorable?
„ . . . .
„ Voulez-vous qu'à jamais la belle renommée
„ De vos victoires soit de meurtres diffasmée?
„ La voulez-vous souiller, la voulez-vous ternir?
„ Vous rendre abominable aux races à venir? „

Elle lui rappelle combien il aimoit Josias, et le prie de pardonner au fils à cause de son amitié pour le pere, aux mânes duquel elle adresse cette priere.

„ O Prince généreux! ô cœur vrayment royal,
„ Quy fus à ton amy sy constamment loyal!
„ Maintenant que tu vis sous les voustes célestes,
„ Regarde de Juda les misérables restes;
„ Et sy tu as encor des tiens quelque soucy,
„ Sy tes yeux immortels pénetrent jusqu'icy,
„ Mon espoux, mon Seigneur, ayde-nous à ceste heure,
„ Assiste Sédécie et fais tant qu'il ne meure.
„ Supplie à l'Esternel, quy les courages meut
„ Des grands Roys de la terre à faire ce qu'il veut;
„ Qu'enfin à la douceur ce Monarque il inspire,
„ Sy que de nostre sang son poignard il retire.

NABUCHODONOSOR.

„ Je sçais bien que Josie en ma querelle est mort;
„ Mais cela ne faict pas que vostre fils n'ait tort.

AMITAL.

„ Il a tort voirement; personne ne le nie.
„ Je ne l'excuse point, sa faute est infinie;
„ Mais faictes, je vous pry, que vostre humanité
„ Le soit encore plus, ait plus d'infinité.
„ Récompensez en luy le trespas de son pere
„ Et la captivité de Joachas son frere.
„ Que diroit-on de vous sy des Roys vos amys
„ Les enfans pour loyer à la mort estoient mis?
„ Quy voudroit plus vous suivre, et aux combats d
pendre,
„ Comme fist mon espoux, sa vie à vous défendre?
„ Las! pour vous je suy veufve, et par vous à Memp
„ Pleure dessous les fers, mon misérable fils,
„ Héritier de son pere au royal diadesme,
„ Et encore héritier en son désastre mesme. „

Nabuchodonosor résiste, et s'offense de l'i
portunité d'Amital, qui ajoute :

„ Qu'ay-je faict, malheureuse! En quoy pouvez-v
dire
„ Que j'aye oncque entrepris d'esperonner vostre ire
„ A-ce esté quand Josie armé vous secourust?
„ Qu'il combattist pour vous, que pour vous il mour
„ A-ce esté quand mon fils, lié comme un forçaire,

„ F

,, Fust esclave pour vous, sa ville tributaire?
,, Las! toujours le malheur nous tombe sur les bras,
,, Et vous estant amys et ne vous l'estant pas!

NABUCHODONOSOR.

,, Je ne me plains de vous, n'en ayez peine aucune;
,, Au contraire, Amital, je plains vostre infortune.
,, ...

AMITAL.

,, Hé! quy peut mieux que vous serêner ma tristesse?
,, Quy peut donner repos à ma foible vieillesse?
,, ...
,, Faictes cesser mes pleurs et qu'avant que je meure
,, J'aye, par vostre grace, encor quelque bonne heure,
,, Revoyant mon cher fils, non en sa dignité,
,, Mais vivant seulement hors de captivité!

NABUCHODONOSOR.

,, Bien que j'eusse, à bon droit, de l'esgorger envie,
,, Pour vous gratifier, je luy donne la vie;
,, Non qu'il ne soit puny, car ung sy grand forfaict
,, Ne doict couler sans peine à celuy quy l'a faict.
,, Je veux voir son maintien et ses raisons entendre:
,, Sus, amenez-le moy. . . . . . .

AMITAL.

,, Que les fers il ne porte affranchi désormais.

NABUCHODONOSOR.

,, Devant qu'il soit une heure il n'en verra jamais.

AMITAL.

,, O supresme bonté! que vos genoux j'embrasse!
,, Je ne méritois pas recevoir telle grace.

„ Vous redonnnez la vie à mon corps quy mourroit ;
„ Vous comblez de liesse ung cœur quy soupiroit, &c.

Elle croit l'avoir attendri, et elle engage le Chœur des femmes Juives à prendre part à la joie qu'elle en ressent, et à l'aider à en exprimer sa reconnoissance. Le Chœur lui répond, en achevant l'acte, par ce Cantique, tiré de l'Écriture Sainte.

„ Comment veut-on que maintenant
„ Sy désolées
„ Nous allions la flute entonnant
„ Dans ces vallées ?

„ Que le luth touché de nos doigts
„ Et la cithare
„ Fassent résonner de leur voix
„ Un Ciel barbare ?

„ Que la harpe, de quy le son
„ Toujours lamente,
„ Assemble avec nostre chanson
„ Sa voix dolente ?

„ Trop nous donnent d'affliction
„ Nos maux publiques
„ Pour vous réciter de Sion
„ Les saincts cantiques.

„ Hélas! tout souspire entre nous,
„ Tout y larmoye!
„ Comment donc en attendez-vous
Un chant de joye ?

„ Nostre ame n'a plus de chanter
„ Envie aucune ;
„ Mais bien de plaindre et lamenter
„ Nostre infortune.

„ Remplissons les airs de soupirs,
„ Sortans de peine,
„ Quy renforceront des zéphirs
„ La foible haleine.

„ Hélas! hé! quy se contiendra
„ De faire plainte
„ Lorsque de toy nous souviendra,
„ Montagne saincte ?

„ Nos enfans nous soient désormais
„ En oubliance
„ Sy de toy nous perdons jamais
„ La souvenance! „.

Au quatrieme acte, Sédécie et Sarrée, grand Pontife de Jérusalem, qui sont ensemble en prison, s'entretiennent des malheurs du peuple Juif, et prient Dieu de l'épargner et de n'appesantir son bras que sur eux seuls.

„ Nous avons délaissé de Dieu la saincte voye (s'écrie
 décie),
„ C'est pourquoy des Gentils nous sommes faicts la pr
„ Que Jacob est esclave et que l'alme Sion
„ Pour jamais est tombée en désolation.

SARRÉE.

„ Au moins, Seigneur, pardonne à ceste multitude
„ A ce peuple ignorant ne luy sois point sy rude:
„ Il ne sait ce qu'il faict, le pesché vient de nous;
„ Pardonne leur, pardonne, et nous punis pour tou

SÉDÉCIE.

„ Adoucy-toy, Seigneur, ne me sois trop sévere;
„ N'afflige les enfans pour le pesché du pere.
„ Préserve-les du mal: que leur postérité
„ Puisse ung jour rebastir nostre saincte cité.

SARRÉE.

„ Or sus, allons mourir; que ce Prince infidele
„ Estanche en nous la soif de son ame cruelle.
„ Je mourrois moins dolent sy c'estoit pour l'honne
„ Et non pour le mespris de Dieu, nostre Seigneur.

SÉDÉCIE.

„ Las! c'est pour nos mesfaicts et non pas pour sa glo
„ . . . . &c.

Nabuchodonosor vient insulter à la douleu ses captifs.

„ Ils mourront, ils mourront, et s'il en reste aucun
„ Que je veuille exempter du supplice commun (di

» Ce sera pour son mal : je ne laisseray vivre
» Que ceux que je voudray plus aigrement poursuivre,
» Afin qu'ils meurent vifs, et qu'ils vivent mourans,
» Une présente mort tous les jours endurans.
» . . . .
» Mais ne les voy-je pas ! les voilà mes rebelles,
» Mes traistres, mes mutins, mes sujets infideles.
» . . . .

(*A Sédécie.*)

» Toy, meschant, desloyal, le pire de la terre,
» Tu as induict ton peuple à me faire la guerre,
» Après t'avoir faict Roy, t'avoir au throsne mis
» De ton pere, et pour toy les justes Roys démis !
» . . . .
» Quy t'a mis en l'esprit de fausser ta parole,
» De parjurer ta foy ? Seroit-ce point ton Dieu,
» Ton Dieu quy n'a cresdit qu'entre le peuple Hébreu ?
» N'est-ce point ce Pontife, et ces braves Prophestes
» Les choses prédisant après qu'elles sont faictes ?
» . . . .

SÉDÉCIE.

» Le Dieu que nous servons est le seul Dieu du monde
» Quy de rien a basty le Ciel, la Terre et l'onde ;
» C'est luy seul quy commande à la guerre, aux assauts :
» Il n'y a Dieu que luy, tous les autres sont faux.
» Il déteste le vice et le punit, sévere,
» Quand il cognoist sur-tout que l'on y persévere.
» Il ne conseille aucun de commettre ung mesfaict.
» Au contraire, c'est luy quy la vengeance en faict.

„ Ses Prophetes il a, que par fois il envoye.

„ . . . .

„ Mais, hélas! bien souvent nostre ame est endurc

„ Ne faisant compte d'eux, ny de leur Prophétie;

„ Et c'est quand il nous laisse et nous donne en but

„ Au peuple Assyrien, Arabe, ou Philistin :

„ Autrement soyez sûr que toute force humaine

„ Quand il nous est propice encontre nous est vain

„ . . . .

NABUCHODONOSOR.

„ Quelle grace veux-tu qu'à mes haisneux je face ?

SÉDÉCIE.

„ Que voudriez qu'on vous fist, estant en nostre p

NABUCHODONOSOR.

„ . . . .

„ Non vous serez punis, et l'infidélité

„ De vos cœurs recevra le guerdon mérité.

SÉDÉCIE.

„ Sus donc, cruel Tyran! assouvy ton courage

„ Enyvre-toy de sang, remply-toy de carnage, &c

Nabuchodonosor les fait emmener, e Chœur continue ses plaintes dans des sta dont voici quelques-unes.

„ Pauvres filles de Sion,
„ Vos liesses sont passées !
„ La commune affliction
„ Les a toutes effacées !

„ Ne luiront plus vos habits
„ De soye avec l'or tissue ;
„ La perle avec le rubis
„ N'y sera plus apercue !

„ . . . . ;

„ L'or crespé de vos cheveux
„ Quy sur vos tempes se joue
„ De mille folastres nœuds
„ N'ombragera vostre joue !

„ Nous n'entendrons plus les sons
„ De la soupireuse lyre,
„ Quy s'accordoit aux chansons
„ Que l'amour vous faisoit dire !

„ . . . . „

Un Officier de Nabuchodonosor, fâché d'être obligé de le servir dans ses cruautés contre Sédécie, s'exprime ainsi :

„ Il m'a donné la charge, ô chose misérable !
„ D'enlever de ce Roy la race lamentable,
„ Qu'aux yeux du pauvre pere il commande meurtrir,
„ Pour le faire aux tourmens de ses enfans souffrir. „

A la vue de cet Officier, la mere et les épouses de Sédécie redoutent qnelque nouveau malheur ; mais un autre Officier, le Prévôt de l'Hôtel du

Roi d'Assyrie, vient les rassurer, en apparence en leur disant que son Maître consent à replac le Roi de Juda sur son trône, exigeant seul ment ses enfans pour ôtages de sa fidélité. Am tal et les épouses de Sédécie soupçonnent la si cérité de cette réconciliation, et ne livrent l enfans qu'avec peine; mais elles sont forcées céder à l'ordre du vainqueur, et elles leur dor nent ces instructions, en les remettant entre l mains du Prévôt.

„ Enfans, souvenez-vous de vous rendre agréables (l dit l'une des épouses),
„ De servir vos Seigneurs, de n'estre intolérables,
„ Superbes, ny fascheux. . . . Las! ce n'est pas à vou
„ De vous enfler de gloire, ains de complaire à tous.

AMITAL.

„ Mais sur-tout, mes enfans, ayez de Dieu mémoire
„ Servez-le en vostre cœur, ne tendez qu'à sa gloire,
„ Cheminez en sa voye, et n'en soyez distraits
„ Ny pour commandemens quy vous soient oncq faicts,
„ Ny pour crainte de mort. Souffrez la mort cruelle
„ Plustost cent fois que d'estre à vostre Dieu rebelle.
„ N'adorez qu'un seul Dieu, que ce Dieu seulemen
„ Quy a faict mer et terre avec le firmament;
„ Quy peut tout, quy faict tout, immortel, impassibl
„ . . . .

„ Que comprendre on ne peut. Craignez de l'offenser ;
„ Aux faux Dieux des Gentils gardez-vous d'encenser :
„ Il en seroit jaloux. Jamais ce grand Dieu n'ayme
„ Qu'on leur face l'honneur quy n'est deu qu'à luy-
mesme.
„ C'est luy quy nous faict vivre et quy pour nostre bien
„ En six jours a basty tout ce monde de rien.
„ Ne l'oubliez jamais, mes enfans, je vous prie,
„ Et tant que vous vivrez fuyez l'idolastrie.
„ . . . .

L'UNE DES ÉPOUSES.

„ O malheureux destin ! ô fiere cruauté !
„ Desplorable grandeur ! chétive royauté !
„ Que la mort n'a plustost devidé nostre vie !
„ Que n'a nostre pauvre ame esté plustost ravie !
„ On vous emmeine, enfans, on vous emmeine, hélas !
„ Et vous ne serez plus pendans entre nos bras ! &c. „

Le Chœur termine cet acte par des stances sur l'instabilité de la fortune.

„ Celuy prudent la fortune modere,
„ En ses instables tours,
„ Quy en malheur un meilleur temps espere
„ En bonheur craint toujours, &c. „

Le Prophête ouvre le cinquieme acte et s'écrie, en parlant de Nabuchodonosor,

„ O barbare ! cruel ! homme avide de sang !
„ . . . .

„ Exécrable instrument de la rigueur céleste !
„ . . . .
„ Penses-tu qu'il y ait un Dieu dessus ta teste,
„ De tonnerres armé, d'esclairs et de tempeste,
„ Vengeur de cruauté ? Ou bien estime-tu
„ Qu'il soit, comme tes Dieux, un bronze sans vertu
„ Je t'atteste, Esternel ! Esternel je t'appelle !
„ Spectateur des forfaits de ce Prince infidele,
„ Descends dans une nue, et avec tourbillons
„ . . . . Brise ses bataillons,
„ Comme on te vist briser la blasphesmante armée
„ Du grand Sennacherib, à nos murs assommée ;
„ Et le chef de ce Roy foudroye aux yeux de tous,
„ Quy superbe ne crains ny toy ,ny ton courroux !
„ . . . .
„ Que le feu quy brusla les deux enfans d'Aaron ;
„ Quy, brillant, consomma les fauteurs d'Abiron,
„ Quy desvora les murs de Sodosme et Gomorre,
„ Descende, pétillant, et ces bourreaux dévore !
„ Es-tu Dieu de Juda pour sans fin l'affliger !
„ Pour nous donner sans cesse en proye à l'estranger
„ Englousty-nous plustost dans les terrestres gouffre
„ Fais-nous fondre aux enfers plustost que tu ne souffres
„ Opprimer des Gentils, lesquels ne font, synon
„ Ton peuple bourrelant, que blasphesmer ton nom &c. „

Amital et les épouses de Sédécie paroissent et le Prophête leur apprend qu'il a vu décapit

le grand Pontife Sarrée, égorger les enfans de Sédécie, en présence de ce malheureux Roi à qui on a ensuite arraché les yeux. Sa mere et ses épouses s'exhalent en imprécations contre Nabuchodonosor, et s'en vont rendre les derniers devoirs à leurs enfans.

„ Allons, Madame, allons (dit l'une des épouses à Amital), nous sommes toutes prestes,
„ Pour garder nos enfans de la gueule des bestes;
„ Quy fournira de pleurs à nos yeux tarissans?
„ Quy fournira de force à nos cœurs languissans?
„ Quels funebres soupirs tirés de nos entrailles
„ Pourront suffire au deuil de tant de funérailles? &c. „

Sédécie aveugle, vient gémir sur les tourmens affreux qu'il endure, et le Prophête l'engage à les supporter, avec patience, comme une sorte de satisfaction envers Dieu pour les péchés qu'il a commis. Il lui annonce, au surplus, que Nabuchodonosor sera bientôt puni de toutes ses cruautés, et il termine la Piece par cette apostrophe au Tyran :

„ Toy quy le temple sainct de nostre Dieu supresme
„ As, cruel! prophasné, vomissant maint blasphesme
„ Contre sa Majesté, quy révéré n'as point

,, Celuy qu'il a pour Roy par ses Pontifes oint,
,, Quy ses Prestres a mis au tranchant de l'espée,
,, Quy l'as dans le gozier des innocens trempée,
,, Te vautrant sur leurs corps, prendras, homme sang
,, La figure d'un bœuf, pasturant et beusglant.
,, Dieu le veut, Dieu l'ordonne, et par moi, son proph
,, Prédict sa volonté devant qu'elle soit faicte.
,, ...
,, Le Soleil septante ans dessus nos chefs luira
,, Tandis qu'en Babylone Israël servira ;
,, Mais le cours achevé de ses dures années,
,, Ses infélicités se verront terminées.
,, Un Roy Persan viendra, plein de bénignité,
,, Quy fera rebastir nostre antique cité.
,, ...
,, Dieu mieux qu'auparavant sera glorifié ;
,, ...
,, Ses autels fusmeront de placables hosties.
,, ...
,, Quelques siecles après le Seigneur envera
,, Son Christ, quy les peschés du monde nestoyera
,, Destruisant les enfers, et, desiré Messie,
,, Viendra pour mettre fin à toute Prophétie, &c.

Bradamante, Tragi-Comédie, dédiée
Chevalier de Chiverny, fut imprimée à Pa
en 1582, chez Mamert Patisson, *in*-8°.

« Cette Piece, la derniere de Garnier,
premiere Tragi-Comédie qui ait été mise
Théat

Théatre, mérite encore d'être remarquée par une autre singularité, c'est qu'elle ne renferme point de Chœurs; *et parce qu'il n'y en a pas*, dit l'Auteur dans son Argument, *comme aux Tragédies, pour la distribution des actes, celuy quy voudroit faire représenter ceste Bradamante sera, s'il luy plaist, averty d'user d'Entremets, et les interposer entre les actes pour ne les confondre, et ne mettre en continuation de propos ce quy requiert quelque distance de temps.* Il résulte de ce que dit Garnier, qu'autrefois les Pieces de Théatre appartenoient à ceux qui vouloient les jouer, et c'étoit ordinairement dans les Colléges qu'on en donnoit la représentation; que dans les Tragédies le Chœur remplissoit les entr'actes par le chant, ou par le récit de quelques strophes morales, relatives aux événemens de la Piece. Quelquefois il entroit dans l'action, et alors il étoit chanté ou déclamé par un Acteur. Les Chœurs avoient été introduits par Jodelle, à l'imitation des Anciens, et furent scrupuleusement conservés par les Poëtes qui le suivirent jusqu'en 1630, époque à laquelle on en reconnut l'embarras et l'inutilité. Cependant à la

place du chant qui distinguoit les actes et qu marquoit les repos nécessaires, on introduisi des joueurs d'instrumens, qui d'abord furen placés sur les aîles du Théatre, où ils exécu toient différens airs avant le commencement d la Piece et entre les actes. Ensuite ils furent mi au fond des troisiemes loges, puis aux seconde enfin entre le Théatre et le Parterre, où ils so restés. » (Histoire universelle des Théatres Histoire du Théatre François, par les freres Pa faict, &c.)

La Tragi-Comédie de Bradamante est tir du *Roland furieux* de l'Arioste. L'Empere Charlemagne ouvre le premier acte, en renda grace à Dieu de la puissance qu'il lui a donn dans ce monde.

,, Les Sceptres des grands Roys viennent du Dieu presme (dit-il) ;
,, C'est luy quy ceint nos chefs d'ung royal diadesm
,, Quy nous faict, quand il veut, regner sur l'unive
,, ...
,, Tout despend de sa main, tout de sa main procéd
,, Nous n'avons rien de nous; c'est luy quy tout p sede,
,, Monarque universel, et ses commandemens

„ Font les spheres mouvoir et tous les élémens.
„ . . . .
„ L'Itale m'obeit, la superbe Allemagne
„ Et les Roys reculés de l'ondeuse Bretagne.
„ Ma courageuse France est pleine de guerriers
„ Dont les faicts ont acquis mille et mille lauriers,
„ Renommés par le monde autant qu'un preux Achille ;
„ La Grece n'en eust qu'ung et j'en ay plus de mille. „

Il s'applaudit de pouvoir compter entr'eux Aymon, Roland, Olivier, Griffon, Aquilant, Astolphe, Ogier, Huon, Marbrin,

„ . . . .
„ . . . . Et mille autres encore
„ Aux armes indomptés dont la France s'honore, &c. „

Fâché de ce que les Musulmans ont conquis plusieurs Etats sur les Chrétiens, et ont ose attaquer la France, d'où on les a pourtant vigoureusement repoussés, Charlemagne veut aller leur faire la guerre chez eux. Nysmes, Duc de Baviere, qui survient, à qui il communique ce projet, l'en détourne, en lui disant que si les Musulmans sont devenus trop foibles pour attaquer, ils ne le sont pas encore assez pour ne pouvoir plus se défendre. Charlemagne consent

donc à ne s'occuper, pour le moment, qu'à ré-
compenser les compagnons de sa gloire, et sur-
tout à marier sa niece Bradamante, fille d'Ay-
mon, Prince des Ardennes, avec le brave
Roger, qu'elle aime et de qui elle est aimée.
Mais, répond Nysmes à Charlemagne,

« Aymon ne le veut pas, préférant l'alliance
» De Léon, héritier des sceptres de Bisance... &c. »

Le premier acte finit là, et au second Aymon
et Béatrix, son épouse, se consultent sur le
mariage de leur fille, qui a fait publier

» Que quiconque voudra pour espouse l'avoir
« Doit la combattre armée. estimant qu'il n'est homme
» Dans l'Empire de Grece et l'Empire de Rome,
» Fors son vaillant Roger, quy ne doive mourir
» Sy avecque le fer il la veut conquérir. »

Aymon est disposé à la contraindre à donner
la main au Prince Léon, dont les richesses sont
si grandes, dit-il, qu'il n'en exigera point de
lui pour ce mariage; mais Béatrix préfere d'y
déterminer sa fille par la douceur, et craint que
Renaud, frere de Bradamante et ami de Roger,
ne protége leur flamme. Renaud paroît : il pri-

son pere de ne point exiger que sa sœur rompe la tendre promesse qui la lie.

» L'autorité d'ung pere et d'ung Prince et d'ung Roy
(ajoute Renaud)
» Ne sauroit pervertir ceste amoureuse loy.
» Ne la forcez donc point, de peur qu'estant forcée
» Un espoux ait le corps, un amy la pensée.
» Quoy ! Monsieur, voulez-vous forcer une amitié ?
» Estes-vous maintenant ung pere sans pitié,
» Quy veuilliez Bradamante, une fille sy chere,
» Bannir loin de vos yeux et des yeux de sa mere,
» Pour, malgré son vouloir, qu'elle ne peut changer,
» La donner pour espouse à ung Prince estranger ?
» Pensez-y bien, Monsieur, c'est ung faict reprochable;
» Vous en seriez ung jour devant Dieu responsable.

AYMON.

» O le bon sermoneur ! L'Hermite du rocher
» T'a volontiers appris à me venir prescher ?

RENAUD.

» Je ne vous presche point, mais ce dévot Hermite,
» Quy au milieu des flots sur une roche habite,
» Par lequel fust Sobrin et Olivier guary
» Fust d'advis que Roger de ma sœur fust mary;
» Et lors, comme sy Dieu, par la voix du Propheste,
» Nous eust dict qu'il voulust ceste chose estre faicte,
» Nous l'approuvasmes tous; Roger s'y accorda,
» Et sous ceste espérance en France il aborda.

» Ne gesnez point ma sœur, ains consacrez sa vie
» A Roger dont elle est et l'amante et l'amie.

AYMON.

» Plustost l'eau de Dordogne en contre mont ira;
» Le terroir Quercinois plustost s'applanira,
» Le jour deviendra nuict et la nuict ténébreuse
» Comme ung jour de soleil deviendra lumineuse
» Que Roger, ce Roger, que j'abhorre sur tous,
» Soit, tant que je vivray, de Bradamante espoux.

RENAUD.

» Roland et Olivier maintiendront leur promesse,
» Les armes à la main, contre toute la Grece.

AYMON.

» Et moy je maintiendray contr'eux et contre toy,
» Qu'on n'a peu disposer de ma fille sans moy!
(*Appelant son Page la Roque.*)
» Page! ça mon harnois, mon grand cheval de guer
» Apportez-moy ma lance avec mon cimeterre!....
(*Menaçant son fils.*)
» Ha! ha! parbieu! je vous...

RENAUD.

Monsieur, vous colere
» Vous en trouverez mal.

AYMON.

Corbieu! vous en mourr

RENAUD.

» Ne vous esmouvez point!

LA ROQUE, *à part.*

Le bon homme a courag

AYMON.

» Par la mort! j'en feray sy horrible carnage
» Qu'il en sera parlé !

RENAUD.

De quoy vous faschez-vous ?

AYMON.

» Je n'espargneray rien !

LA ROQUE, *à part.*

Il ruera de beaux coups !
» Dieu m'en veuille garder ! S'il m'atteint, d'adventure...

AYMON.

» Je seray dans le sang jusques à la ceinture!

LA ROQUE, *à Aymon.*

» Monsieur, entrons dedans ; je crains que vous tombiez,
» Vous n'estes pas trop bien asseuré sur vos pieds. (*)

(*) Ce sont-là les deux vers que Scarron fait si plaisamment réciter au Page du Baron de Sigognac, dans son *Roman-Comique*. Les Comédiens ambulans jouoient cette Piece au château du Baron, en Périgord ; *un grand Page, âgé pour le moins de vingt-quatre ans, et qui devoit être, sans doute, le doyen des Pages du Royaume,* observe Scarron, fut chargé du rôle de la Roque, à cause de l'absence de l'un des Comédiens, et eut tant de peine à l'apprendre, quoique fort court, qu'on le réduisit à ces deux vers, qu'il débita ainsi.

» Monsieur, rentrons dedans ; je crains que vous tombiez,
» Vous n'estes pas trop bien assuré sur vos jambes. »

AYMON.

» Ha ! que ne suy-je au temps de ma verte jeunesse,
» Quand Mambrin esprouva ma force dompteresse,
» Que j'occis Clarinel, dont les gestes guerriers
» Se faisoient renommer entre les Chevaliers... &c. »

Il rentre, avec son Page ; Renaud se retire d'un autre côté, et Béatrix reste avec sa fille qui survient. Elle cherche à flatter sa vanité par le tableau de la puissance d'un Souverain qui commande aux vastes régions de l'Orient, et dont elle pourroit elle-même devenir la Souveraine. Elle la félicite d'avance sur ce qu'elle donneroit le jour à un petit César, qui, dans la suite, s'alliroit avec la France, et étendroit partout sa gloire et ses conquêtes. Il n'y a pas à balancer, ajoute-t-elle, quand il s'offre un semblable moyen de s'élever au rang suprême.

» L'occasion est chauve, et quy ne la retient
» Tout soudain elle eschappe, et jamais ne revient. »

Bradamante dédaigne tout espoir de grandeur qui l'éloigneroit de Roger ; et sa mere l'accuse de favoriser les prétentions audacieuses de cet amant.

» Plustost de mille morts sera ma vie esteinte
» Qu'à mon honneur je donne une honteuse atteinte
(répond Bradamante) !

» L'amitié que je porte aux vertus de Roger
» Ne fera, sy Dieu plaist, vos vieux jours abréger.
» Je l'aime, il est certain, autant que sa vaillance
» Peut d'une chaste fille avoir de bienveillance ;
» Mais non que pour son bien, ny pour le mien aussy.
» Je vous veuille jamais donner aucun soucy.
» D'un austere couvent je vais, religieuse,
» Amortir le flambeau de mon ame amoureuse,
» En prieres et vœux passant mes tristes jours
» Et paissant mon esprit de célestes discours. »

Béatrix ne peut consentir à la retraite de sa fille, et elle lui promet, en terminant cet acte, d'engager Aymon à l'unir à son amant.

Au troisieme acte, Roger, qui est allé courir le monde et acquérir un nom fameux par ses grands exploits, s'étant attaché au Prince Léon, à qui il doit la vie, sans en être connu, revient en France avec lui. Léon apprend en arrivant que Bradamante a déclaré qu'elle ne se donneroit qu'à celui qui l'auroit vaincue dans un Tournoi, et il charge Roger d'entrer en lice pour lui. Roger ne peut refuser ; mais il est au désespoir. Resté seul, il s'écrie :

» Quel estrange destin, ô Ciel, je vous appelle!
» Soyez tesmoin, ô Ciel ! de ma peine cruelle !

» Il me faut despouiller moy-mesme de mon bien,
» Et livrer à un autre un amour quy est mien;
» En douer mon rival, le remplir de liesse,
» Et me nourrir le cœur d'une amere tristesse.
» . . . .
» Mais de cet ennemy l'amitié me sauva;
» Celuy que j'offensois à mon bien se trouva:
» Je le cherchois à mort, il me donna la vie;
» J'estois jaloux de luy, je luy livre ma mie! »

Il se couvre de l'armure de Léon, et continue ainsi :

» Me voicy desguisé, mais c'est pour me tromper;
» Je porte un coutelas, mais c'est pour m'en frapper
» J'entre dans ung combat pour me vaincre moy-mesme;
» Le prix de ma victoire est ma despouille mesme.
» Quy vist onc tel malheur? Léon triomphera
» De Roger, et Roger sa victoire acquerra.
» Me voilà donc Léon et Roger tout ensemble!
» Chose estrange! ung contraire au contraire s'assemble!
» Qu'il m'eust bien mieux vallu souffrir l'affliction
» D'où Léon me tira que ceste passion!
» . . . .
» A mon sort les enfers de semblable n'ont rien:
» Ils ont divers tourmens, mais moy je suy le mien.
» . . . .

» O piteuse infortune! ay-je esté sy mal sage,
» Sy privé de bon sens que jurer mon dommage,
» Que promettre à Léon de luy livrer mon cœur,
» Et d'estre de moy-mesme à son profit vainqueur? »

Mais, puisque je l'ai promis, ajoute-t-il, combattons,

» Pour mourir de la main de celle que j'offense:
» Je recevray la peine en commettant l'offense.
» Je ne puis mieux mourir, puisqu'il faut que ce jour
» M'arrache par ma faute, et la vie et l'amour. »

Bradamante paroît, et prenant Roger pour Léon, elle se dispose à le combattre vigoureusement, et à le punir des chagrins qu'il lui fait éprouver. Ils se rendent au Tournoi, et l'acte finit.

Au quatrieme acte, Aymon et Béatrix se félicitent de la victoire que Roger, cru Léon, vient de remporter sur Bradamante. Ils font le récit du combat, pendant lequel ce guerrier n'a mis en usage que son adresse pour soutenir l'attaque terrible de l'Amazone, qui est tombée de fatigue. Rien ne peut plus différer le mariage qu'elle redoute, et que Charlemagne

lui-même a arrêté dans son Conseil. Aymon e
Béatrix vont en ordonner les préparatifs. Roger
qui paroît un moment, seul, se désole, e
s'écrie, par application du *sic vos non vobis* d
Virgile,

» J'ay ma Dame conquise, et un autre l'aura !
» J'ay gagné la victoire, un autre en bravera !....
» Ainsy pour vous, taureaux, vous n'escorchez la plaine
» Ainsy pour vous, moutons, vous ne portez la laine
» Ainsy, mouches, pour vous aux champs vous ne r
chez !
» Ainsy pour vous, oiseaux, aux bois vous ne nichez ! »

Il s'en va. Bradamante vient à son tour dé
plorer ses malheurs. Elle appelle son cher Ro
ger. Elle est étonnée de la force de son adver
saire ; mais elle jure, en s'en allant, que Léon
quoiqu'il l'ait vaincue, ne la contraindra jama
à l'épouser.

Marphise, sœur de Roger, vient ensuite s
plaindre aussi de l'injustice que l'on prépare
son frere. Elle veut aller en faire ses représenta
tions à Charlemagne, afin qu'on ne termine rie
sans que Roger ne soit de retour, et ell
prétend

prétend, d'après la promesse de Bradamante,

» Qu'un sceptre ne doit pas la faire varier,
» Qu'on ne la sçauroit plus à d'autre marier. »

Aymon et Béatrix paroissent, avec Léon, qui leur demande la main de Bradamante, prix de sa victoire, et qui les trouve prêts à le lui accorder. Mais Marphise s'écrie :

» Puisque ceste Amazone à Roger s'est donnée
» Léon ne peut l'avoir sous ung juste hyménée
» Tant que Roger vivra : qu'ils se battent tous deux,
» A la lance, à l'espée, et cil quy vaincra d'eux
» Ait, sans aucun desbat, l'amour de Bradamante...&c.»

Léon y consent, comptant toujours sur le courage invincible de son compagnon d'armes, et il répond :

« Marphise, c'est à vous de faire icy trouver
» Vostre Roger, afin de nous entr'esprouver.
» . . . .
» Quand ce seroit Renaud, quand seroit Roland mesme,
» Que le Ciel a doué d'une force supresme,
» Je l'oserois combattre, ayant ce chevalier
» Quy est plus mille fois que nul autre guerrier :
» Il n'a point de pareil. Que ce beau Roger vienne,

» Et l'espée à la main ses promesses soutienne :
» Il luy fera bientost son ardeur appaiser. . . &c. »

Léon apprend, par ses gens, que le Cheva-
lier inconnu s'est éloigné, pénétré du chagri
le plus vif. Il ordonne qu'on le cherche, et o
vient lui dire, peu après, qu'on l'a retrouv
C'est ce qui termine l'acte.

Au cinquieme acte, Roger paroît avec Léon
auquel il se découvre enfin, et qui lui reproc
de ne l'avoir pas fait plutôt, et de lui avoir c
ché son amour. Ils ont ensemble un combat
générosité, et sont prêts à se sacrifier mutuell
ment leur passion. Mais, pendant ce tems-là, d
Ambassadeurs de Bulgarie sont venus dire
Charlemagne que les peuples qui les député
ont élu Roger pour leur Roi, par reconnoi
sance de la victoire qu'il a contribué à leur fai
remporter sur leurs ennemis. Cette nouvelle
répand, et parvient à Aymon, qui se mont
plus favorable à l'union de Roger avec
fille. Marphise persiste plus que jamais à sout
nir les droits de son frere, qu'elle croit toujou
absent ; enfin tout concourt pour lui : il ôte s

casque et se fait connoître à tout le monde. Il excite en tous l'étonnement, la joie et l'admiration. Léon raconte que Roger fut autrefois son ennemi, qu'il se montra bien dangereux pour son pere, lorsqu'il fit la guerre aux Bulgariens; mais qu'ayant toujours respecté son courage, il s'empressa de le retirer d'une prison où un revers l'avoit plongé, et d'où il ne devoit sortir que pour être conduit à la mort. Léon ajoute que par un excès de gratitude, Roger lui faisoit le sacrifice de ses droits sur Bradamante, et qu'il l'est allé arracher à la retraite sauvage, dans laquelle il vouloit mourir de chagrin de l'avoir perdue. Les Bulgariens font hommage à Roger, en présence de Bradamante, à qui Charlemagne l'unit. L'Empereur donne ensuite sa fille à Léon, et termine ainsi la Piece.

» Ecoutez, mes enfans : vos nopces ordonnées
» De tous temps ont esté dans le Ciel destinées.
» Merlin, ce grand Prophește, à quy Dieu n'a célé
» Ses conseils plus secrets, m'a jadis révélé
» Que de vostre lignée, en demy-Dieux féconde,
» Il naistroit des enfans quy régiront le monde.
» Ils seront de mon sang comme du vostre issus,
» Ils luiront éclatans d'héroïques vertus,

» Les monstres ils vaincront, indomptables Alcides,
» Et seront le support des vierges piérides.
» Or, vivez bienheureux ; et vostre saincte amour,
» Sans chagrin, ny desbat, croisse de jour en jour. »

Le Duc de La Valliete (*Bibliotheque d Théatre François*) dit que la Tragi Comédie d Bradamante est la Piece la mieux dialoguée d toutes celles de Garnier, et les Auteurs d l'*Histoire universelle des Théatres* prétendent qu la principale situation de cette Piece, celle où l Chevalier inconnu se fait reconnoître à tout l monde pour Roger, est l'une des plus belles si tuations que nous ayions sur la scene.

Nous croyions pouvoir terminer avec ce se cond Volume l'Histoire de la Tragédie e France, depuis son origine jusqu'à Corneille mais nous avons trouvé la matiere trop abon dante, et nous voyons qu'elle nous fournira u troisieme Volume. Nous nous sommes étendu avec plaisir sur les Pieces de Robert Garnier qui a fait une époque mémorable dans l'Histoir de la Tragédie. On a vu, par les morceaux qu nous en avons donnés, qu'à l'aide des anciens

qu'il a souvent assez bien imités, il a dû être regardé comme le meilleur des Poëtes Tragiques de son tems. La plupart même de ceux des derniers siecles n'ont pas dédaigné de le mettre quelquefois à contribution, en rajeûnissant son style. C'est ce que l'on sera à portée de juger par la suite de notre travail.

Fin du second Volume.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.





